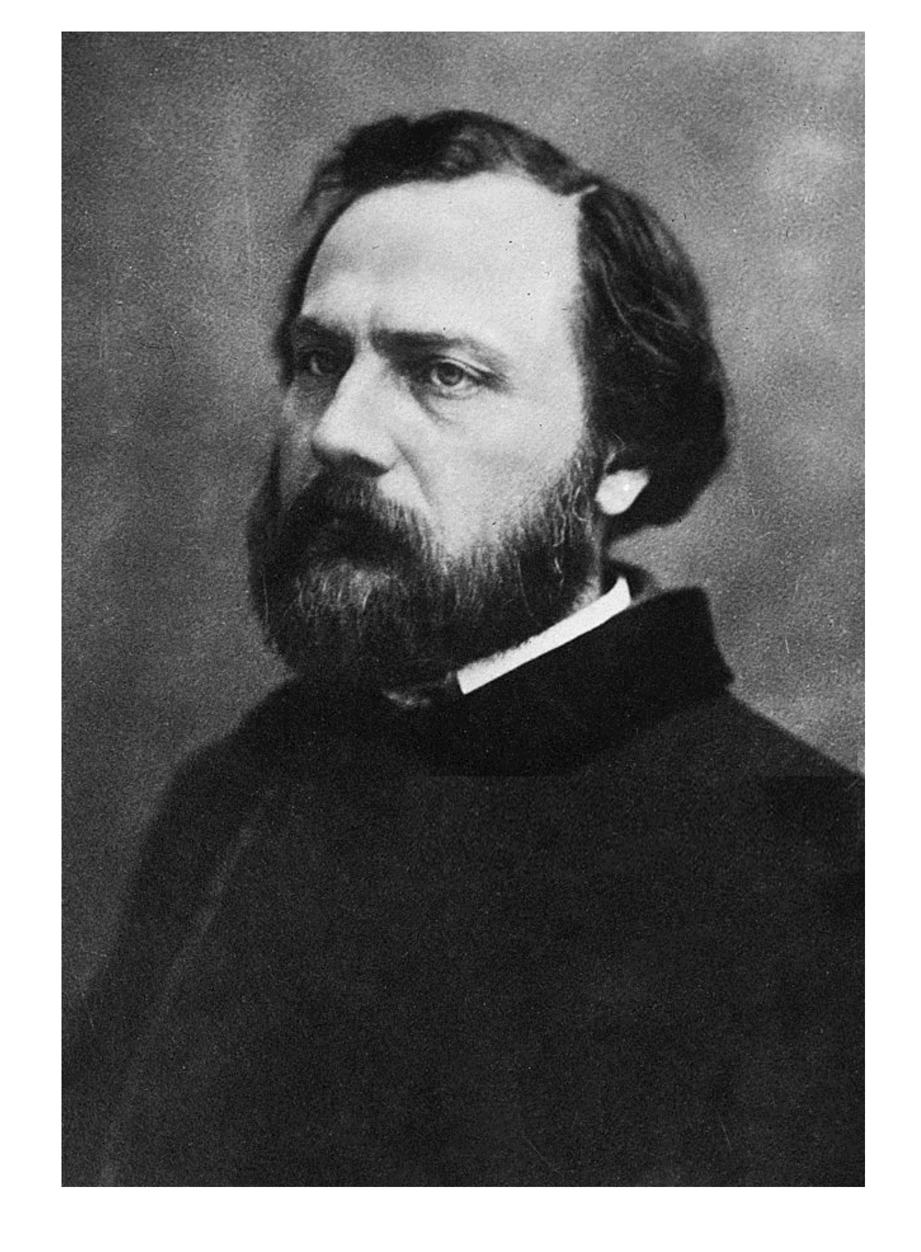
Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Pierre Zaccone

LA RECLUSE

(1882)

Table des matières

PROLOGUE 4
PREMIÈRE PARTIE 69
I 70
II 80
III 99
IV 111
V 128
VI 139
VII 152
VIII 161
IX 171
X 179
XI 188
XII 196
XIII 207
XIV 218
XV 226
XVI 245
XVII 255
XVIII 265
XIX 275
XX 284
DEUXIÈME PARTIE UN DRAME AU COUVENT 293
I 294

II 302
III 318
IV 326
V 342
VI 350
VII 359
VIII 369
IX 382
X 390
XI 398
XIII 406
XIV 414
XV 422
À propos de cette édition électronique 429

PROLOGUE

Le 25 mars 1851, un charmant aviso gréé en goélette quittait New-York, vers cinq heures de l'après-midi, et, poussé par une brise favorable, prenait la mer, toutes voiles dehors.

C'était *l'Atalante*, un des plus fins voiliers de la marine.

La petite goélette faisait partie d'une escadre d'exploration qui, évoluait sur les côtes d'Amérique ; elle avait reçu pour mission d'aller prendre à New-York les dépêches de France, et, après avoir mouillé quelques jours en vue du port, elle repartait, alerte et vive, pour rallier l'escadre et lui apporter les correspondances attendues.

Le temps était superbe, l'horizon très pur, quoique la brise fût un peu forte, *l'Atalante* n'avait pas diminué de toile.

Aussi filait-elle, coquettement inclinée sur tribord, et laissant derrière elle un long sillage d'écume auquel les rayons du soleil couchant imprimaient comme un reflet de pourpre.

Presque tous les matelots étaient montés sur le pont et le commandant lui-même venait de s'accouder aux bastingages pour embrasser d'un dernier regard le vaste

panorama de New-York, qui allait tout à l'heure sombrer et disparaître dans les flots d'or de l'horizon.

Cela dura une heure à peu près, au bout de laquelle les premières brumes du soir commencèrent à flotter dans l'air, pendant que la brise se mettait à mollir.

L'Atalante se redressa aussitôt, et ne tarda pas à reprendre une allure plus calme.

Le jeune lieutenant de vaisseau qui la commandait était un des officiers les plus distingué des ports de Brest et de Toulon. En peu d'années, son intelligence, son courage, son sang-froid avaient appelé sur lui l'attention de ses chefs et les vives sympathies de ses camarades. Il avait vingt-huit ans à peine et s'appelait Gaston de Pradelle : ses traits gardaient la vigoureuse empreinte du hâle de la mer, mais l'expression un peu rude de sa physionomie était tempérée par l'extrême douceur de deux yeux mélancoliques et noirs.

Pour ceux qui ne voyaient que la surface, Gaston de Pradelle était le favori de la fortune ! partant, le plus heureux des hommes.

Mais pour les autres, il y avait comme un inconnu chez ce grand jeune homme, souvent taciturne, dont la lèvre s'égayait rarement d'un sourire et qui portait sur son front l'ombre de quelque amer souvenir.

Cependant Gaston de Pradelle était descendu dans sa chambre, et après avoir donné ses dernières instructions à son second, il s'était jeté sur sa couchette et s'était livré au sommeil.

Combien d'heures s'écoulèrent dès lors, jusqu'au moment où il se réveilla ? – Il ne chercha même pas à s'en rendre compte.

Tout ce qu'il se rappela plus tard, c'est qu'il fut brusquement arraché au sommeil par un effroyable craquement qui sembla ouvrir la pauvre goélette jusque dans ses œuvres vives, et qu'une secousse suivit immédiatement, qui coucha *l'Atalante* sur le flanc, à la faire chavirer.

Que se passait-il ?

Jusque-là, il n'avait rien entendu. Comment la tempête avait-elle pu se déchaîner avec tant de violence et en si peu de temps ? C'était à n'y rien comprendre.

Il se précipita vers le pont, à tâtons, au risque de se briser le crâne.

Le vent soufflait de l'arrière et la mer, venant de travers, occasionnait un roulis épouvantable ; de plus, les lames, embarquant à chaque instant par paquets, avaient fini par éteindre les fanaux.

C'était la nuit sombre, impénétrable, sinistre.

À grand'peine, Gaston de Pradelle atteignit le pont.

— Est-ce vous, commandant ? demanda alors une voix qu'il distingua à travers les bruits de la tempête.

C'était celle de son second, un jeune enseigne, Maxime de Palonier.

— C'est moi, oui, répondit Gaston, qu'y a-t-il ?

— Un cyclone – un typhon – quel nom donner à cet ouragan, répondit Maxime ; jamais encore je n'ai rien vu de pareil.

— Où sommes-nous ?

— Impossible de s'orienter par cette nuit noire, sans feux et sans étoiles.

— Et depuis combien de temps marchons-nous ainsi ?

— Depuis une demi-heure au plus.

— C'est vous qui étiez de quart, lorsque la tempête a commencé ?

— Oui, commandant, et nous étions alors à trente milles environ sud-sud-ouest de Terre-Neuve.

Ces quelques mots avaient été échangés à voix rapide, à travers le vacarme formidable de tous les éléments courroucés, et Gaston de Pradelle s'était aussitôt dirigé vers l'arrière, où il prit immédiatement possession de son poste.

Mais que pouvait-il en pareille occurrence ?… Le mieux était encore de s'en remettre à *l'Atalante*, et c'est ce qu'il fit, attendant gravement une accalmie.

Du reste, la jolie goélette ne paraissait guère se douter du danger qu'elle courait ; au milieu du désordre indescriptible des lames soulevées, fouettées, déchirées par les lanières sifflantes du vent, sans prendre souci de ces mille voix qui hurlaient autour d'elle, s'injuriant dans

les ténèbres avec des intonations de catéchisme poissard, elle allait, inconsciente, tantôt s'abandonnant au roulis qui la berçait avec violence, tantôt trempant ses flancs, avides de caresses, dans les baignoires d'écume que le cyclone lui creusait entre deux vagues !

On eût dit qu'à chaque instant l'ouragan redoublait d'intensité et de furie, s'acharnant pour ainsi dire, contre le frêle et gracieux navire qui semblait narguer sa rage impuissante.

Gaston de Pradelle demeurait impassible, mesurant d'un œil calme l'immensité du danger, donnant, de temps à autre, quelque ordre, en apparence insignifiant, mais qui avait pour effet salutaire de maintenir la communication entre l'équipage et le chef.

Les matelots savaient ainsi que le commandant était là, partageant le péril commun ; et ce dernier s'assurait en même temps que ses hommes restaient à ses côtés, intrépides, dévoués, fidèles à l'honneur et au devoir jusqu'à la mort !

Cinq heures se passèrent de la sorte.

Cinq heures ! pendant lesquelles le terrible ouragan n'accorda pas une seconde de trêve.

Le vent ne cessa pas de souffler avec la même violence, aucun rayon ne vint éclairer les sombres ténèbres qui enveloppaient *l'Atalante* comme d'un linceul, et les vagues irritées continuèrent de menacer de leurs étreintes mortelles la délicate ossature de la pauvre petite goélette.

Si cette situation s'était prolongée davantage ; c'en était fait d'elle et de son vaillant équipage.

Mais Dieu veillait, et il ne voulut pas que cela fût.

Les marins croient encore à la Providence, et peut-être, en effet, fut-ce elle seule qui les arracha, sains et saufs, du plus épouvantable cyclone qui se soit déchaîné sur l'Océan.

La tempête avait commencé à minuit.

Vers cinq heures, Gaston de Pradelle était toujours debout, tenant lui-même la barre, aveuglé par la rafale, trempé par les paquets de mer, cherchant vainement à pénétrer ce mur de ténèbres qui s'interposait entre lui et l'infini.

Rien, jusque-là, n'avait entamé ni son énergie, ni son courage, son cœur ne battait pas plus vite ; aucune pâleur n'était montée à son front.

Mais il est des limites à la force humaine ; depuis quelques minutes, il sentait la fatigue envahir ses membres, et redoutait vaguement quelque défaillance. Il se raidissait cependant, bien résolu à mourir entier à son poste ; mais déjà une sueur moite mouillait ses tempes ; un voile glissait sur ses yeux ; à deux ou trois reprises, ses doigts se crispèrent comme affolés sur le métal de la barre…

Il était perdu !

Tout à coup, un cri s'échappa de ses lèvres, un immense soupir de soulagement souleva sa poitrine, et

ses regards, subitement illuminés de deux lueurs fulgurantes, s'attachèrent avec une fixité farouche vers un coin du ciel.

Le vacarme ne s'était point tu ; pourtant, chose étrange, sur le pont, tout le monde avait entendu ce cri bizarre, et, mû par un même sentiment, chacun s'était tourné vers le commandant.

Sa silhouette vigoureuse se détachait de l'ombre, et on le vit diriger son bras vers l'horizon.

Qu'y avait-il de ce côté ?

Un rien… qui était le salut !…

Une ligne, imperceptible encore, rayait le ciel, et mêlait aux dernières ombres de la nuit une teinte rose et claire qui était le signe certain de la fin de l'ouragan.

Du reste, et comme par enchantement, le vent perdit presque aussitôt son âpre violence ; la houle sembla se calmer presque instantanément, et, au bout d'une demi-heure, quand le jour vint, il ne restait plus autour de l'*Atalante* que ces brumes légères du matin, qu'un rayon de soleil suffit à dissiper.

Gaston de Pradelle avait fait distribuer un quart de vin à ses matelots, pour les réconforter après le rude assaut qu'ils venaient d'essuyer, et au lieu de descendre pour se reposer lui-même dans sa chambre, il était demeuré sur le pont avec Maxime de Palonier.

Une dernière inquiétude lui restait : après la nuit qu'il venait de passer, il se demandait avec appréhension dans quels parages le cyclone pouvait bien les avoir poussés…

Et, armé de sa longue-vue, il interrogeait l'horizon, cherchant un point de repère qui pût le fixer.

— Tu ne vois rien ? dit Maxime de Palonier, qui l'observait avec intérêt.

— Non, rien encore, répondit Gaston.

Il faisait maintenant grand jour… les nuages fuyaient au loin, chassés par les derniers efforts de la rafale ; le regard embrassait sans obstacle toute l'immensité.

— Comment marchons-nous ? dit alors le commandant.

— Nous filons six nœuds à l'heure, lui répondit Maxime.

— Et nous étions, vers minuit, à trente milles sud-sud-ouest de Terre-Neuve ?

— Précisément.

— C'est bizarre.

Il allait suspendre ses observations, quand, brusquement, il s'arrêta et se reprit à regarder avec une nouvelle attention.

— Ah ! ah ! fit Maxime… cette fois, il y a quelque chose.

— Je le crois.

— Qu'y a-t-il ?

— Si je ne me trompe, sur la ligne extrême, vers l'ouest, je viens d'apercevoir…

— Quoi donc ?

— Un phare !…

Maxime eut un geste enjoué :

— Ça, c'est ma partie ! dit-il sur un ton qui rappelait de loin les intonations des boulevards parisiens. Tu sais que j'ai fait une étude spéciale des phares. Je crois connaître tous ceux qui existent, et j'aurai bien peu de chance si je ne mets pas du premier coup un nom sur celui qui s'offre à nos yeux.

En parlant de la sorte, le jeune enseigne prit la longue-vue des mains du commandant, et se mit à regarder à son tour dans la direction qu'il lui indiqua.

Quelques secondes se passèrent… puis une exclamation s'échappa des lèvres de Maxime.

— C'est bien un phare, n'est-ce pas ? insista Gaston de Pradelle.

— Le phare Saint-Laurent, répondit le jeune enseigne, sans cesser de tenir sa longue-vue braquée ; un des plus remarquables qui aient été construits : 47 mètres 40 de hauteur, avec 13 mètres 70 de diamètre à sa base et 8 mètres 60 à son sommet. Il a été établi sur une chaîne de rochers qui affleure à marée basse et dont les

pointes granitiques sont exceptionnellement dangereuses à marée haute.

— Alors, nous sommes sur les côtes du Canada ?

— Précisément.

— Cela suffit, et je vais donner des ordres en conséquence.

Gaston allait, ainsi qu'il l'annonçait, commander la manœuvre qui devait remettre la goélette dans la bonne route, quand Maxime lui fit un signe impérieux et bref.

— Que veux-tu ? interrogea le commandant surpris.

— Attends encore… fit Maxime.

— Pourquoi !

— Plus j'observe, plus je suis frappé de certaines particularités insolites.

— Lesquelles ?

— L'horizon est maintenant limpide ; la galerie supérieure du phare se détache clairement sur le fond plus clair du ciel ; on dirait que quelqu'un est là qui nous a vus et qui nous envoie des signaux.

— Quels signaux ?

— C'est justement ce qui m'a semblé inexplicable car ils sont absolument inusités et incompréhensibles. Évidemment, c'est une main inexpérimentée qui les envoie – et à moins d'erreur que je n'admets pas, c'est un pavillon noir que l'on agite.

Gaston de Pradelle ne perdit pas de temps à réfléchir, et son parti fut vite pris.

D'un accent assuré et ferme, il donna aussitôt l'ordre de hisser toutes les voiles, et, reprenant la barre, il gouverna dans la direction du phare Saint-Laurent.

Ce ne fut pas long.

La goélette n'avait pas l'habitude de se faire prier, et elle obéissait au commandement avec une soumission et une précision qui l'avaient mise depuis longtemps hors de pair.

Le phare n'était plus qu'à dix milles environ : en une heure, le trajet s'accomplit, et l'on put apercevoir, enfin, la silhouette de l'imposante construction, qui avait, comme eût dit Michelet, la sublime simplicité d'une gigantesque plante de mer.

« Énorme, immobile, silencieuse, elle semble une sorte de défi jeté au démon des tempêtes par le génie de l'homme, et pendant qu'une mer incessamment déchaînée s'acharne à sa base et monte jusqu'à son sommet, impassible et immuable, elle indique aux navires l'entrée de la passe du fleuve, et les rochers sur lesquels ils iraient infailliblement se briser. »

Cependant, les signaux avaient continué à mesure que l'Atalante approchait, et maintenant on distinguait presque à l'œil nu, le pavillon noir que l'on agitait de la galerie.

Quelque chose d'extraordinaire s'était évidemment passé, et l'on appelait au secours.

Gaston se tourna vers Maxime.

— Puisque tu as fait une étude spéciale des phares, dit-il à voix rapide, et que tu reconnais celui-ci, tu peux nous renseigner sur les abords de la côte.

— Oh ! parfaitement, répondit le jeune enseigne, nous pouvons approcher encore d'un mille au moins. Les abords sont très dangereux, mais la marée est haute, et il y a plus de deux brasses sur les barres. Avec la chaloupe, pendant trois heures il n'y a aucun danger d'accoster.

— Que l'on mette donc le canot à la mer, ordonna Gaston, et j'irai moi-même au secours de ces malheureux.

Maxime ne fît pas d'objection et alla tout préparer. Dix minutes plus tard, le canot glissait le long du navire avec six hommes d'équipage et un quartier-maître, et quand il fut paré, Gaston y descendit à son tour, emmenant le petit Bob, un jeune mousse qui ne le quittait pas et qui avait fait toute la campagne avec lui.

— Pousse au large ! commanda-t-il alors, en prenant place a l'arrière.

Les six avirons s'abattirent immédiatement, et la frêle embarcation fendit les flots avec rapidité.

Au bout d'un quart d'heure, ils longeaient l'îlot de rochers sur lequel le phare est construit.

À ce moment, la base était complètement immergée, ainsi que l'avait prévu Maxime, et le flot venait battre les flancs de la tour.

Le canot alla s'engager dans une anse de sable ; Gaston, Bob et deux matelots sautèrent à la mer, et, gagnant l'escalier ménagé dans le talus, ils commencèrent l'ascension.

Ce n'était pas facile.

Talus et escaliers étaient tapissés de varech, de fucus, et de petits limaçons de mer qui en rendaient la surface si glissante, que l'on ne pouvait s'y tenir debout, et Gaston commençait à s'étonner qu'on les eût appelés pour les laisser se morfondre ainsi sans indication sur la route à suivre, quand une échelle de cordes tomba tout à coup à ses pieds, en se déroulant du haut de la plate-forme.

En même temps une voix arriva jusqu'à lui.

— Attachez l'échelle aux deux montants de fer qui sont scellés dans le talus, dit cette voix, et hâtez-vous de monter, il y a des malheureux à sauver.

Gaston éprouva un moment de stupéfaction profonde ; cette voix qui venait de se faire entendre n'avait rien de masculin, et c'était bien manifestement une voix de femme !…

Quel était ce mystère ?

L'imprévu de la situation éveilla au dernier point la curiosité du jeune marin, et ce fut avec une sorte

d’impétuosité fiévreuse qu’il s’engagea le premier sur l’échelle de corde, et parvint en quelques secondes à la balustrade de fer qui entourait la plate-forme.

Ses hommes le suivaient de près.

Une fois là, n’apercevant personne, il entra dans la cage du phare, et pénétra dans les couloirs.

Chose invraisemblable ! il n’y trouva aucun être vivant !

C’était la tour enchantée des légendes de chevalerie.

Mais il n’était pas de nature patiente, et, après une courte attente, il se mit à frapper à une porte de bronze devant laquelle il s’était arrêté.

L’effet ne se fit pas longtemps désirer.

Presque aussitôt, la porte roula sur ses gonds, et à peine eut-il pénétré dans la chambre, un peu sombre, sur laquelle elle ouvrait, qu’il se trouva en présence d’une belle jeune femme, fort élégante, qui lui fit une révérence de l’air le plus naturel du monde.

Gaston ne put réprimer un geste de surprise.

L’aventure prenait des proportions de conte de fée ! et il se demandait si vraiment il était bien éveillé.

La jeune femme sourit tristement :

— Pardon de vous avoir fait attendre, commandant, dit-elle avec un geste gracieux ; – mais je n’ai pas voulu me présenter devant vous dans une toilette dont le

désordre ne s'explique que par l'épouvantable drame qui s'est accompli ici cette nuit !... J'espère que vous ne me garderez pas rancune...

En parlant ainsi, la pauvre femme enveloppa Gaston d'un long regard dont la flamme noire pénétra jusqu'au cœur du jeune officier.

Jamais peut-être, en raison des circonstances exceptionnelles où il se trouvait, jamais il ne s'était senti si troublé.

La jeune femme qui était devant lui pouvait avoir trente ans au plus ; elle était grande, élancée, élégante, et rien ne saurait rendre l'expression saisissante qui se dégageait par instants, de ses deux grands yeux bruns !

Elle portait une toilette à la mode, robe blanche avec des nœuds cerise, ample crinoline, des mitaines sur une main blanche et effilée ; une fanchon en dentelles noires sur de magnifiques cheveux blonds.

Gaston la regardait et ne savait que penser de cette singulière apparition.

Toutefois, il se remit bientôt, et s'inclinant respectueusement :

— Pourquoi voulez-vous que je vous garde rancune ? répliqua-t-il après un court silence. J'ai aperçu les signaux que l'on nous envoyait de loin ; j'ai pensé qu'il y avait ici des malheureux à secourir, et je me suis empressé de venir à votre appel. Dites-moi, de grâce, ce qu'il faut que je fasse, et ce que vous attendez de moi ?...

À cette question, un nuage assombrit le front de la jeune femme, et un soupir gonfla sa poitrine.

— Qu'avez-vous ? Parlez ! insista Gaston ; ne disiez-vous pas qu'il s'est accompli cette nuit, ici, un drame terrible ?

— En effet.

— De quoi s'agit-il ?

— Venez ! venez ! Monsieur, répondit la jeune femme, et quand vous aurez vu, vous comprendrez mieux de quelle effroyable épreuve je sortais, quand j'ai appelé à mon secours.

Et saisissant avec autorité le bras de son interlocuteur, elle l'entraîna vers un endroit de la chambre qu'éclairait obliquement une meurtrière creusée dans l'énorme épaisseur du mur.

Instinctivement, Gaston se prit à frissonner.

Il y avait là une longue boîte posée sur deux escabeaux, et qui rappelait vaguement la forme d'un cercueil.

C'était sinistre.

— Qu'est-ce à dire ? balbutia-t-il, la gorge serrée.

Pour toute réponse, la jeune femme souleva, d'une main nerveuse, le couvercle du cercueil, et montra un cadavre dont le visage seul apparaissait sous le blanc suaire qui l'enveloppait.

— Grand Dieu !… fit Gaston – quel est ce malheureux ?

— Mon père, répondit la jeune femme s'affaissant sur ses genoux.

Gaston prit sa tête entre ses doigts et garda le silence.

Tout un monde de sensations inconnues s'était emparé de son être ; il osait à peine sonder le drame mystérieux qui ne lui était révélé que par son effroyable dénouement.

Il resta ainsi un long moment silencieux et morne, et ce ne fut qu'au bout de quelques minutes qu'il releva le front et se prit à regarder la jeune femme.

Celle-ci était toujours agenouillée, les mains jointes, l'œil attaché au cercueil.

Il lui tendit la main, la releva et la fit asseoir à ses côtés.

— Je comprends ce que vous avez dû souffrir, dit-il alors en cherchant à l'éloigner de ce triste tableau. Y a-t-il longtemps que votre père était malade ?

— Mon père est un ancien capitaine d'armes de la marine américaine, Monsieur, répondit la jeune femme ; pendant de longues années, il ne s'est ressenti d'aucun malaise ; mais le séjour de ce phare lui a été fatal.

— Son service ne devait pas être bien pénible ?

— Non, sans doute… Mais songez quelle a dû être sa vie, depuis dix ans qu'il n'est pas descendu à terre.

Gaston fit un mouvement et eut un geste étonné.

— Dix ans, dites-vous ! s'écria-t-il ; il y a dix ans que votre père habite ici ?

— Oui, Monsieur.

— Je croyais que les gardiens ne devaient, à l'État qu'un service intermittent.

— Cela est vrai, mais mon père avait demandé et obtenu la faveur de ne pas quitter le phare.

— Voilà une singulière vocation.

— Oh ! il ne s'agit pas de vocation, Monsieur, répartit vivement la jeune femme d'un ton amer ; car ce n'est pas le métier de gardien qu'il remplissait, mais bien celui de geôlier.

— De geôlier ! fit Gaston. Et quel prisonnier pouvait-il garder dans cette tour ?

— Sa fille, Monsieur…

Cette fois, le commandant se leva de son siège, en proie à un sentiment dont il ne put dissimuler la vivacité, et c'est avec une sorte d'intérêt douloureux qu'il se prit à regarder la jeune femme.

— Ainsi, dit-il, sans cesser de l'observer, voilà dix années que, vous-même, vous êtes enfermée dans ce phare ?

— Oui, Monsieur.

— Vous ne l'avez jamais quitté ?

— Jamais !

— Et c'est contre votre gré que l'on vous a…

— Sur l'âme de ma mère, sur la tête de mon enfant, oui. Monsieur !… J'ai été jetée ici de force, la nuit du 20 mars 1841, garrottée et bâillonnée, comme une voleuse ou une fille perdue… et depuis dix années… dix années, vous entendez bien !,… j'ai vécu entre ces murailles épaisses, avec ce même horizon implacable de granit et de bronze, sans un jour de répit, sans une heure, une seconde d'espoir… Ce que j'ai pleuré, ce que j'ai prié… un seul homme le sait… il est là, c'est mon père !… il a été impitoyable… Ah ! Dieu m'est témoin que je ne désirais pas sa mort ! Vingt fois, au contraire, la pensée m'est venue de me précipiter du haut de la lanterne, et d'aller me briser le crâne contre les rochers que la mer découvre à marée basse… mais quoi, j'ai reculé… j'avais dans la vie un devoir sacré à remplir… Il y a quelque part un être qui a peut-être besoin de moi et qui m'attend ! et cela m'a arrêtée.

La jeune femme avait prononcé ces paroles d'un accent incisif et mordant, le sein gonflé, les ongles enfoncés dans les dentelles de sa fanchon.

Sur les derniers mots, elle parut se troubler. Une lueur sombre sillonna son regard, ses sourcils se contractèrent.

— Et puis, ajouta-t-elle en baissant la voix, cela ne pouvait durer toujours, n'est-ce pas ? Il y a une loi de nature à laquelle toute créature humaine est fatalement soumise, et je savais bien qu'un jour la mort interviendrait ! Mon père était déjà bien âgé quand il vint ici, et je n'avais qu'à attendre.

— Malheureuse ! interrompit vivement Gaston ! Ah ! ne parlez pas ainsi, ne vous abandonnez pas de la sorte ; je ne veux voir dans cette exaltation que l'effet de l'émotion cruelle…

La jeune femme fit entendre un ricanement qui amena un frisson à la peau de Gaston de Pradelle et lui communiqua un moment l'idée qu'elle pouvait bien être atteinte de folie.

La vie qu'elle avait menée depuis dix années, l'isolement, le chagrin, mille autres causes mystérieuses avaient pu ébranler son cerveau, et il n'était pas impossible que sa raison eût subi une secousse fatale.

Mais il ne garda pas longtemps cette illusion ; la jeune femme s'était probablement douté de ce qui se passait en lui, elle venait de se rapprocher, et droite, calme, l'œil limpide et clair, elle s'était prise à sourire d'un air à la fois ironique et doux.

— Non ! non !… dit-elle d'un ton bien posé, je ne suis pas folle, quoique l'on ait tout fait pour que je le devinsse ; et tenez, écoutez-moi, Monsieur : je n'ai aucune raison de vous cacher qui je suis, ni ce que je suis : de plus, j'aurai tout à l'heure à réclamer de vous un service que vous hésiteriez à rendre à une insensée.

Prêtez-moi donc, je vous prie, quelques minutes d'attention, et je vous dirai, comme si je parlais à Dieu même, la faute qui est dans mon passé, et pour laquelle on m'a si durement punie !…

Il y eut un moment de silence. Gaston était allé à la meurtrière et avait jeté un regard au dehors.

La marée commençait à baisser ; il ne pouvait plus songer à retourner à bord, et il avait six heures au moins à passer dans le phare.

Il donna quelques ordres à ses hommes, et revint vers la jeune femme.

Elle l'attendait et l'invita du geste à se rasseoir ; ce qu'il fit.

Puis, quand elle vit qu'il était disposé à l'écouter, elle s'assit à son tour et reprit la parole.

— Je m'appelle Fanny Stevenson, et j'aurai vingt-huit ans dans quelques mois, dit-elle d'un ton ferme ; ainsi que je vous l'ai dit, mon père était capitaine d'armes, et naviguait souvent. J'avais perdu ma mère avant que j'eusse pu la connaître, et j'avais été recueillie dans une famille catholique où je reçus une éducation complète dont je profitai de mon mieux.

Quoique bien jeune encore, j'avais compris que je ne devais rien attendre de l'homme qui m'avait donné le jour. Mon père était un marin grossier, imbu de préjugés enracinés, dont le cœur est toujours resté fermé à toutes

les délicatesses, à toutes les aspirations d'une nature comme la mienne !

C'est à peine, si au retour de longs voyages, il consentait parfois à se rappeler qu'il avait une fille.

Je vécus donc seule, livrée à moi-même, presque sans contrôle, et exposée à des dangers dont je n'avais pas appris à démêler la gravité. C'est ainsi que j'atteignis ma quinzième année ! Je m'étais développée très rapidement ; j'étais grande et forte ; on m'a dit souvent alors que j'étais belle, et je ne cacherai pas que le sentiment de cette beauté exceptionnelle m'avait communiqué une ambition fort au-dessus de ma condition. Ce fut mon malheur.

Dans la famille qui m'avait recueillie et qui était française, on recevait de loin en loin quelques jeunes gens qui venaient en Amérique chercher fortune ou courir les aventures.

C'était là des distractions auxquelles je ne pouvais me montrer indifférente, et il m'arriva bien souvent à, cette époque, de me laisser aller à des relations qui, sans dépasser les limites des plus rigoureuses convenances, n'étaient pas toujours d'une correction exempte de reproches.

J'étais vive, j'aimais le plaisir, et je ne tenais pas toujours assez de compte des observations bienveillantes que l'on m'adressait.

Pour tout dire, je commençais à supporter impatiemment les remontrances dont j'étais l'objet, et

plus d'une fois, je fus sur le point de rompre brusquement avec mes hôtes, pour essayer d'une vie dont la séduction avait profondément ébranlé les honnêtes résolutions auxquelles je voulais rester attachée.

Les choses en étaient à ce point, quand il arriva dans la ville que nous habitions un étranger qui, dès le premier jour, parut devoir prendre un grand empire sur moi.

C'était un homme d'une trentaine d'années environ, d'un extérieur charmant, de tournure aristocratique, et qui manifestement était bien supérieur à tous les jeunes gens que j'avais rencontrés jusqu'alors.

Il s'appelait le comte de Simier, arrivait de Paris, et se rendait dans l'Amérique du Sud, où il allait, disait-il, diriger une importante exploitation.

À vrai dire, je ne m'intéressai que médiocrement à ce que le comte avait fait, non plus qu'à l'avenir qu'il rêvait.

Je ne vis que lui… et dans la situation où je me trouvais, sa présence exerça tout de suite une profonde impression sur mon esprit et sur mon cœur.

Je n'avais jamais aimé encore, et il ne lui fut pas difficile de s'apercevoir que je l'aimais…

D'ailleurs, je ne cherchais à rien cacher de ce qui se passait en moi… J'avais remarqué, de mon côté, que le comte était empressé et ému chaque fois qu'il me parlait, et il y a dans l'amour que l'on éprouve ou dans celui que l'on inspire, un rayonnement dont on tenterait en vain d'atténuer l'éclat.

Un mois s'était à peine écoulé, que j'étais sa maîtresse !

La jeune femme suspendit un moment son récit et prit sa tête dans ses mains, comme pour ne pas voir l'expression presque douloureuse qui vint se refléter dans les yeux de Gaston de Pradelle.

— Ah ! je vous dis tout ! poursuivit-elle d'un ton nerveux et contenu ; je n'avais pas même demandé au comte ce qu'il comptait faire de moi ; je m'étais donnée sans condition, sans réflexion, m'en remettant à lui du soin de sauver mon honneur, si tant est qu'il dut y penser jamais ! Vous le voyez, Monsieur, la chute était complète… Et la seule chance de réhabilitation possible consistait en un semblant de mariage contracté un soir, sans témoins, dans quelque municipalité obscure, dont j'ai à peine conservé le nom ! Que valait cette cérémonie ? Rien, sans doute ! Et que m'importait, d'ailleurs ! Le rêve fut de si courte durée, que c'est à peine si, depuis dix ans, il m'en reste quelque souvenir au cœur. J'avais été heureuse plusieurs mois… Je m'étais endormie dans un amour que je croyais éternel, et je ne me rappelle plus, à cette heure, que le réveil terrible qui m'arracha à mon ivresse et me plaça brutalement en présence de la plus horrible des réalités…

— Pauvre femme ! balbutia Gaston, ému.

— Le comte avait disparu… et je restais seule avec l'enfant à laquelle je venais de donner le jour.

— Que fîtes-vous ?

La jeune femme mordit ses lèvres avec rage.

— Ah ! je n'eus pas une seconde d'hésitation, Monsieur, je le jure, répondit-elle ; quand je m'aperçus que le bonheur rêvé s'était effondré, que je n'avais plus rien à espérer du misérable qui m'avait si indignement trompée, il se fit en moi une révolution soudaine, inattendue… Le mépris remplaça l'amour presque instantanément, et à la place de l'amant disparu, je ne vis plus que l'enfant qui n'avait pas demandé à naître et à laquelle je résolus de consacrer ma vie tout entière !…

— Voilà qui était bien.

— Sans doute, et Dieu m'est témoin que je l'eusse fait comme je l'avais résolu ; seulement, j'avais compté sans mon père !…

— Comment ?

— Depuis quelques jours il était de retour ; il avait demandé à quitter la marine pour entrer dans le service des arsenaux. Il ignorait ma honte ; mais quelqu'un se chargea de l'en instruire, et alors…

— Qu'arriva-t-il ?

— Une nuit… j'étais seule… mon enfant dormait près de moi, je travaillais avec acharnement pour gagner le pain de chaque jour… et, en même temps, pour amasser la petite somme qui devait me permettre de fuir et de me dérober à la colère de mon père ; j'étais presque heureuse à cette perspective de me retrancher du monde, ne pouvant croire qu'aucun obstacle pût m'empêcher de

mettre mon projet à exécution, quand tout à coup la porte de ma chambre s'ouvrit brusquement, et deux hommes en franchirent le seuil.

— Quels étaient ces hommes ?

— L'un était mon père… l'autre un de ses anciens camarades, que j'avais déjà vu une fois ou deux et qui commandait le cutter de l'État qui fait le service de la côte. Je me levai, le cœur glacé, avec une subite appréhension du danger, et je me précipitai vers le berceau, pour défendre mon enfant, que je croyais surtout menacée ! Mais mon père me prit brutalement par le bras, et, pendant qu'il me nouait un bâillon sur la bouche, son compagnon me garrottait énergiquement, de façon à rendre tout cri et tout mouvement impossibles.

Quelques heures plus tard le cutter de l'État me déposait au pied du phare où je pénétrais pour n'en plus sortir !…

— Mais votre enfant ?…

— Je n'en ai pas eu de nouvelles.

— Quoi ! votre père ne vous a pas dit…

— Pendant dix années, Monsieur, nous avons vécu ici, l'un près de l'autre, sans échanger une parole. J'ai pleuré, j'ai supplié, j'ai menacé. Cent fois, sous ses yeux, j'ai fait le mouvement de me précipiter sur les rochers du phare, et il est resté muet, plus terrible que s'il m'eût accablée de reproches ou tuée de sa main vengeresse.

— C'est terrible.

— N’est-ce pas ?…

— Et pendant ces dix ans, il ne s’est produit aucun incident ?

— Aucun.

— Personne n’a abordé le phare ?

— Personne.

Il y eut un nouveau et long silence.

Gaston était fort troublé par le récit qu’il venait d’entendre, et une suprême pitié s’élevait de son cœur à la pensée des tortures que la malheureuse avait dû souffrir.

Elle avait été coupable, sans doute !… Mais comment excuser le raffinement que l’on avait déployé dans le châtiment.

Il lui prit la main, et la serra avec intérêt.

Le sentiment qu’il éprouvait était, il faut le dire, d’une nature exceptionnelle.

La jeune femme avait dû être fort belle, ainsi qu’elle l’avait dit elle-même, mais le chagrin avait profondément altéré ses traits, et elle ne conservait que de rares vestiges de sa beauté d’autrefois.

L’œil seul avait encore tout son éclat et toute sa vivacité, et il s’en échappait par instants des effluves ardentes dont on subissait malgré soi l’impression pénétrante et forte.

— Dieu a eu pitié de votre situation lamentable, dit enfin Gaston ; la liberté qui va vous être rendue vous permettra de vous livrer à des recherches qui vous ont été interdites jusqu'à ce jour.

— J'essaierai, en effet, répondit la jeune femme en remuant tristement la tête.

— Au moins, votre père vous laisse-t-il quelque aisance ?

Un double éclair s'alluma à cette question dans les yeux de la fille du capitaine d'armes, et un sourire d'une expression mystérieuse releva le coin de sa lèvre.

— Sous ce rapport, dit-elle d'un ton ironique, le hasard aura déjoué les calculs de mon bourreau.

— Comment cela ?

— Au moment où il vint habiter le phare, mon père avait réalisé presque toute sa fortune, qui consistait en vingt mille dollars environ… Je savais qu'il avait caché cette somme dans une des nombreuses caches que recèlent les murs épais de la tour, et pendant deux années, sans lui donner le soupçon de mes préoccupations, j'usai de mille stratagèmes pour découvrir l'endroit où il avait enfoui son trésor. Il y a huit jours seulement, et comme sa fin approchait, que je parvins enfin à mon but.

— Et vous avez cette somme ?

— Il y avait à peine dix minutes qu'il avait cessé de vivre, qu'elle était en ma possession.

Gaston baissa le front sans répondre.

Décidément, tout ce qu'il voyait ou entendait depuis un moment, le rejetait dans un monde de sensations excessives, où toutes les lois de la conscience humaine semblaient être singulièrement méconnues !

Au surplus, on ne lui laissa pas le temps de s'abandonner à des réflexions ni de discuter ses impressions.

La jeune femme s'était levée, et, à voir l'air de résolution qui se manifesta sur ses traits, on pouvait croire qu'elle en avait fini avec les émotions violentes qu'un moment le souvenir du passé avait éveillées en elle.

— Maintenant, dit-elle, vous me connaissez tout entière, Monsieur, et j'espère que vous voudrez bien me rendre le service que j'ai à vous demander, puisque vous êtes certain que votre intérêt ne s'égarera pas sur une créature indigne.

— Qu'attendez-vous de moi ? interrogea Gaston, repris de nouveau par sa curiosité.

— Peu de chose, en réalité ; mais de votre concours dépend peut-être le succès des recherches auxquelles je vais me livrer.

— Parlez en toute confiance, et si je puis vous être utile.

— En premier lieu, continua la jeune femme, vous m'aiderez à abréger toutes les formalités que je vais avoir

à subir au sortir de cette prison ! Il s'agit, d'abord, d'emporter d'ici le corps de mon père, et de le déposer dans le cimetière du bourg le plus voisin.

— Cela sera fait comme vous le souhaitez : dans une heure, la chaloupe viendra prendre le cercueil, et dès demain, il sera enseveli dans le lieu que vous aurez désigné vous-même. J'ajoute que l'équipage de *l'Atalante* l'accompagnera à sa demeure dernière.

— Merci.

— Ce n'est pas tout ce que vous désirez ?

— Non, Monsieur.

— Qu'y a-t-il encore ?

La jeune femme parut hésiter une dernière fois ; mais elle fit aussitôt un effort sur elle-même, et leva son regard assuré sur Gaston.

— Vous êtes jeune, Monsieur, dit-elle d'une voix ferme ; pendant les courts instants que je viens de passer avec vous, j'ai pu m'assurer que vous êtes sensible et bon, et je me suis persuadé qu'une femme ne s'adressera pas en vain à votre loyauté.

— Je ne vous comprends pas.

— Je vais m'expliquer. Votre temps est précieux, je n'en doute pas, et je comprends que vous ayez hâte de reprendre la mer.

— Sans doute.

— Cependant si je vous priais de ne pas vous éloigner tout de suite, de m'accorder un jour ou deux, pour m'aider dans certaines démarches que je ne puis faire seule ou qui, du moins, acquerraient une grande autorité si je les faisais appuyée à votre bras et recommandée de votre nom.

— Que voulez-vous dire ?

— Est-ce trop demander à votre courtoisie ?

— Ce n'est malheureusement pas de courtoisie qu'il s'agit, Madame, mais de mon devoir qui m'oblige à reprendre la mer le plus tôt possible.

— Alors vous comptez repartir demain.

— Demain, à l'issue de la cérémonie funèbre.

La jeune femme réprima un mouvement de contrariété, et son regard plongea dans celui du commandant.

— Soit ! dit-elle d'un ton nerveux, j'espérais mieux, mais je n'insiste pas. Seulement, dans les délais que vous venez d'indiquer vous-même, pourrai-je compter sur vous ?

— Assurément.

— Vous voudrez bien m'accorder votre appui et votre bras ?

— Sans doute.

— Ce que je vous demande-là, songez-y, Monsieur, je ne puis le demander à personne autre. Désormais, je suis seule au monde, et si vous me refusiez…

— Mais, par grâce, dites-moi…

— Voici : je vous ai raconté tout à l'heure, que pour le rapt odieux accompli sur ma personne, mon père s'était fait aider par un sien ami, commandant d'un cutter de l'État.

— Eh bien !

— Eh bien… cet homme, je veux le voir !

— Vous savez donc où il est.

— Il habite à quelques milles de la côte, où il vit misérablement ! L'infâme action qu'il a commise ne lui a pas profité, et une lettre récente qu'il a écrite à mon père, et que j'ai pu intercepter, témoigne de quelques remords. Peut-être le moment est-il favorable : il doit connaître bien des choses du passé, et qui sait si je ne parviendrai pas à lui arracher quelques aveux. Vous comprenez.

— Parfaitement.

— Et vous consentez à m'accompagner ?

— Nous partirons quand vous voudrez.

Par un mouvement plus prompt que la pensée même, la jeune femme s'empara des mains de Gaston et les baisa avec un transport de joie folle.

— Ah ! c'est bien, cela ! dit-elle en cherchant à réagir contre sa propre émotion, vous êtes généreux, et Dieu vous récompensera. Si ma fille m'est rendue, c'est à vous peut-être que je le devrai…

Puis elle passa dans une pièce voisine, jeta à la hâte une mante sur ses épaules, un voile épais sur ses cheveux, et revint peu après vers le jeune commandant qui attendait.

— Partons ! partons ! dit-elle, ne perdons pas une seconde… nous n'avons plus que quelques heures de jour ; et la nuit, nous pouvons être arrêtés par bien des obstacles… Venez !…

Ils descendirent d'un pas rapide vers l'embarcation qui fut immédiatement poussée à la mer, et quelques minutes après, elle filait vers la côte, emportant le commandant, la jeune femme et Bob, le petit mousse.

Quand ils atteignirent la côte, il était cinq heures environ.

La bourrasque s'était tout à fait calmée ; la mer était unie comme un lac ; de chaque côté de l'embarcation, le regard plongeait en des profondeurs limpides, où l'on distinguait une végétation vigoureuse, aux tons colorés, où se mêlaient les fougères hérissées, de véritables parterres émaillés de pépites azurées, ou encore de longs rubans de lianes globuleuses ou tubulées. C'était comme une fête des yeux ; de temps à autre, s'élançaient du flanc des rochers aigus et noirs des arbres gigantesques dont les branches chargées de fleurs éclatantes se balançaient mollement au mouvement du flux et du reflux.

Gaston de Pradelle avait rarement observé un pareil spectacle, et s’abandonnait à l’admiration qu’il éveillait en lui.

Quant à miss Fanny Stevenson, elle semblait indifférente à tout, absorbée dans une pensée unique, ne songeant qu’à son but.

Elle s’était rejetée à l’arrière de l’embarcation, avait serré fortement sa mante autour de sa taille, son voile épais sur ses cheveux.

Ainsi accotée, elle gardait le silence, et pendant tout le temps elle ne proféra pas une parole.

Seulement, quand on approcha de terre, elle parut éprouver comme une secousse nerveuse, se dressa sur son séant, et, écartant brusquement son voile, elle jeta un regard plein de flamme sur la rive.

— Qu’avez-vous ? interrogea Gaston, rappelé par ce mouvement à la réalité de la situation.

— Nous approchons ! fit la jeune femme.

— Vous reconnaissez la côte ?

Un sourire amer crispa la lèvre de miss Stevenson, pendant qu’un frisson secouait ses épaules.

— Depuis dix années, répondit-elle, tout cela a bien changé ; la nature ne vieillit pas, et l’âge ne fait que l’embellir. Ce bourg, que vous apercevez maintenant derrière ces bouquets d’arbres, n’était autrefois qu’un

pauvre petit refuge de pêcheurs ; maintenant c'est presque une ville.

— Est-ce là que vous habitiez ?

Miss Stevenson étendit la main vers un point de la rive.

— Tenez, dit-elle avec un sanglot mal étouffé, vous voyez cette petite maison blanche, à moitié cachée aujourd'hui par un épais rideau de peupliers et de tamaris, il y a dix ans, elle était humble et pauvre, et le sol, autour d'elle, était pelé et nu. C'est là que j'ai passé les plus doux instants de ma vie, assise auprès du berceau de ma fille. C'est de là aussi que j'ai été violemment arrachée, pour être jetée dans cette prison où vous m'avez trouvée.

— Est-ce de ce côté qu'il faut gouverner ? demanda Gaston.

— Si vous le voulez bien, répondit miss Stevenson.

La côte n'était plus qu'à une faible distance, il y avait là une petite crique de sable fin, au-dessus de laquelle le bourg s'élevait en amphithéâtre. Gaston y dirigea l'embarcation, et peu après, il sautait à terre et aidait la jeune femme à en faire autant.

Celle-ci avait repris toute son énergie ; dès qu'elle eut senti le sol sous ses pieds, elle prit résolument le bras du commandant, et l'entraîna vers la maison qu'elle avait désignée.

Une fois qu'elle en eut atteint le seuil, elle abandonna brusquement le jeune marin et ne tarda pas à disparaître dans le jardin.

Elle resta absente quelques minutes.

Quand elle revint, Gaston remarqua qu'elle était plus pâle encore et qu'elle semblait plus oppressée et plus sombre.

— Eh bien ? fit-il avec un vif intérêt.

— Rien, répondit miss Stevenson, les gens que je viens d'interroger n'habitent le pays que depuis peu de temps. Ils ne savent rien du passé, et ont ouvert de grands yeux quand j'ai prononcé le nom que je portais autrefois.

— Alors, vous n'avez obtenu aucun renseignement ?

— Ils ignorent ce qu'est devenue mon enfant ; mais ils m'ont donné l'adresse d'un colon qui, peut-être, me le dira.

— L'ami de votre père ?

— Oui, Monsieur, Georges-Adam Palmer est très connu, paraît-il, dans le bourg de Smeaton. Ah ! il n'a pas changé, celui-là, et les références que j'ai recueillies sont peu flatteuses. Sensuel, brutal, ivrogne et voleur, on l'a, pour ainsi dire, mis en quarantaine depuis quelques années, et il habite dans un enclos situé à l'extrémité nord, vivant de rapines, adonné à toutes les débauches.

— Et vous ne craignez pas d'affronter un pareil homme ? objecta Gaston en fronçant les sourcils.

— Je ne crains rien, puisque vous m'avez promis de m'accompagner.

Le jeune officier approuva du geste.

— Vous avez raison, dit-il, je suis à vos ordres. Seulement, c'est moi, maintenant, qui vous prierai de vous hâter, car la nuit vient vite, et nous avons à peine une heure devant nous.

Ils s'éloignèrent et se mirent à gravir la rampe par laquelle on montait sur les hauteurs du bourg de Smeaton.

À quelques pas derrière marchait lentement le petit Bob.

À mesure qu'ils avançaient, les habitations devenaient plus rares et le sentier plus étroit… C'était, à droite et à gauche, des terrains vagues, où l'on ne remarquait aucune trace de travail humain. De loin en loin seulement, quelques mauvaises cabanes évidemment abandonnées, ou de sinistres bouges dont l'aspect seul donnait le frisson.

Enfin, au tournant du sentier qu'ils suivaient depuis un quart d'heure, miss Stevenson s'arrêta tout à coup et montra à Gaston une misérable chaumière qui s'élevait au milieu d'un vaste enclos et dont le toit s'était depuis longtemps à moitié effondré sous les efforts combinés de la pluie et du vent.

— C'est ici ? dit-elle d'une voix stridente.

Et elle continua de marcher jusqu'à ce qu'elle eût atteint l'habitation où elle espérait trouver l'homme qu'elle cherchait.

Arrivée près de la porte, elle frappa plusieurs coups sonores, et appliqua aussitôt son œil contre les ais mal joints.

— Je le vois, balbutia-t-elle, en proie à une violente émotion.

À l'appel énergique venu du dehors, quelqu'un avait remué à l'intérieur et des pas s'étaient rapprochés du seuil.

— Qui est là ? demanda alors une voix fortement éraillée par l'abus du gin.

— C'est moi… ouvrez, répondit la jeune femme.

— Vous !… Qui vous ?

— Avez-vous peur d'une femme ?

— Votre nom !… mille diables… à qui en avez-vous ?

— Eh bien… je suis miss Fanny Stevenson et je veux parler au capitaine Georges-Adam Palmer.

Ce fut un coup de théâtre.

La porte s'ouvrit aussitôt, et le capitaine Palmer apparut sur le seuil, éclairé par la lampe qui brûlait sur la table.

C'était un homme de taille moyenne, aux robustes épaules, à l'aspect repoussant et rude.

D'un premier regard, il toisa miss Fanny, comme pour s'assurer qu'on ne l'avait pas trompé, et que c'était bien la fille de Stevenson qui était devant lui.

Quand tout doute eut disparu de son esprit, il laissa voir un profond étonnement.

Il n'apercevait du reste que la jeune femme, Gaston de Pradelle se tenant dans l'ombre du dehors, il put croire qu'elle était seule.

Un étrange sourire éclaira sa face ignoble.

Évidemment, il venait de se livrer à des libations copieuses. Ses yeux, ses lèvres, ses joues, toute sa physionomie exsudait le gin, et de singulières pensées flottaient dans son cerveau.

Il fît mine de s'incliner.

— Ah ! ah ! c'est vous, dit-il ; en effet, je vous reconnais. Entrez donc.

Miss Stevenson fit quelques pas et avança jusqu'à la table où brûlait la lampe.

Palmer ne s'occupait que de la jeune femme ; une lueur douteuse régnait dans la chambre, on y voyait à peine.

L'ancien capitaine ne remarquait pas la présence du commandant.

D'ailleurs, d'autres sentiments s'étaient emparés de lui, et l'ivresse lui enlevait une partie de sa présence d'esprit.

— Ah çà ! dit-il au bout d'un moment, comme poursuivant une pensée obstinée, vous vous êtes donc échappée de votre prison.

— Vous le voyez !

— Ce n'est pas le père qui vous a autorisée ?

— Mon père n'a plus aucun pouvoir sur moi !

— Il est parti ?…

— Il est mort !

Palmer fit un soubresaut.

— Mort ! mort ! répéta-t-il. Dieu me damne, voilà une nouvelle à laquelle j'étais loin de m'attendre, et je m'étonne qu'il ne m'ait pas fait prévenir.

— Il n'en a pas eu le temps.

— Quand est-il mort ?

— La nuit dernière.

— Subitement, alors ?

— Oui, subitement… comme vous dites.

Palmer ne répondit pas. Il était troublé. Quelque chose d'extraordinaire se passait en lui.

Il regardait la jeune femme et la trouvait belle.

Machinalement, il lui offrit la seule chaise qui fût dans la pièce ; miss Stevenson s'y laissa tomber.

Sans se rendre compte de ce qu'elle éprouvait, elle se sentait gênée par les regards ardents dont Palmer l'enveloppait.

— Ainsi, reprit bientôt ce dernier, vous voilà libre.

— Oui, libre ! libre ! fit la jeune femme.

— Et vous êtes venue vers moi !

— Vous seul, dans la circonstance pénible où je vais me trouver, pouvez me donner les renseignements dont j'ai besoin.

— Quels renseignements ?

— Ne devinez-vous pas ?

— Expliquez-vous.

— Quand vous m'avez arrachée de cette localité, pour me conduire au phare Saint-Laurent, j'avais près de moi l'enfant à laquelle j'avais résolu de consacrer ma vie.

— Je me rappelle cela !… une belle et charmante petite fille…

— À mains jointes, les joues baignées de larmes, je vous ai suppliée alors de me laisser ma fille.

— Votre père l'avait défendu.

— Mais aujourd'hui qu'il est mort, vous n'avez plus aucune raison de me cacher ce qu'elle est devenue.

Palmer fit entendre un ricanement.

— Peut être, répondit-il sur un ton vague… quant à ce qui est de ça, c’est à voir !

— Que voulez-vous dire ? interrogea miss Fanny, en se levant à demi.

L’ancien capitaine haussa les épaules et se baissa vers la jeune femme.

— Bon ! dit-il d’un singulier accent, cela dépend.

— De qui ?

— De vous.

— Comment ?

— C’est bien clair, pourtant. Vous êtes jeune et toujours fort belle. Qu’allez-vous faire de la liberté que vous venez de reconquérir ?

— Que vous importe.

— Il m’importe beaucoup.

— Je ne comprends pas…

— C’est que vous n’avez jamais rien su de ce qui s’était passé au lendemain du jour où le comte de Simier vous avait abandonnée.

— Que s’était-il donc passé ?

— Votre père, lui, qui ne plaisantait pas sur les choses de l’honneur, avait résolu tout simplement de

vous jeter à la mer avec votre enfant, et d'anéantir ainsi les preuves vivantes de la honte que vous aviez imposée à sa vieillesse.

— Ah ! pourquoi ne l'a-t-il pas fait, alors !

— Il ne l'a pas fait, parce que je l'en ai empêché.

— Vous !

— Moi-même.

— Pourquoi ?

— J'avais un but.

— Lequel ?

Les traits de Palmer se couvrirent d'une expression cynique.

— Eh ! mon Dieu ! répliqua-t-il, nous n'avions pas très heureusement la même manière de voir… car moi après votre chute, je ne vous trouvais ni moins belle, ni moins désirable.

— Infamie !…

— Non ! j'avais eu pitié, voilà tout ; et je proposai un moyen acceptable de donner un époux à la jeune fille séduite et un père à l'enfant abandonnée…

— Et mon père a refusé ?

— C'est de là qu'est venu tout le mal.

— Ah ! je ne me doutais pas qu'un jour viendrait où j'aurais à témoigner quelque reconnaissance à celui qui fut mon bourreau !…

Palmer fit une grimace ironique.

— Ce n'est guère gentil pour moi, ce que vous dites-là, répondit-il ; mais je n'aurais garde de m'offenser pour si peu. D'ailleurs, tout vient à point à qui sait attendre, comme disent nos amis d'Europe, et le hasard me sert mieux que je ne l'espérais.

Miss Fanny eût peut-être hésité à comprendre le sens de ces dernières paroles, mais Palmer les accompagna d'un regard et d'un geste qui ne pouvaient laisser place à aucune ambiguïté.

Elle fut envahie par un commencement de frayeur et voulut se lever.

La main du capitaine, qui s'appuya sur son épaule, l'obligea brutalement à se rasseoir.

— Ah çà !… dit-il avec un froncement menaçant des sourcils, me prenez-vous par hasard pour un novice, et croyez-vous que l'on se moque ainsi du plus vieux capitaine de la libre Amérique ?

— Monsieur !

— Appelez-moi monsieur, si cela vous plaît, la belle ! je n'y attache pas d'importance, mais vous êtes venue chez moi la nuit… seule… Il y a longtemps que je vous désire… et Dieu damne, vous pouvez être assurée que vous ne sortirez pas d'ici comme vous y êtes entrée.

— Ah ! misérable ! balbutia miss Stevenson, au comble de la terreur.

Déjà Palmer l'avait entourée de ses deux bras énergiques, et, la pupille dilatée, la poitrine sifflante, il cherchait sa bouche de ses deux lèvres avides.

— À moi ! à l'aide ! cria la jeune femme affolée.

Le capitaine commença un rire aigu et strident… qui s'éteignit presque aussitôt en une imprécation à demi étranglée.

Gaston venait de se précipiter au secours de la victime, et avait enfoncé ses dix doigts dans la gorge du misérable.

Ce dernier lâcha prise aussitôt, et sauta sur un revolver qui se trouvait sur la table près de la lampe.

Mais au moment où il en dirigeait les canons sur Gaston, il s'arrêta stupéfait comme frappé d'une émotion inattendue.

Gaston portait le costume de lieutenant de la marine française. Le vieux marin avait été habitué de longue date à saluer ces insignes respectés. Un moment le sentiment de la discipline fut plus fort que son emportement même, et il recula de deux pas, prêt à s'incliner devant cette croix d'honneur que le jeune commandant portait sur sa poitrine.

— Que veut dire ceci et que voulez-vous ? balbutia-t-il en cherchant à se remettre ; pourquoi vous mêlez-vous

de choses où vous n'avez que faire ? Est-ce que je vous connais, moi ? Vraiment, je me demande de quel droit…

Tout en parlant, Palmer revenait à un examen plus net de la situation ; une sourde révolte se faisait jour à travers la surprise qu'il avait éprouvée, et il était presque humilié de sa défaillance d'un moment.

D'un geste prompt et brusque, il saisit un gobelet plein de gin qui était sur la table, et en avala le contenu d'un trait.

— J'use ici d'un droit que m'a donné miss Stevenson, répondit Gaston avec calme, et ce droit, je l'aurais pris d'ailleurs de moi-même, en présence des brutalités auxquelles vous vous abandonnez.

— Eh bien !… cela me déplaît !… répliqua Palmer, dont la main continuait de tourmenter la poignée de son revolver. Je suis ici chez moi, et j'entends…

— Vous voulez que je me retire.

— À l'instant même.

Gaston offrit son bras à la jeune femme, qui s'y appuya plus morte que vive.

— Venez, Madame, dit-il simplement ; vous n'obtiendrez rien de ce misérable, et il est plus prudent…

Déjà il faisait quelques pas vers la porte, mais Palmer s'y était précipité avant lui et en occupait le seuil.

— Vous ne partirez pas ainsi, insista-t-il avec rage ; j'ai à parler moi-même à miss Stevenson ; les choses que

j'ai à lui dire l'intéressent seule, et elle restera ou sinon !…

Pour la seconde fois il tourna l'arme terrible sur la poitrine du jeune commandant en lui ordonnant de s'éloigner.

Miss Stevenson, voyant le péril, s'était jetée dans les bras de Gaston, essayant de le couvrir de son corps ; mais ce dernier ne l'entendait pas ainsi, et à bout de patience, supportant mal le calme qu'il s'était imposé, il venait de se ruer sur le misérable.

Un coup de feu partit, avant qu'il eût eu le temps de l'atteindre… et aussitôt la chambre retentit d'une effroyable imprécation, suivie peu après d'un éclat de rire vif et clair.

— Mille millions de diables ! hurla Palmer en se dégageant du nuage de fumée et en promenant autour de lui des regards fulgurants…

Et il aperçut à deux pas la silhouette de Bob qui l'observait d'un air gouailleur.

— Eh bien ! de quoi ! dit ce dernier, sur un ton intraduisible pour ceux qui n'ont pas fréquenté les faubourgs de Paris… Faut donc mettre des manchettes pour parler à Monsieur !

Le petit mousse avait tout surveillé de la porte ; quand il avait vu Palmer menacer son maître, il avait fait un bond de chat jusqu'à lui et s'était accroché à sa main,

qu'il avait mordue jusqu'au sang, de ses solides, incisives.

Cela avait suffi pour détourner le coup, et la balle du revolver était allée se loger dans la cloison.

Cette intervention eut, du reste, des conséquences plus importantes qu'on n'eût pu le supposer.

Gaston n'était pas resté inactif, de son côté, et profitant du premier moment de trouble, il avait saisi le capitaine à bras le corps et l'avait jeté à terre.

Ce fait accompli, il posa un genou sur la poitrine de l'ivrogne, pendant que Bob lui garrottait les jambes avec du filin qu'il portait toujours sur lui, par précaution.

Le capitaine était donc vaincu, et il ne s'agissait plus que de profiter de la victoire.

Miss Stevenson le comprit et s'empressa de le questionner.

— Vous voyez… dit-elle, la violence ne vous a servi de rien, et le commandant tient maintenant votre vie entre ses mains… Mais nous ne voulons pas vous faire de mal… et vous pourrez même, si vous êtes docile, tirer un bon profit de la situation… Si vous refusez de parler, nous vous abandonnerons ici, garrotté comme vous l'êtes, sans espoir de secours… et vous périrez peut-être de faim et de soif… avant que l'on ne vienne à votre aide… Si, au contraire, vous consentez à me répondre, je vous laisserai ici une centaine de dollars qui vous

aideront à vivre selon vos goûts, pendant une année au moins !… Dites maintenant… que décidez-vous ?

— Je parlerai ! je parlerai ! grommela Palmer, incapable de faire un mouvement.

— Eh bien ! voici la somme promise… Je la dépose sur cette table, et elle sera à vous, dès que vous m'aurez donné les renseignements que j'attends.

En parlant de la sorte, la jeune femme avait compté la somme promise.

Au bruit de l'or tombant sur la table le visage du vieux marin s'empourpra, à croire qu'il allait avoir un coup de sang.

— Causons donc, poursuivit miss Stevenson… Quand vous m'avez eu déposée dans le phare Saint-Laurent, mon père et vous, vous avez dû vous occuper de mon enfant.

— Il voulait le tuer !

— Mais il ne l'a pas fait ?

— Non ! parce que je l'ai menacé de le dénoncer.

— Soit ! je veux vous croire… mais cette enfant… qui en a pris soin ?

— Une vieille femme.

— Comment s'appelait-elle ?

— Jenny Turner.

— Elle n'était pas du pays ?

— Elle habitait Québec…

— Et elle y est encore peut-être ?

— Je le crois…

La jeune femme interrogeait, penchée avidement sur Palmer ; sa voix avait des intonations ardentes… De temps à autre elle s'arrêtait pour essuyer la sueur qui glaçait ses tempes.

— Mais l'enfant ! l'enfant ! insista-t-elle d'une voix étranglée et sourde.

— Ça, répondit Palmer, je n'en sais rien. Je voyageais, j'étais souvent absent, surtout pendant les deux premières années. Et puis, cela ne m'intéressait que médiocrement. Vous comprenez.

— Mon Dieu !

— Je vous dis ce que je sais.

— Après, après.

— Après ? eh bien ! voilà. Une fois, au retour de l'un de mes voyages, la curiosité me prit d'avoir des nouvelles et je poussai jusqu'à Québec.

— Vous avez vu Jenny Turner ?…

— Je l'ai vue.

— Elle avait ma fille ?

— Elle n'avait plus rien du tout !

Miss Stevenson se rejeta en arrière avec un cri rauque.

— Eh quoi ! rien ! balbutia-t-elle… elle n'était pas morte, au moins ?

— Non.

— Qu'était-elle devenue ?…

— Un homme s'était présenté un jour à la vieille ; il lui avait donné une forte somme, et l'appât d'un gain considérable avait décidé la Turner à livrer l'enfant qui, du reste, ne lui rapportait pas grand'chose, et, n'était par conséquent qu'un embarras pour elle.

Miss Stevenson se cacha la tête dans les mains.

— Oh ! lui ! murmura-t-elle ; c'est lui !…

— À qui pensez-vous, Miss ? fit Palmer.

— Au comte de Simier.

— Vous pourriez avoir raison.

— Vous savez quelque chose de plus ?

— Oh ! presque rien ; mais tout de même cela peut bien avoir son importance.

— Qu'est-ce donc ? Parlez !

— Le comte de Simier n'avait-il pas consenti à contracter avec vous un mariage par-devant la municipalité de Smeaton ?

— En effet.

— C'était la seule preuve de votre union avec lui ?

— Il devait le croire du moins, car il ignorait que j'eusse fait prendre moi-même un double de l'acte authentique ; je ne pensais pas à moi en agissant ainsi, mais je m'imaginais qu'un jour cela pourrait, servir à ma fille.

— Et vous avez bien fait.

— Pourquoi ?

— – Parce que, à l'époque où l'on est venu enlever à Jenny Turner l'enfant que nous lui avions confiée, un incendie fut allumé à Smeaton par une main criminelle, et tous les actes qui se trouvaient au presbytère furent détruits.

Miss Stevenson ne répondit pas.

Une ombre épaisse passa sur son front et elle comprima sa poitrine de ses deux mains nerveuses…

— Rien ! plus rien, dit-elle, en se redressant lentement… Ah ! n'importe… je ne veux pas m'abandonner encore, et avant de dire un éternel adieu à la tombe de mon père, je me rendrai moi-même à Québec et je verrai cette femme !

Puis, se levant tout à fait, elle se tourna vers Gaston de Pradelle.

— Venez ! Monsieur, dit-elle d'un ton brisé ; nous n'avons maintenant plus rien à faire ici et nous pouvons nous retirer. – Venez ! Venez…

Et ils sortirent.

Comme ils arrivaient à la crique, au moment où les matelots de *l'Atalante* s'apprêtaient à embarquer, miss Stevenson s'arrêta.

— Qu'avez-vous ? fit Gaston surpris.

— Je réfléchis, dit la jeune femme.

— À quoi ?

— Je vais rester à Smeaton.

— Quel est votre dessein ?

— L'inhumation de mon père ne doit avoir lieu que demain, vers onze heures ; d'ici-là, j'ai le temps de me rendre à Québec.

— Eh quoi ! vous voulez… ?

— Je veux voir cette femme, cette Jenny Turner. Il est impossible qu'elle résiste à mes prières, à mes larmes, et par elle je saurai…

— Êtes-vous bien décidée ?

— Oui, Monsieur, ne cherchez pas à me détourner ; si vous saviez comme j'ai hâte d'apprendre…

— Soit ! qu'il soit fait selon votre désir. Nous allons retourner à bord, et demain nous vous y attendrons. N'avez-vous rien autre chose à me demander ?

La jeune femme comprima son sein de ses deux bras.

— Vous avez été si bon jusqu'ici, dit-elle, que j'hésite presque à réclamer de vous un nouveau service.

— De quoi s'agit-il ? Parlez.

— Eh bien ! je vais être seule, ici, et j'aurais désiré…

— Achevez.

— Le petit Bob.

— Mon mousse ?

— C'est cela.

— Vous désirez qu'il reste près de vous jusqu'à, demain ?

— Est-ce trop demander ?

— Nullement ; et je crois, au contraire, qu'il pourra, en effet, vous être fort utile. C'est un enfant futé, quoique très jeune, un véritable Parisien, débrouillard, comme nous disons, et courageux, ainsi que vous l'avez vu !

— Alors, je le garde, fit la jeune femme.

Et s'adressant au petit mousse :

— Tu veux bien rester avec moi jusqu'à demain ? ajouta-t-elle.

— Avec la permission du commandant ! répondit le petit Bob, l'œil brillant et la figure souriante.

Quelques secondes plus tard, le canot poussait au large, et miss Stevenson restait seule avec le petit mousse.

La jeune femme dormit peu.

Dès l'aube, elle était debout, et quand elle descendit, elle trouva Bob qui attendait à quelques pas, regardant curieusement le panorama de la cité se dégageant peu à peu des brumes du matin.

Sur la grève, une barque était au plein avec quatre hommes d'équipage, qui paraissaient attendre.

— Quelle est cette barque ? interrogea, miss Stevenson.

— C'est celle que j'ai frétée, répondit Bob ; j'ai pensé que vous perdriez beaucoup de temps à en chercher une, et je m'en suis occupé pendant que vous dormiez.

— Tu songes à tout. Quelle heure est-il ?…

— Cinq heures.

— Et combien faut-il de temps pour aller à Québec ?

— Deux heures au plus.

— Eh bien ! partons ! partons !…

Ils embarquèrent, et l'on appareilla aussitôt.

Il ventait bonne brise. Le bateau était monté par des pêcheurs expérimentés, à qui ces parages étaient familiers.

C'est à peine s'ils mirent soixante minutes pour se rendre à Québec.

Miss Stevenson était redevenue taciturne et sombre. Elle ne parlait plus… Toute sa pensée, tout son cœur, tout son être, allait à Jenny Turner.

Le difficile, l'impossible… était de la trouver.

Mais le hasard la servit au delà de ce qu'elle pouvait souhaiter…

La vieille femme vivait toujours… elle habitait non loin du port, où elle tenait une méchante auberge, connue de tous les marins. Miss Stevenson ne tarda pas à être mise en sa présence.

Comme le temps était précieux, elle ne s'attarda pas en préambules oiseux, et aborda tout de suite la question.

— Je ne viens pas, dit-elle cependant, par manière de précaution oratoire, je ne viens pas vers vous pour vous susciter des ennuis, ni pour vous faire de la peine, mais vous pouvez me rendre un grand service, car je vous jure que si vous voulez vous montrer complaisante, vous n'aurez pas à vous en repentir !… Je suis presque riche… et je serai généreuse… croyez-le, bien.

— Que puis-je pour vous, Madame ? demanda, la vieille, fort surprise de ce début…

— Vous pouvez me rendre la vie et aider à mon bonheur.

— Comment ?

— Écoutez-moi ; répondez-moi, surtout, avec franchise et sans détour : il y a dix ans, un capitaine d'armes, du nom de Stevenson, vous a confié une enfant, une petite fille, que vous avez promis d'élever et de garder près de vous jusqu'au moment où on viendrait la réclamer.

— Est-ce vrai ?

— Mais…

— Est-ce vrai ? Par grâce… je vous en conjure.

— J'ignore qui vous êtes. Pourquoi m'adressez-vous une pareille question ?…

— Je m'appelle miss Fanny ; je suis la fille du capitaine Stevenson et la mère de l'enfant qui vous a été confiée.

— Est-ce possible ? On m'avait dit que vous étiez morte.

— Qui cela ? Ce n'est pas mon père, du moins.

— Je ne l'ai jamais revu.

— Ce n'est pas Palmer non plus.

— Non.

— C'est le comte de Simier, alors…

La vieille fit un geste d'effroi.

— Eh quoi ! vous savez ! balbutia-t-elle.

— Vous voyez ! je sais tout, et vous nieriez en vain ; d'ailleurs vous n'avez rien à redouter. Je ne veux pas faire de scandale, je ne m'adresse qu'à votre bonté, à votre cœur et à votre intérêt même, car si vous parlez…

En prononçant ces derniers mots, la jeune femme tira de sa poche une bourse pleine d'or et la montra à la vieille.

— Si vous parlez, continua-t-elle, tout l'or que voici vous appartiendra.

— Dites-vous vrai ? s'écria Jenny Turner les yeux brillants de convoitise.

— Sur la vie de mon enfant ! je le jure.

— C'est différent. D'ailleurs, comme vous dites, je n'ai rien à redouter. On m'a remis votre enfant. Je l'ai gardée pendant deux années et ce n'est que lorsque le père est venu me la demander.

— Il y a longtemps de cela ?

— Huit années environ.

— Ma fille en avait trois à peine.

— C'est cela !

— Et elle était bien vivante, n'est-ce pas ? dites ! dites !

La vieille leva les yeux au ciel et eut un geste d'admiration rétrospective.

— Pauvre chérubin, murmura-t-elle, si elle était vivante ! et jolie, et blanche, et gaie, avec des petites lèvres roses et des grands yeux noirs ! C'est-à-dire que c'était une bénédiction, un rayon de soleil, un gazouillement d'oiseau.

— Mon Dieu ! mon Dieu !… fit la malheureuse mère en étouffant un sanglot.

— Elle parlait déjà, la chère créature… poursuivit Jenny Turner : et elle vous avait des petites mines, un babil, une manière de marcher et de regarder qui n'était qu'à elle !…

— Assez ! assez ! supplia miss Stevenson.

Sa poitrine se soulevait avec effort ; les larmes brûlaient ses yeux… Elle eût voulu crier et la voix s'étranglait dans sa gorge.

— Et c'est alors que le comte… ? ajouta-t-elle comme à bout de forces.

— C'était un matin, comme à présent, répondit la vieille. Il faut vous dire qu'à cette époque je n'étais pas heureuse ; je vivais misérablement, attendant toujours l'argent que votre père m'avait promis, et qui ne venait pas… J'ai su depuis que cet argent passait par les mains de ce misérable Palmer, et qu'il y restait ; la vie était donc très dure, et plus d'une fois déjà la petite avait eu faim.

— Horrible ! c'est horrible !…

— Alors, vous saisissez bien, il ne faut pas trop m'en vouloir. Ce fut dans l'intérêt de l'enfant. Quand le comte vint, j'avais épuisé toutes mes ressources ; il vit la petite qui était toute pâlotte. Il me dit qu'il était le père, me fit voir des papiers qui le prouvaient, disait-il ; enfin il me menaça tout en m'offrant de l'argent si je cédais… et dans une pareille situation…

— Vous lui avez remis l'enfant ?

— Cela valait mieux que de la voir mourir de faim.

— Ô misère !…

— Mais cela m'a bien coûté, allez, je puis le dire. On ne comprend combien on aime ces petits êtres-là que lorsque le moment vient de s'en séparer. Et si vous aviez vu comme elle pleurait, comme elle me tendait les bras… avec quelle voix déchirante elle appelait sa mère !…

Miss Stevenson jeta un cri et fondit en larmes, en roulant sa tête dans ses deux mains.

— Sa mère ! sa mère ! répéta-t-elle d'un accent brisé, et pendant qu'il l'enlevait, on me retenait, moi, dans cette prison où j'ai passé dix années de ma vie à l'appeler et à la pleurer. Ah ! ils ne paieront jamais assez cher tout le mal qu'ils m'ont fait.

Mais voyons ! voyons ! ajouta-t-elle, le temps de la défaillance est passé ; il faut avoir le courage de regarder en, face l'épouvantable réalité ! Dites-moi, cet homme, le

comte de Simier, ne vous a-t-il pas fait connaître en quel lieu il habitait ?

— Non.

— Il n'est resté que peu de temps à Québec ?

— Deux jours.

— Il était seul ?

— Un domestique l'accompagnait.

— Vous savez son nom ?

— Il l'appelait Gobson.

— Et lui, ce Gobson, ne vous a rien dit ?

— Peu de chose.

— Mais quoi ? quoi ?

— Il m'a dit qu'il partait avec son maître, qu'ils se rendaient d'abord, à New-York, puis que de là ils iraient dans l'Inde.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui, Madame.

— C'est bien ! cela suffit. Vous êtes une brave femme, Jenny Turner, et je vous remercie pour les soins vous avez donnés à mon enfant. Il n'a pas dépendu de vous de le garder plus longtemps, et je ne vous rendrai pas responsable de la méchanceté et de l'infamie des

autres. Prenez ceci, et quelquefois priez Dieu pour qu'il m'accorde de revoir et d'embrasser un jour ma fille !

Et, prenant la tête de la vieille, dans ses mains, elle l'embrassa à plusieurs reprises, et partit en courant vers le quai où était amarré le bateau qui l'avait amenée.

Quand, une heure après, elle monta à bord, de *l'Atalante*, tous les préparatifs de la cérémonie funèbre étaient terminés.

Le cercueil, recouvert d'un drap noir, avait été descendu dans la chaloupe ; les matelots se tenaient à leur poste, les avirons levés ; Gaston de Pradelle occupait l'arrière où une place était réservée pour miss Stevenson.

Dès qu'elle eut embarqué, la chaloupe s'éloigna, se dirigeant vers le bourg de Smeaton où le service devait être dit.

Ce fut du reste fort court et fort simple.

Quand on partit pour le cimetière, Gaston de Pradelle suivit le cercueil, donnant le bras à miss Stevenson.

Derrière venait Maxime de Palonier, précédant les matelots de *l'Atalante* ; puis quelques curieux du bourg, et au dernier rang le capitaine Palmer.

Le cimetière n'était pas éloigné de Smeaton. La fosse avait été creusée pendant la nuit. Le prêtre catholique la bénit, et chacun à son tour alla jeter l'eau sainte dans le trou noir.

Miss Stevenson sanglotait.

Pourtant, une fois la cérémonie achevée, elle se releva ferme et résolue, et secoua énergiquement le front, comme si elle eût voulu, au seuil de cette tombe, chasser toutes les mauvaises pensées qui l'assaillaient.

Elle venait de dire adieu à son père, et peut-être lui avait-elle pardonné.

Maintenant elle ne voulait plus songer qu'à son enfant.

Elle descendit vers la crique, sans précisément se rendre compte de ce qu'elle faisait, tant elle était absorbée et soucieuse.

Gaston respectait son silence. Ce ne fut qu'en arrivant près de la chaloupe qu'elle parut revenir à elle.

Elle regarda avec étonnement autour d'elle, et par un mouvement spontané et pour ainsi dire irréfléchi, elle tendit les deux mains au jeune commandant.

— Quelle reconnaissance ne vous dois-je pas !… dit-elle avec abandon, pour toutes les bontés que vous avez eues pour moi !

— Je n'ai fait que mon devoir, Madame, répondit Gaston d'un ton ému, et tout autre à ma place…

— Non ! non ! ne cherchez pas à vous dérober à ma reconnaissance, en diminuant le service que vous m'avez rendu… Moi du moins, Monsieur, je n'oublierai jamais le

jour où j'ai eu le bonheur de vous rencontrer... et, en vous disant adieu...

— Qu'allez-vous faire ?

— Oh ! ma conduite est toute tracée.

— Vous avez vu Jenny Turner ?

— Oui, Monsieur.

— Que vous a-t-elle dit ?

— Des choses bien vagues, en réalité ; mais il n'en faut pas tant à une mère qui veut retrouver son enfant.

— Où irez-vous ?

— Tout à l'heure, je vais retourner à Québec : dans quelques jours, j'aurai, gagné New-York, et de là...

— De là ?...

— À moins que Dieu ne m'abandonne tout à fait, avant que l'année se soit écoulée, j'aurai rejoint le comte de Simier, et il faudra bien qu'il m'apprenne ce qu'il a fait de ma fille !

— Alors, vous n'avez plus rien à réclamer de moi !

— Non, Monsieur, non. Mais du plus profond de mon cœur, merci encore une fois pour tout le bien que vous m'avez fait.

Puis, comme si elle eût eu regret de le quitter déjà, elle retint sa main, et oublia son regard sur son front.

— Vous avez un père ? dit-elle d'un accent troublé.

— Non, Madame, répondit Gaston, un peu surpris de la question.

— Au moins, votre mère vit.

— Mon père et ma mère sont morts.

— Eh bien ! reprit-elle, à votre âge, la vie commence à peine, et plus d'un bonheur vous est réservé en ce monde. Vous serez aimé un jour, bientôt peut-être, par quelque femme digne de vous, et, d'avance, j'appelle sur celle que vous aurez choisie toutes les bénédictions du Dieu juste et bon.

Et ayant ainsi parlé, elle s'éloigna d'un pas rapide et disparut bientôt sans oser regarder en arrière.

— Malheureuse femme ! murmura Gaston.

— Malheureuse femme, sans doute, répliqua Maxime qui marchait à ses côtés ; mais, tout de même, elle vous a un regard à donner le frisson, et je ne voudrais pas être à la place de M. le comte de Simier le jour où elle le repincera.

— Mais le *repincera-t-elle* ? fit Gaston en souriant malgré lui au dernier mot de son ami.

Celui-ci eut un geste insouciant.

— Ça, c'est son affaire, répondit-il. Mais je serais assez curieux de voir la tête que fera le comte, quand il se trouvera en présence de la mère de l'enfant !

PREMIÈRE PARTIE

I

Huit années s'étaient écoulées depuis les événements que nous avons racontés au prologue de ce récit.

On était au mois d'octobre 1859.

— À cette époque s'élevait vers le milieu de la rue de la Chaussée-d'Antin, au fond d'une cour à laquelle on accédait par une longue allée plantée de platanes, un hôtel de grande apparence, composé d'un rez-de-chaussée et d'un premier étage, et donnant par derrière sur une serre de proportions immenses, où l'on avait réuni toutes les plantes exotiques que l'on n'entretenait qu'à grand'peine sous notre climat meurtrier.

L'hôtel appartenait à M. de Beaufort-Wilson, qui l'habitait avec sa femme et ses deux filles.

M. de Beaufort-Wilson était un homme de cinquante ans environ, à la figure intelligente et distinguée, qui occupait dans la finance parisienne une position pour ainsi dire hors de pair.

En épousant mademoiselle Juliette Wilson, il avait fait un mariage d'amour, qui avait puissamment contribué à sa fortune.

C'est à Londres, dix-sept ans auparavant, au retour de ses nombreux voyages, qu'il avait rencontré celle qui devait bientôt devenir sa femme.

Beaufort avait alors un peu plus de trente ans : c'était un des hommes les plus séduisants qu'une jeune fille pût rêver, et dès la première entrevue, Juliette Wilson en devint éperdument amoureuse.

Beaufort n'était pas riche, tandis que mademoiselle Wilson devait apporter à son époux une dot qui se chiffrait par plusieurs millions. Le père hésita donc quelque temps avant de se résigner à une pareille union ; mais il aimait trop sa fille pour lui imposer sa volonté, et le mariage eut lieu au grand étonnement des négociants de la cité.

Qu'importait d'ailleurs aux jeunes époux !

Ils avaient quitté Londres au lendemain de leur union, et étaient allés savourer leur lune de miel en France, en Italie, en Espagne, un peu partout, et n'étaient revenus à Paris que quelques années plus tard, pour s'y fixer tout à fait dans le bel hôtel de la Chaussée-d'Antin qu'ils n'avaient plus quitté depuis.

M. Wilson, ne voulant pas laisser son gendre inoccupé, avait décidé, dans sa sagesse, de créer, en France, une maison de banque qui serait comme la succursale de celle qu'il dirigeait lui-même en Angleterre, et il avait placé Beaufort à la tête de cette maison.

Ce dernier était apte à tout. Il ne demandait pas mieux que d'occuper ses loisirs ; le beau-père n'eut qu'à se louer de la résolution qu'il avait prise.

Dix-sept années avaient donc passé sur le bonheur des époux sans qu'aucun nuage fût venu le menacer.

Tout au plus une ombre avait-elle parfois troublé cette quiétude, mais ce fut là une chose imperceptible pour les indifférents et à laquelle nul ne fit attention.

Nous avons dit que Beaufort avait deux filles : l'une s'appelait Edmée, l'autre Nancy.

Edmée, l'aînée, était brune : son opulente chevelure noire faisait comme un diadème d'ébène à son front, et, à travers ses grands yeux limpides et doux, on eût pu voir son âme tout entière. Elle rappelait les traits de son père, dont elle était la vivante image.

La cadette, Nancy, ressemblait surtout à sa mère ; elle en avait l'allure enjouée, la grâce délicate et tendre, et son bel œil bleu empruntait parfois de bizarres lueurs où tremblaient certaines aspirations mal contenues.

Les deux enfants s'aimaient d'une affection sans bornes et semblaient n'avoir jamais rien cherché ni entrevu au delà de l'horizon que leur faisait l'amour de leurs parents.

M. et madame de Beaufort aimaient leurs enfants d'une tendresse égale, à laquelle on n'eût assurément rien trouvé à reprendre ; mais un observateur attentif eût pu remarquer, dans les manifestations de cette tendresse, certaines nuances qui avaient leur signification et cachaient peut-être un mystère.

Madame de Beaufort témoignait bien à Edmée la même sollicitude qu'à Nancy ; mais il y avait dans les soins inquiets dont elle entourait celle-ci quelque chose de plus maternel et de plus doux, et tandis que Beaufort

semblait plus attentionné pour sa fille aînée, la mère ne parvenait pas toujours à dissimuler la préférence qu'elle ressentait pour la plus jeune de ses enfants. Cette situation s'était même accentuée depuis quelque temps, et les relations des deux époux, jusque-là des plus correctes, subirent dès lors quelques atteintes qui en altérèrent le calme et la sérénité.

Une fois entr'autres, quelque chose de significatif se passa, qui marqua bien l'état d'esprit dans lequel se trouvait à ce moment madame de Beaufort-Wilson.

Il y avait alors quelques mois que Edmée et Nancy étaient sorties du couvent où elles avaient été élevées, et depuis leur retour à la maison paternelle, l'hôtel de la Chaussée-d'Antin avait pris un air de fête qui ne lui était pas habituel.

C'était comme un souffle de jeunesse que les deux charmantes jeunes filles avaient apporté avec elles, et tout s'anima bientôt de gaieté et de mouvement.

Nancy adorait le monde, et sa mère ne lui refusa rien de ce qui pouvait satisfaire ses fantaisies ; on donna d'abord quelques petites soirées, où l'on sauta entre intimes ; puis le cercle s'élargit peu à peu ; les invitations furent lancées avec plus de largesse, et bientôt ce furent de véritables bals où toute l'aristocratie de l'industrie et de la finance s'empressa d'accourir.

Nancy ne se possédait pas de joie. C'était un spectacle nouveau pour elle, et le plaisir qu'elle y prenait enchantait particulièrement sa mère.

Edmée, elle, était loin de partager l'espèce de griserie qui s'était emparée de sa sœur. Elle était plus grave… moins mondaine… Depuis l'âge le plus tendre, elle semblait comme atteinte de mélancolie et eut volontiers vécu seule, loin du monde bruyant, sans ambition, heureuse d'une vie modeste et sans éclat.

Une sorte de tristesse native pesait sur sa pensée… Elle sentait d'ailleurs vaguement, d'intuition, qu'elle n'était pas aimée de madame Beaufort-Wilson comme elle aurait dû l'être, et, chose singulière, la conviction qu'elle avait acquise de l'indifférence dont elle était l'objet, ne l'avait ni blessée, ni désespérée… Seulement, tout son cœur s'était réfugié dans un sentiment d'autant plus puissant qu'il devait être exclusif, et elle avait reporté sur son père, cette part d'amour dont sa mère n'avait pas voulu !

Au surplus, tout cela n'était encore qu'à l'état latent, et il ne fallut rien moins qu'un incident tout à fait imprévu pour mettre en lumière des sentiments qui ne se fussent, sans cela, probablement manifestés que beaucoup plus tard.

C'était au mois de décembre, lors des premières grandes fêtes données par M. Beaufort-Wilson.

Ainsi que nous l'avons dit, de nombreuses invitations avaient été lancées, et aucune notabilité du monde parisien ne manqua à cet appel de l'une des maisons les plus considérables de la capitale.

Dès la première heure, les salons se remplirent d'une foule avide et curieuse, et madame de Beaufort, ravie du

bonheur qu'elle voyait rayonner dans les yeux de sa fille Nancy, accueillit ses hôtes de ses plus gracieux sourires.

Quant à Edmée, appuyée au bras de son père, elle allait et venait, un peu étonnée de ce mouvement inusité, cherchant, à se retrouver elle-même à travers cette animation et ce brouhaha, regrettant, au fond du cœur, le calme des soirées ordinaires qu'elle passait à lire ou à broder.

En ce moment, et comme elle pénétrait avec son père dans le salon principal où l'on devait danser, elle s'arrêta tout à coup devant le tableau qui frappa ses regards…

À l'extrémité opposée du salon, sa mère était assise, ayant Nancy, sa plus jeune fille, à ses côtés, et causant avec un jeune homme qui s'inclinait pour la saluer.

C'était là assurément un fait bien insignifiant, et Edmée eût été fort empêchée de dire pourquoi elle en fut frappée.

Le jeune homme portait l'uniforme d'officier de marine : il était grand, élancé, et à la pâleur répandue sur son front, on devinait quelque mystérieuse souffrance, ou tout au moins quelque pensée absorbante qui devait exercer sur son esprit une influence souveraine.

C'était la première fois que Edmée le voyait ; pourtant, il lui sembla qu'elle l'avait déjà rencontré quelque part.

Un souvenir vague comme un rêve… elle n'aurait pu préciser ; mais à sa vue elle éprouva une sensation qu'elle n'eût pu définir, et qui, pendant quelques secondes, la troubla profondément.

— Qu'as-tu donc, chère enfant ? dit M. de Beaufort avec sollicitude.

— Moi ! rien, répondit Edmée. La chaleur est étouffante, je ne suis point habituée à respirer une pareille atmosphère.

— Tu as raison, viens près de ta mère, tu te reposeras, et le babil de Nancy te remettra tout à fait.

— Oui, oui ! c'est cela.

Ils causaient tout en marchant. Quand ils approchèrent de madame de Beaufort, le jeune officier ne l'avait pas quittée encore.

— Mon ami, dit alors madame de Beaufort en désignant ce dernier à son mari, permettez-moi de vous présenter M. Gaston de Pradelle, un capitaine de frégate de récente promotion, qui a bien voulu se rappeler qu'il a été reçu dans l'Inde par quelques membres de ma famille.

M. de Beaufort tendit cordialement la main au jeune officier.

— Soyez le bienvenu, Monsieur, dit-il avec un sincère abandon ; si vous êtes connu des Wilson, vous ne m'êtes pas non plus tout à fait étranger ! Je sais les services que vous avez rendus à notre marine, et j'ai suivi

avec un vif intérêt le dernier voyage que vous venez d'accomplir autour du monde !…

— Vous êtes mille fois trop bienveillant, dit Gaston de Pradelle, en saluant de nouveau.

— Il n'y a pas longtemps que vous êtes de retour en France ?

— Quelques mois à peine.

— Et vous ne songez pas à nous quitter tout de suite ?

— Oh ! je ne reprendrai pas la mer avant un an.

— À la bonne heure, et pendant cette année, au nom des Wilson et en celui des Beaufort, veuillez bien considérer cette maison comme la vôtre, et croyez que nous serons toujours heureux de vous y recevoir.

Et comme Gaston allait s'éloigner, M. de Beaufort ajouta, en présentant Edmée qui n'avait cessé de regarder le jeune officier.

— Ma fille aînée, mademoiselle de Beaufort !

Ce fut comme un coup de théâtre.

Jusqu'alors, Gaston n'avait point pris garde à la jeune fille ; mais dès qu'il eut levé les yeux sur elle, il ne put se défendre d'un mouvement de stupéfaction profonde et retenir un cri prêt à lui échapper.

— Étrange ! c'est étrange !… balbutia-t-il, fortement ému et incapable de se contenir.

— Quoi donc ? fit M. de Beaufort, surpris.

— Pardonnez-moi.

— Eh ! à quel propos !

— Cette ressemblance…

— Vous avez connu quelqu'un qui ressemblait à mon Edmée ?

— Oui, Monsieur.

— À Paris ?

— Non, non, bien loin de France, au contraire.

— Où cela ?

— En Amérique.

— Ah !

— Près du fleuve Saint-Laurent.

— Que dites-vous ?…

— Vous voyez ! je suis fou. D'ailleurs, la jeune femme dont je parle, il y a huit années que je l'ai vue, et elle avait bien près de trente ans à cette époque.

M. de Beaufort ne répondit pas, il était devenu comme inquiet ; un pli soucieux s'était creusé sur son front.

Gaston s'aperçut qu'il allait être indiscret, il s'empressa de couper court à l'incident et s'adressant à Edmée :

— Mademoiselle, lui dit-il d'un ton plus calme, voici que les premiers accords du quadrille se font entendre, et si vous vouliez bien m'accepter pour cavalier…

Edmée regarda son père.

— Eh ! sans doute, sans doute, chère enfant, dit ce dernier. C'est la première fête à laquelle tu assistes, et ta mère et moi nous ne pouvons que nous réjouir du plaisir que tu y prendras.

La jeune fille passa alors son bras sous celui de Gaston et ils se dirigèrent tous les deux pour aller prendre place dans le quadrille qui se formait.

II

M. de Beaufort les suivit du regard, en proie à une émotion visible, et ce ne fut que lorsqu'ils eurent disparu dans les méandres des quadrilles qui s'organisaient tumultueusement, qu'il parut revenir à lui.

Nancy avait, de son côté, suivi un jeune cavalier qui était venu la réclamer, et il se trouva seul un moment avec madame de Beaufort.

Celle-ci était devenue elle-même toute soucieuse ; elle observait son mari avec une attention presque inquiète.

— Qu'avez-vous donc, mon ami ? interrogea-t-elle vivement.

— Moi ? répondit M. de Beaufort.

— Connaîtriez-vous M. de Pradelle ?

— C'est la première fois que je le rencontre.

— Que vous a-t-il dit ?

— Rien que de banal et d'insignifiant.

— Cependant, les paroles qu'il a prononcées et que j'ai à peine comprises ont paru vous troubler.

— Quelle idée.

— Que vous a-t-il dit ? Ne me cachez rien… répondez-moi… Il regardait Edmée d'une façon singulière. Ne parlait-il pas de ressemblance ?

— En effet.

— Il a connu une personne dont votre fille lui rappelait les traits.

— C'est cela.

— Et il vous l'a nommée ?

— Non !

— Pourquoi avez-vous pâli, alors. D'où vient qu'en ce moment encore je vous trouve préoccupé et sombre ?

— C'est que…

— Achevez.

— Eh bien, cette personne…

— Une femme ?

— Oui.

— Où l'a-t-il connue ?

— Non loin de Québec.

— Et y a-t-il longtemps ?

— Il y a huit ans !

— Mais elle est morte, cependant !… Vous m'avez bien dit qu'elle était morte !

Et comme la jeune femme interrogeait d'un ton ardent et avec un regard plein de feu, Beaufort eut comme un frisson et pressa son front de sa main nerveuse.

— Eh oui ! oui ! répondit-il avec effort, je vous l'ai dit et je vous le répète ; mais ce souvenir est là, toujours devant mes yeux, sur mon cœur : et, malgré moi, j'ai peur de ce passé coupable, comme s'il pouvait venir me menacer dans le présent heureux que vous m'avez fait !

La jeune femme garda le silence et serra tendrement la main de son mari.

— Vous avez raison, dit-elle au bout d'un instant ; je vous ai aimé assez pour vous pardonner une défaillance que votre jeunesse expliquait, et je ne veux me rappeler que, le bonheur que vous m'avez donné depuis… Seulement, vous le voyez, mon ami, je n'avais pas tout à fait tort quand j'insistais pour que votre fille Edmée restât encore au couvent. Sa présence ici peut nous créer bien des embarras, bien des tourments, et j'espère que vous jugerez vous-même opportun de vous rendre à mes raisons.

— La pauvre enfant sera bien malheureuse ! objecta Beaufort, dont le front se rembrunit ; elle croira que nous ne l'aimons pas… que nous voulons l'éloigner de nous.

— Quelle folie ! répliqua la jeune femme ; Edmée est une fille sérieuse ; elle aime peu le monde, elle recherche la solitude ; le bruit l'effraye ; et je suis bien certaine que nous ferons plus pour son bonheur en agissant comme je

le désire qu'en l'obligeant à une existence de plaisirs qui n'est qu'une fatigue et un ennui pour elle.

Mais ce n'est point le moment de traiter un sujet aussi grave ; vous y réfléchirez, et nous en reparlerons. Ne restons pas plus longtemps seuls ainsi ; le monde nous réclame et nous nous devons à lui ; demain, nous reprendrons cet entretien, et d'ici là, ne nous occupons que de nos hôtes et de leurs plaisirs.

Pendant ce rapide colloque, Gaston de Pradelle avait pénétré dans le salon où l'on allait danser, et une vive sensation le prenait au cœur, chaque fois qu'il sentait le bras d'Edmée, s'appuyer sur le sien.

Le jeune capitaine de frégate avait peu changé depuis que nous l'avons présenté au lecteur.

Seulement, ses traits s'étaient accentués davantage ; son regard avait pris plus de fermeté et d'aisance, sans que la douceur mélancolique, qui était son charme particulier, en eût été altérée : sous l'uniforme qu'il portait, sa taille se dégageait élégante et forte, et il y avait dans sa démarche, dans chacun de ses mouvements, une distinction personnelle qui s'imposait naturellement, sans raideur et sans morgue. L'effet qu'il produisit fut profond. La plupart des invités de monsieur et madame de Beaufort le connaissaient de nom. Depuis quelques années il avait été souvent cité dans les relations des explorations de notre marine, et il était considéré comme destiné au plus brillant et au plus rapide avenir.

Si l’on ajoute à ces différentes causes la modestie exquise de ses allures et l’espèce de timidité qui était le fond de son caractère réservé et peut-être un peu sauvage, on aura l’explication de la séduction qu’il exerça ce soir-là, tant sur les hommes graves qui se trouvaient rue de la Étrange qu’auprès des femmes, pour lesquelles il avait tout l’attrait de l’inconnu !

Cependant Edmée avançait, partagée entre divers sentiments qu’elle n’avait jamais éprouvés et qui furent une longue surprise pour elle.

Il y avait quelques mois à peine qu’elle était sortie du couvent, et depuis elle avait vécu retirée, presque solitaire, ne cherchant pas à se mêler à la vie qui faisait tant de tapage autour d’elle.

Tout était nouveau pour ses yeux et pour son cœur ; à chaque pas qu’elle faisait elle se heurtait à certaines énigmes, dont elle eût vainement tenté de démêler le sens mondain.

Naïvement, elle attendait que la révélation vînt, et, jusqu’alors, rien n’avait troublé la paix sereine dont elle jouissait.

Elle était née soumise et confiante et obéissait simplement à ce qui lui était ordonné, sans se douter que l’on put se révolter devant de pareilles conditions ?

Son père l’avait reprise au couvent, et elle en était sortie comme elle y était entrée, sans plaisir comme sans murmure.

Ce jour-là, on lui avait dit de s'habiller pour la fête que l'on donnait, et elle était arrivée, ignorant, pour ainsi dire, ce qui allait se passer et ne comprenant pas la joie enfantine qui éclatait sur le front de sa sœur.

Toutefois, quand, sollicitée par Gaston et autorisée par son père, elle sentit qu'on l'entraînait vers cette foule compacte et serrée ; quand, pour la première fois de sa vie, elle se trouva seule aux bras d'un jeune homme qu'elle ne connaissait pas, auquel elle n'avait jamais parlé, une émotion inattendue la saisit par tous les sens, et elle ressentit quelque chose qui ressemblait à de la peur et où il y avait comme un frissonnement de plaisir.

Elle voulut regarder Gaston, et tout aussitôt elle baissa les yeux, pendant qu'une vive rougeur montait à ses joues.

Quand les deux jeunes gens prirent place au quadrille ils n'avaient pas échangé une parole, tant ils étaient troublés l'un et l'autre.

Mais Gaston ne tarda pas à comprendre qu'une pareille situation ne pouvait se prolonger plus longtemps sans devenir ridicule, et il se décida à rompre le silence.

— Vous ne sauriez croire, Mademoiselle, dit-il, combien je suis heureux d'avoir été accueilli avec tant de bienveillance par madame de Beaufort.

— C'est cependant bien naturel, Monsieur, répondit Edmée en s'enhardissant de son mieux ; d'après les paroles qu'a dites ma mère tout à l'heure, vous avez connu dans l'Inde quelques membres de notre famille ?

— Oui, Mademoiselle, les Wilson de Calcutta ; de véritables nababs, qui ont conservé sous ces latitudes lointaines les habitudes d'hospitalité de l'Angleterre.

— Vous êtes resté longtemps dans ce pays ?

— Un mois à peine.

— Vous avez beaucoup voyagé ?

— J'ai passé presque tout mon temps à la mer, depuis dix ans au moins.

— Ce doit être là une existence pleine d'enchantement. Voir des pays ignorés, visiter des contrées neuves, pour ainsi dire inconnues ! Il me semble qu'il n'y a rien de comparable à cela !

Gaston ébaucha un sourire.

— Détrompez-vous, Mademoiselle, répondit-il ; à distance, oui, peut être ; il y a certaines illusions d'optique auxquelles on se laisse prendre. Mais, en réalité, si vous saviez quel vide cela fait au cœur. Être toujours seul, en face de l'immensité, loin du pays où l'on voudrait toujours revenir et où l'on ne revient que pour s'éloigner de nouveau ! C'est là, croyez-moi, une existence qui n'a rien d'enviable.

— Pourquoi alors ne quittez-vous pas cette carrière ?

— Pourquoi ? mais parce que je ne suis pas, moi, comme les autres hommes ; parce que ceux que j'aurais pu aimer m'ont quitté, parce que, quand je reviens en France après avoir supporté mille fatigues, affronté mille

dangers, personne n'est là pour m'attendre au retour et que le seul souvenir qui me rattache à la vie est enfermé dans les deux chères tombes où tout mon cœur se réfugie !

— Eh quoi ! votre famille…

— Il y a plus de quinze années que mon père et ma mère sont morts.

Edmée se prit à frissonner à ces paroles et, cette fois, son regard attendri s'oublia quelques secondes sur le front du jeune marin.

Mais cela fut rapide comme l'éclair ; elle n'eut pas le temps de s'y abandonner.

C'était à elle de figurer, et elle quitta son cavalier, pour se mêler au quadrille.

Quand elle revint prendre sa place, son visage était comme empreint de mélancolie et de tristesse.

Gaston s'en aperçut, et il eut regret de la tournure qu'il avait donnée à la conversation.

— Je suis un grand maladroit, dit-il avec une pointe d'enjouement, et j'ai eu bien tort de vous parler ainsi que je l'ai fait, au milieu d'une fête, où il ne devrait être question que de gais propos. Mais il faut être indulgent pour un marin qui n'a le plus souvent vécu qu'à son bord, et n'a fait que de rares apparitions dans le monde.

— Oh ! ne vous défendez pas, Monsieur, répliqua vivement Edmée en souriant, car je vous étonnerai peut-

être moi-même en vous avouant que c'est la première fois que j'assiste à une réunion de ce genre.

— On m'a dit, en effet, que vous sortiez du couvent.

— Il y a quelques mois.

— Et je gage bien que vous ne demandez pas à y retourner !

Edmée leva ses deux yeux étonnés et remua doucement la tête.

— Vous n'êtes pas la première personne qui me parliez de la sorte, répondit-elle : toutes mes amies me félicitaient avec effusion le jour où l'on est venu nous chercher, ma sœur et moi, et il n'en est pas une qui n'enviât notre sort. Pourtant je vous assure que je me sentais fort attristée de cette séparation, et que, n'eût été la perspective de vivre désormais auprès de mes parents, j'aurais volontiers consenti à rester au couvent.

— Cela s'explique jusqu'à un certain point, au moment du départ ; mais depuis ?

— Depuis, je n'ai pas beaucoup changé.

— Eh quoi ! jeune, belle comme vous l'êtes, vous seriez disposée…

— Oh ! je ne dis rien de semblable, interrompit Edmée, et je ne suis point encore à la veille de prendre le voile ! D'ailleurs, ajouta-t-elle d'un ton singulier qui frappa Gaston, si jamais de pareilles pensées pouvaient me venir, il y a une chose qui suffirait à m'arrêter.

— Laquelle ?

— C'est le chagrin profond que cette résolution causerait à mon père !

Gaston regarda la jeune fille avec plus d'intérêt qu'il ne l'avait fait encore.

— Votre père ! répéta-t-il ; il paraît, en effet, vous porter une affection profonde : tout à l'heure, pendant que nous causions, je l'observais, et j'ai remarqué l'attention pleine de sollicitude avec laquelle il vous suivait des yeux.

Edmée releva la tête avec une pointe d'orgueil.

— Oui… c'est vrai, Monsieur, dit-elle ; mon père m'aime jusqu'à l'adoration… Du plus loin que je me rappelle… je le vois toujours affectueux, tendre, mettant tout son cœur dans les soins dont il entourait mon enfance ! et cela se traduit même jusque dans les détails les plus insignifiants.

— Comment. ?

— Tenez, il y a quelques minutes, quand, en m'apercevant, vous avez fait un mouvement dont vous n'avez pas été le maître… Mes traits vous rappelaient, paraît-il, une personne que vous avez connue autrefois. Eh bien ! je regardais mon père à ce moment-là, et je l'ai vu pâlir.

— Est-ce possible ?…

— Pourquoi ? Je n'en sais rien ! mais cela me prouve une fois de plus qu'il n'est indifférent à rien de ce qui me touche. Aussi, moi, je me sens si heureuse de cet amour dont il m'enveloppe, que mon unique souci est de ne pas contrarier les projets qu'il pourra former pour moi.

— Heureux le père qui est ainsi aimé de ses enfants.

Pendant qu'ils causaient de la sorte, tout, en s'interrompant de temps à autre pour figurer dans le quadrille où ils étaient engagés, ils ne s'apercevaient pas que l'heure s'écoulait avec rapidité, et que le moment approchait où ils allaient se séparer.

Quand le quadrille fut fini, ce fut avec une sorte de tristesse émue, que le jeune marin reprit le bras d'Edmée pour la reconduire à sa place.

Chemin faisant, ils rencontrèrent M. de Beaufort.

— Eh bien ! dit ce dernier en souriant à sa fille, j'espère que voilà un début qui va te réconcilier avec le monde.

— Oh ! je n'ai pas de vocation, répondit Edmée avec enjouement.

— Bon ! bon ! nous verrons cela à la fin de l'hiver.

Edmée quitta alors le bras de Gaston, et, après l'avoir salué, elle alla s'asseoir auprès de Nancy et de sa mère.

M. de Beaufort, de son côté, entraîna Gaston par un geste de cordialité familière.

— Ma foi, mon cher commandant, lui dit-il en gagnant un salon que la foule n'avait pas encore envahi, vous obtenez ce soir un succès dont vous ne vous doutez assurément pas.

— Moi ! quel succès ? fit Gaston surpris.

— À Paris, voyez-vous, nous sommes très curieux, indiscrets même, et la plupart des personnes qui sont ici, ce soir, avaient beaucoup entendu parler de vous ; on vous connaissait sans vous avoir jamais vu, et l'on a été heureux de vous voir de près. Si vous saviez les mille questions dont j'ai été assailli.

— Vraiment ! à quel propos ?

— Parbleu ! à propos de vos voyages. Songez donc ! un homme qui vient de faire le tour du monde !…

Et puis, continua M. de Beaufort, sur un ton où perçait une intention mal déguisée, vous avez une manière personnelle d'observer les choses et les hommes, et j'en ai eu la preuve tout à l'heure, quand vous vous êtes presque troublé en apercevant mon Edmée.

— Oh ! cela s'explique cependant bien naturellement, répliqua Gaston.

— Vous trouvez ?

— J'avais rencontré en Amérique une jeune femme dont les malheurs m'ont vivement intéressé. Elle s'était présentée à moi dans des circonstances si

exceptionnelles, que je ne pouvais l'oublier, et en me trouvant en présence de mademoiselle de Beaufort...

— Quelle était donc cette jeune femme, à laquelle ressemble mon Edmée ?

— Une malheureuse qui, après avoir été abandonnée par son amant, s'était vue emprisonnée par son père.

— Elle était jeune ?

— Elle avait alors une trentaine d'années.

— Et comment s'appelle-t-elle ?

— Fanny Stevenson.

Beaufort se contenait à grand'peine. Un cercle blanc et mat se dessina autour de ses lèvres.

— Fanny Stevenson ! répéta-t-il presque malgré lui ; et vous n'avez jamais revu cette femme ?

— Jamais.

— Enfin, c'est bien à Québec que vous l'avez rencontrée ?

— Oui, Monsieur, c'est à Québec que j'ai eu occasion de l'accompagner pour certaines démarches qu'elle désirait faire dans le but de retrouver une enfant qui lui avait été enlevée ; mais c'est au bourg de Smeaton que je lui ai fait mes adieux.

— Smeaton ! balbutia Beaufort, sans s'apercevoir qu'il pensait tout haut.

Bien que Gaston n'eût attaché tout d'abord qu'un intérêt secondaire aux questions que lui adressait son interlocuteur, cependant l'insistance avec laquelle ces questions lui étaient posées finit par le frapper, et il ne put s'empêcher d'en faire la remarque.

— Est-ce que cette histoire vous rappellerait quelque souvenir personnel ? interrogea-t-il en l'observant avec attention.

— Moi !… se récria Beaufort, en revenant brusquement à lui ; mais pas le moins du monde… Seulement, j'ai beaucoup voyagé aussi, autrefois ! ces parages dont vous me parlez, m'ont laissé les meilleurs souvenirs, et chaque fois que je les évoque, je retrouve certaines émotions de jeunesse qui restent toujours vives, en dépit de l'âge et de l'éloignement.

— Cela se comprend.

— N'est-ce pas ? mais je n'entends point vous enlever à mes hôtes ; j'ai moi-même des devoirs sacrés à remplir, et je vous rends toute votre, liberté.

— J'en profite pour me retirer, dit Gaston en souriant.

— Eh quoi ! déjà ?

— Le monde m'intimide et je m'y sens fort mal à l'aise.

— Mais je vous reverrai ?

— Je vous le promets.

— À bientôt, alors.

— Oui ! oui ! à bientôt.

Après avoir quitté M. de Beaufort, Gaston de Pradelle fit quelques tours à travers les salons.

La fête n'avait pour lui qu'un attrait relatif ; il n'y connaissait personne ; il n'aimait ni le jeu ni la danse et rien ne semblait devoir le retenir.

Pourtant, il resta encore une heure environ, et, instinctivement, en dépit de sa volonté même, il cherchait à revoir cette enfant, qui avait fait sur lui une si sérieuse impression.

Ce n'était pas de l'amour cependant.

Il fallait d'autres raisons pour éveiller un pareil sentiment dans un cœur comme le sien ; le jour où Gaston aimerait, il savait bien d'avance qu'il donnerait à cet amour, quel qu'il fût, à quelque femme qu'il s'adressât, son âme, son être, sa vie tout entière.

Mais s'il n'aimait pas Edmée, elle lui inspirait un intérêt comme jamais il n'en avait éprouvé : son image ne le quittait pas. Il voyait toujours ses grands yeux noirs, à la flamme intense ; il entendait sa voix pénétrante et douce, et sentait encore le contact de son corps charmant et souple.

À plusieurs reprises, pendant qu'il errait à travers le bal, il la revit allant et venant à travers les méandres des quadrilles.

Et il ne put se détacher de cette gracieuse apparition.

Une fois même leurs regards se rencontrèrent, il lui sembla que quelque chose d'inusité, d'inconnu, remuait en lui !

Naïvement il mettait l'émotion dont il était saisi sur le compte de cette ressemblance singulière qu'il avait constatée.

Cela le rejetait de quelques années en arrière. Il se retrouvait sur la côte d'Amérique, découvrant dans le phare Saint-Laurent la jeune femme que la mort de son geôlier venait de faire libre.

C'était bien elle !

Plus jeune, plus belle, dans tout l'éclat de ses dix-huit ans, avec la même résignation, et aussi avec ces lueurs étranges qu'il avait vues traverser le regard de Fanny Stevenson, et que tout à l'heure il avait surpris, éclairs fugitifs, dans celui d'Edmée.

Minuit, qui sonna bientôt, le rappela à ses résolutions.

Il ne voulait pas se laisser détourner davantage, et, prenant son parti, il gagna la porte et disparut.

Peu après, il rentrait chez lui.

Il était une heure : Bob l'attendait.

Bob avait grandi depuis que nous ne l'avons vu, et il était devenu novice.

C'était maintenant un grand garçon, bien découplé, le visage imberbe, l'œil bien ouvert, et conservant dans toute sa physionomie cet air particulier qui semble être l'estampille indélébile de l'enfant, ou pour mieux dire, du gamin de Paris.

Bob adorait Gaston ; jamais il ne se couchait avant que son maître ne fût rentré.

Mais ce soir-là, il avait une raison particulière pour l'attendre.

Gaston venait de gagner sa chambre à coucher, Bob l'y avait suivi.

— Il n'est venu personne me demander pendant mon absence ? questionna Gaston en remettant son pardessus à Bob.

— Pardon, commandant, répondit ce dernier, il est venu, au contraire, un visiteur qui a paru contrarié de ne pas vous rencontrer.

— Un visiteur ? Il n'a pas dit son nom ?

— Il entend ne le dire qu'à vous-même.

— Alors, il reviendra…

— Demain matin.

— N'a-t-il pas fait connaître, au moins, quel motif l'amenait ?

— Il n'a rien dit de semblable. Seulement, comme il n'est pas ordonné d'avoir ses yeux dans sa poche…

Gaston regarda Bob avec curiosité.

— Eh mais ! au fait, reprit-il aussitôt ; je ne remarquais pas !… Je gage que tu as quelque chose de plus à me dire ?

— Peut-être bien ! fit le jeune novice.

— Parle, alors.

— C'est que cela serait si extraordinaire !

— Quoi donc ?

— Cet homme…

— Après ?

— J'ai cru le reconnaître ! Et quoique je ne l'aie vu qu'un instant, il y a longtemps ! cependant je jurerais !…

— Voyons, achève, pourquoi toutes ces réticences ?

— Eh bien, vous rappelez-vous, commandant, ce qui est arrivé il y a huit ou dix ans, au phare Saint-Laurent, et la visite que nous avons faite, en compagnie de miss Fanny Stevenson, au bourg de Smeaton.

— Il m'en souvient ! répliqua vivement Gaston, mais quel rapport ?

— Vous n'avez pas oublié alors le capitaine Palmer, et la scène à laquelle nous avons assisté dans la misérable hutte qu'il habitait.

— Ah ! je n'ai rien oublié de ce qui s'est passé là ! où veux-tu en venir ?

— C’est que l’homme qui est venu ce soir…

— Ce serait Palmer !…

— Lui-même.

— Tu en es sûr ?

— Oh ! on a l’œil américain, quoiqu’on soit né dans le faubourg Antoine, et celui-là…

— Lui ! ce serait lui ! – Que vient-il faire en France, à Paris ? – Voilà certes une coïncidence inattendue, et Dieu veuille qu’il n’y ait pas une menace de malheur dans la visite de ce misérable !

III

Gaston se coucha fort tard.

Il était agité et fiévreux.

Il se rappelait avec des frissons ce qui s'était passé durant cette soirée ; de singulières idées lui venaient, et il se demandait la cause de cette pâleur qu'il avait surprise sur le front de M. de Beaufort pendant qu'il lui parlait de Fanny Stevenson.

Son sommeil fut hanté de fantômes, et quand il se réveilla le lendemain, il était déjà grand jour.

Dix heures venaient de sonner : il appela Bob.

Ce dernier accourut.

— Cet homme ? cet homme ? demanda Gaston, sans chercher à dissimuler son impatience, est-il venu ?

— Il attend depuis une demi-heure.

— Et cette fois, du moins, il a dit son nom ?

— Il s'appelle le capitaine Georges-Adam Palmer.

Gaston sauta à bas de son lit.

— Bien ! bien ! dit-il, je suis à lui ; qu'il ne s'éloigne pas, il faut que je lui parle.

Et pendant que Bob s'éloignait, il s'habilla sommairement à la hâte.

Quand il entra dans le cabinet où l'attendait Palmer, il n'eut pas de peine à le reconnaître, quoique le capitaine se fût singulièrement modifié.

Ce n'était plus le personnage abruti par le gin, l'œil atone, la lèvre bestiale, la physionomie empreinte de brutalité, qu'il avait rencontré une nuit, sur la terre d'Amérique.

Palmer était presque devenu un gentleman.

Sa mise était à peu près correcte, son attitude convenable, et il se dégageait de toute sa personne un air de respectabilité qui ne messeyait pas à son honorable corpulence.

À la vue de Gaston, il se leva et salua d'une façon à laquelle il n'y avait rien à reprendre.

— J'espère, commandant, dit-il avec bonhomie, que vous voudrez bien me pardonner mon importunité. Je suis de passage à Paris, et ayant appris que vous vous y trouviez vous-même, j'ai tenu à venir me rappeler à votre souvenir. Nous nous sommes rencontrés une nuit, dans des circonstances exceptionnelles, et je n'ai jamais pensé que vous me garderiez rancune de certain mouvement de vivacité auquel je me suis laissé aller. S'il en était autrement, d'ailleurs, je saisirais cette occasion pour vous en exprimer tous mes regrets.

— Vous pouvez être rassuré sur ce point, répondit Gaston en continuant d'observer son interlocuteur, dont la transformation l'intriguait, et je vous jure que je n'ai conservé aucun mauvais souvenir de notre conversation au bourg de Smeaton.

— Tout va bien, alors, conclut Palmer, et cela me met tout à fait l'aise.

— Seulement, poursuivit le commandant, je ne vous cacherai pas que, lorsque Bob, qui vous avait reconnu, m'a annoncé hier soir que vous aviez pris la peine de me faire visite, j'ai été surpris au delà de toute expression.

— Je m'en doutais bien.

— Vous avez donc quitté Smeaton ?

— Il y a longtemps ; c'est toute une histoire ; j'ai pensé qu'elle vous intéresserait.

— Vous avez voyagé ?

— Depuis huit années.

— Seul ?

Le capitaine eut un clignement des yeux qui lui était familier.

— Pas précisément, répondit-il ; toutefois, vous savez, il faut être honnête. C'est en tout bien tout honneur.

— Comment ?

— Vous ne devinez pas ?

— Pas du tout.

— Eh bien ! écoutez ; c'est vraiment original.

Gaston indiqua un siège à son interlocuteur et il s'assit auprès de lui.

Palmer continua :

— Quand nous eûmes rendu les derniers devoirs à ce pauvre diable de Stevenson, dit-il, miss Fanny se trouva fort embarrassée : dans le premier moment, elle avait formé mille projets, mais il y a loin du rêve à la réalité, et elle s'aperçut bien vite qu'il n'était pas facile de se mettre toute seule à la recherche d'un homme sur lequel on n'avait aucune donnée précise. Elle savait que cet homme s'appelait le comte de Simier, et qu'il avait dû quitter New-York pour se rendre dans l'Amérique du Sud. Mais l'Amérique du Sud est grande, et elle pouvait errer longtemps avant de rencontrer celui à qui elle voulait redemander sa fille. C'est alors qu'elle pensa à moi !

— À vous ?

— Eh ! oui, commandant. Après tout, je connaissais le passé, moi ; j'avais longtemps navigué ; tous les pays qu'elle voulait fouiller m'étaient familiers, et je pouvais lui être particulièrement utile.

— Soit ! soit ! de sorte que vous l'avez accompagnée.

— C'est cela.

— Et avez-vous réussi dans les recherches que vous avez entreprises ?

— À peu près.

— Alors Fanny Stevenson a revu le comte de Simier ; elle sait où est sa fille.

Palmer remua la tête.

— Ni l'un, ni l'autre, répondit-il ; seulement, nous sommes sur leurs traces.

— Vous croyez qu'ils sont à Paris.

— Peut-être bien.

— Qui vous le fait supposer ?

— Ceci et cela… rien et tout ! La conviction de miss Stevenson n'est pas complète, mais mille indices recueillis sur notre route, concourent à désigner Paris comme la ville où nous devons aboutir.

— S'il en est ainsi, dit Gaston, il vous sera bien facile de découvrir le comte de Simier.

— Oh ! ce n'est pas si simple que vous vous l'imaginez et nous avons rencontré bien des obstacles.

— Expliquez-moi cela.

— Volontiers. Comme je vous le disais, nous avons beaucoup voyagé ; la jeune femme était impatiente. Mais New-York n'a pas été construit en un jour, et il faut le temps pour tout. Donc nous sommes allés à Rio-Janeiro, où le comte avait séjourné quelques mois, pour se rendre de là dans l'Inde, où nous nous sommes rendus nous-mêmes ; à Calcutta, à Bombay, un peu partout, on nous a

parlé de lui et, finalement, nous avons appris qu'il était parti pour retourner en Europe.

— À Paris ?

— À Londres.

— Et vous l'avez suivi ?

— À Londres, j'ai remué ciel et terre ; un instant même, j'ai cru que j'étais sur sa piste ; j'avais mis toute la *détective* sur pied, et nous allions réussir enfin à nous trouver en sa présence, quand tout à coup plus rien ! l'obscurité la plus complète ; mon homme avait disparu.

— Qu'était-il devenu ?

— Miss Stevenson aurait tout donné pour le savoir, mais ce fut impossible ; le comte s'était dérobé ; il avait probablement changé de nom. Et pendant trois années au moins, il nous fut impossible de renouer le fil interrompu de nos investigations. C'était à recommencer, et il fallait attendre.

— Cependant vous n'êtes pas resté inactif ?

— Comme vous dites. Miss Fanny se désolait ; à aucun prix elle n'entendait abandonner ses recherches, et je ne sais vraiment comment je me serais tiré de là, si le hasard n'était venu à mon aide.

— Vous avez retrouvé le comte ?

— Nullement ! Mais un dimanche, dans une taverne de la Cité, je rencontrai un homme qui m'ouvrit tout un nouvel horizon.

— Quel homme ?

Palmer sourit avec humilité.

— Vous devez vous rappeler, dit-il, que lorsque vous m'avez connu, j'étais quelque peu adonné à la passion du gin.

— Sans doute ! eh bien ?

— Le gin, voyez-vous, commandant, c'est mon seul défaut ! Ôtez le gin, et je n'ai plus que des qualités ! Miss Fanny me connaissait, et l'avait bien compris ! Aussi, quand j'entrai à son service, elle fit énergiquement la part du feu, et, ne pouvant espérer que je me corrigerais tout à fait, elle m'accorda le dimanche.

— Comment !

— Pendant la semaine, tout écart me fut formellement interdit. Ni whisky, ni brandy, abstinence rigoureuse et exemplaire ! Mais le septième jour, liberté entière !

— Je comprends.

— C'est plaisir de causer avec vous. Donc ce jour-là, c'était un dimanche, et je me trouvais à la taverne du Roi-Georges depuis quelques heures, quand, vers le soir, j'y vis entrer un particulier dont l'allure me frappa tout de suite ; je ne l'avais vu qu'une fois, il y avait longtemps, mais tout de même, je le reconnus.

— Qui était-ce ?

— Un nommé Gobson, l’âme damnée du comte de Simier, celui qui l’accompagnait à Smeaton au moment de l’enlèvement de l’enfant.

— Et que fîtes-vous ?

— Une sottise, commandant ! Je ne pus dissimuler assez bien ma stupéfaction et ma joie. Le Gobson la remarqua, et il y avait à peine dix minutes qu’il était entré, que je le voyais se lever et disparaître.

— Voilà une grande maladresse, en effet.

— Je le reconnais ; mais la présence de cet homme à Londres m’assurait que le comte devait s’y trouver également. C’était une piste nouvelle, et cela ranima ma confiance un peu ébranlée.

— Vous vous remîtes à l’œuvre.

— Dès le lendemain. Seulement mes nouvelles investigations n’amenèrent pas grand résultat, et, au bout de plusieurs mois, j’appris tout simplement que le Gobson était parti pour Paris.

— Il y a longtemps de cela ?

— Il y a une année environ.

— Et c’est pour suivre cet homme que vous avez quitté Londres.

— Précisément.

— Enfin vous l’avez revu ?

— Par hasard, au moment où je m’y attendais le moins.

— Quand cela ?

— Hier.

— Et que fait ici ce Gobson, qui sert-il ?

— C’est ce que vous pourrez m’aider à découvrir, si vous voulez m’accorder votre bienveillant concours, répondit Palmer en s’inclinant d’un air insinuant et cauteleux.

Gaston regarda son interlocuteur, comme s’il eût voulu s’assurer qu’il ne se moquait pas de lui.

— Moi ! dit-il, vous avez compté sur moi !

— C’est une coïncidence que j’appellerai volontiers providentielle, répondit Palmer ; car au moment où, je venais de voir s’évanouir le Gobson en question, je vous apercevais vous-même pénétrant dans l’habitation d’où il sortait.

Gaston se prit à tressaillir.

— Et quelle était cette habitation ? interrogea-t-il d’une voix mal assurée.

— Elle est située rue de la Chaussée-d’Antin.

— Celle de M. de Beaufort ?

— Je n’ai pas eu le temps de m’informer de ce détail, je vous avais reconnu, et la surprise, la joie d’une pareille rencontre… Vous comprenez.

Gaston ne répondit pas. Il ne songeait pas à dissimuler ses impressions et semblait atterré par l'étrange communication qui lui était faite.

Palmer poursuivit au bout d'un instant :

— Vous vous êtes intéressé naguère, dit-il, à la malheureuse jeune femme que vous avez rencontrée au phare Saint-Laurent. Vous pouvez contribuer puissamment à lui rendre la vie, en démasquant le misérable qui lui a ravi sa fille. Miss Fanny Stevenson espère en votre générosité, et elle ne doute pas…

Gaston releva la tête.

— Miss Fanny est donc à Paris ? demanda-t-il d'un ton troublé.

— Oui, commandant, depuis plus de six mois.

— Et c'est elle qui vous envoie ?

— Ce n'est pas elle précisément.

— Mais enfin, que comptez-vous faire ?

— Je rapporterai à miss Stevenson la conversation que nous venons d'avoir ensemble, et selon ce qu'elle m'ordonnera…

— Ne pourrai-je pas la voir moi-même ?

— Ce sera difficile.

— Pourquoi ?

— Je vous le dirai plus tard.

— D’où vient votre hésitation ?

— Elle est naturelle. Miss Stevenson a été si souvent déçue, elle est si malheureuse, qu’elle est devenue défiante.

— Cependant…

— Voulez-vous me permettre de revenir ?

— Sans doute.

— Quand cela ?

— Quand vous voudrez.

— Eh bien, commandant, cela suffit pour le moment. Rendez à miss Stevenson le service de vous informer de ce Gobson auprès de M. de Beaufort que vous connaissez, et quand je vous reverrai, si vous le jugez à propos, vous me direz…

— Soit, fit Gaston, à qui toutes ces réticences semblaient extraordinaires ; soit ! ma porte vous sera toujours ouverte ; et quand vous voudrez…

Il avait sonné, Bob était accouru.

— Bob, dit-il, reconduisez M. Palmer.

Et pendant que l’ancien capitaine gagnait l’antichambre, Gaston se, pencha vivement à l’oreille de Bob :

— Tu vas suivre, cet homme, dit-il à voix rapide et basse, et ce soir, tu me raconteras quel emploi il aura fait de sa journée.

Et le jeune commandant resta seul, partagé entre mille sentiments divers qui s'emparaient puissamment de son esprit et le tinrent toute la journée agité et inquiet.

IV

Pour tout dire, il avait peur.

Bien des pressentiments l'assaillaient à la fois dont il ne pouvait se dégager.

En toute autre circonstance, peut-être n'eût-il pas attaché tant d'importance à la communication de Georges Palmer ; mais cette communication paraissait viser M. de Beaufort dans ses mystérieuses menaces, et Gaston se sentait pris d'une grande épouvante en songeant qu'elles pouvaient atteindre Edmée.

Edmée !…

Il l'avait vue une heure à peine, et ses yeux, sa pensée, son cœur en étaient pleins.

Il n'avait jamais aimé encore ; il avait vécu jusqu'alors, sinon indifférent, du moins impassible. Il s'était peu mêlé au monde, et devait se trouver sans défense devant les premières sensations qui le frappaient.

C'est ce qui était arrivé.

Il ne s'attendait à rien de pareil.

Ç'avait été pour lui comme une révélation, une initiation plutôt !

Edmée s'était offerte dans toute la candeur de son âme naïve et pure, sans timidité comme sans audace, et il

avait été ébloui de sa grâce touchante et de son abandon sincère.

Depuis la veille, il ne pensait qu'à elle ; et comme il n'avait pu la séparer de l'entourage au milieu duquel elle vivait, il éprouvait parfois un douloureux serrement de cœur en se rappelant certains faits inexplicables qui l'avaient fort troublé.

La visite de Palmer ne fit qu'ajouter à ses appréhensions.

Il y avait, à n'en pas douter, comme une menace de malheur autour de cette famille.

Gaston s'arrêtait effrayé devant les suppositions auxquelles, par moment, il s'abandonnait malgré lui.

Et plus cette impression s'accentuait, plus il comprenait à quel point son amour, né d'hier, avait poussé des racines profondes dans son cœur.

Qu'allait-il faire cependant ? Il n'en savait rien.

Il attendit, pour prendre un parti, que Bob lui eût fait connaître le résultat de la mission qu'il lui avait confiée.

Mais Bob ne revint que fort tard dans la soirée.

Gaston l'attendait avec une mortelle impatience ; il l'interrogea avidement.

Bob avait suivi Palmer avec obstination.

Pendant toute la journée, il ne l'avait pas perdu de vue.

Il avait parcouru à peu près tous les quartiers de Paris, depuis la rue de la Chaussée-d'Antin jusqu'à la barrière du Trône, s'arrêtant ici et là, pour se réconforter.

Enfin, il y avait une heure que Bob l'avait abandonné.

— Et en quel endroit l'as-tu quitté ? demanda Gaston, un peu dépité de ce résultat négatif.

— Sur la rive gauche, répondit Bob.

— Il est rentré chez lui ?

— Je ne pense pas. C'est un quartier à peu près désert, non loin du Luxembourg ; le jour baissait, on n'y voyait plus beaucoup, et nous longions un grand mur, quand tout à coup mon homme a disparu, sans que j'aie pu m'expliquer par où il avait passé.

— Voilà qui est bizarre.

— N'est-ce pas, commandant ? J'ai fait le tour du mur : point de portes ; rien qu'un vaste enclos avec quelques grands arbres derrière lesquels j'ai vaguement aperçu la silhouette d'une chapelle.

— Un couvent, peut-être ?

— Je le crois.

Gaston réfléchit quelques secondes, puis il releva vivement la tête.

Il était trop dévoré d'impatience pour rester plus longtemps dans l'incertitude. C'était d'ailleurs un homme

de résolution prompte et qui n’avait pas pour habitude d’hésiter dans les occasions sérieuses.

— Voyons, dit-il aussitôt, en se tournant vers Bob, reconnaîtrais-tu l’endroit dont tu viens de parler.

— Oh ! à coup sur, répondit le jeune novice.

— Eh bien ! nous allons prendre une voiture, on nous arrêtera dans les environs du Luxembourg, et une fois là…

— Une fois là, acheva Bob, je m’orienterai et je mettrai facilement le cap sur l’habitation.

Sur ces mots, ils partirent.

Gaston avait promis un bon pourboire au cocher ; en moins d’une demi-heure, ils descendaient à la hauteur du Luxembourg, et Bob prenait les devants.

Ce ne fut pas long.

Peu après, ils atteignaient le commencement d’une rue à l’angle de laquelle s’élevait un grand mur ; derrière, à la lueur du gaz, on voyait pointer quelques branches d’arbres dépouillés de leurs feuilles.

— C’est ici ! fit Bob.

La rue était déserte, fort mal éclairée, Gaston commença son examen…

Cela dura quelques minutes.

Arrivé à un endroit où le mur faisait retour sur des terrains vagues, il s’arrêta et prêta l’oreille.

On entendait un vague chuchotement de voix jeunes et fraîches.

— C'est un couvent, ainsi que je le supposais, dit-il ! mais quelles raisons peuvent bien y attirer le capitaine Palmer ?…

Il n'acheva pas.

Bob venait d'étouffer un cri.

— Qu'y a-t-il ? demanda Gaston en se rapprochant.

— Je n'étais pas venu jusqu'ici, répondit le jeune novice, ou, pour sûr, j'avais mal vu…

— Qu'est-ce donc ?

— Une porte ! voyez.

— En effet !

— C'est par là que Palmer a disparu !

— Probablement ; mais depuis, il s'est éloigné sans doute.

— Peut-être ! On a l'ouïe fine aussi ! Écoutez ! Gaston se pencha et perçut nettement alors le bruit d'un pas lourd derrière le mur.

— On approche, fit Bob en baissant la voix. On vient de ce côté. Si mes oreilles ne m'abusent pas, c'est un homme, et il n'est pas seul.

— Quel est ce nouveau mystère ?

— Mettons-nous à l'écart, commandant ; il ne faut pas qu'on nous voie, et fiez-vous à moi pour ne rien perdre de ce qui va se passer.

Le conseil était bon, Gaston le suivit.

Par un mouvement rapide, il se rejeta dans l'ombre et attendit, l'œil ardemment fixé sur la porte.

Bob en fit autant.

Une minute s'écoula.

On entendait toujours le même murmure de voix, au-dessus duquel éclatait de temps à autre certaines notes gaies et sonores échappées à quelques pensionnaires indisciplinées.

Puis, à un moment, la porte de l'enclos s'ouvrit et un homme parut.

Georges-Adam Palmer !

Une sœur l'accompagnait !

Ils s'arrêtèrent sur le seuil.

— Alors, vous n'avez pas d'autre recommandation à m'adresser ? fit Palmer avant de s'éloigner.

— Non : tout est bien, répondit la sœur ; maintenant que vous êtes sur la piste de ce misérable Gobson, je crois que je touche à la fin de tous mes tourments ; il faudra bien qu'il parle !

— Mais le commandant !

— M. de Pradelle ?

— Que lui dirai-je ?

— Rien. J'ai été heureuse d'apprendre qu'il est à Paris ; il doit, m'avez-vous dit, y rester un an. Quand le moment sera venu, je l'appellerai à mon aide, et j'espère que cette fois encore…

Gaston n'en entendit pas davantage.

La cloche venait de sonner ; l'enclos s'était tout à coup rempli de bruit et de mouvement, et la porte s'était refermée…

Gaston laissa Palmer quitter la place sans songer à le retenir.

Ce qu'il venait de voir était si extraordinaire, si invraisemblable surtout, qu'il ne parvenait pas à trouver une explication plausible.

Mais à travers le trouble de son esprit, un sentiment impérieux s'était emparé de lui, et c'est avec un frisson d'épouvante qu'il songeait à ce Gobson que l'on avait vu sortir de la demeure de M. de Beaufort.

Il y avait là un mystère qu'il comprenait mal encore, et au fond duquel il n'osait pénétrer.

Il rentra chez lui fort perplexe, et quelques jours se passèrent sans que rien d'important vînt l'arracher à l'espèce de torpeur où tous ces événements l'avaient plongé.

Malgré lui, il se sentait enveloppé peu à peu par quelque chose de fatal et de sombre qui lui enlevait sa volonté et sa présence d'esprit.

Il ne s'appartenait plus.

Il était tout entier à cette énigme, dont il cherchait vainement le mot et qui l'épouvantait.

Il ne pouvait plus penser à autre chose.

Souvent, poussé par un désir mal défini, mais impérieux, il avait formé le projet d'aller trouver M. de Beaufort et de lui faire part de ses appréhensions.

C'eût été insensé ! Il n'avait aucune raison, aucun prétexte pour agir de la sorte, et il y avait renoncé.

Mais il était réellement malheureux.

Plus il avançait, plus il comprenait que son cœur était pris, et qu'il aimait !

Une fois, il avait songé à reprendre la mer. Il espérait qu'en mettant le pied sur le pont de son navire, le calme se ferait dans son esprit, et qu'il lui serait facile d'oublier.

Vain espoir !

Au moment où ses résolutions paraissaient le mieux arrêtées, quand il se voyait sur le point de formuler sa demande qu'on n'eût pas manqué d'accueillir favorablement, il se prenait à pâlir et à trembler, à la pensée d'une séparation aussi cruelle.

À Paris, au moins, il était près d'Edmée, il pouvait la voir, s'en faire aimer, la demander à M. de Beaufort.

Tandis qu'une fois parti, elle l'oublierait et deviendrait la femme d'un autre !

Alors, tout son sang brûlait ses artères, il prenait son front dans ses doigts crispés. Cela ne pouvait, ne devait pas être.

Et puis, s'il était vrai qu'elle dût être menacée, si les soupçons qui le torturaient venaient à se vérifier ! Il voulait être là pour la protéger, pour la défendre.

Enfin, après avoir passé par toutes ces alternatives, avoir subi tous ces tourments, un matin, il se leva bien résolu à retourner rue de la Chaussée-d'Antin.

Il devait une visite, et rien n'était plus correct.

Il verrait Edmée, M. de Beaufort l'éclairerait sur les doutes qui pesaient sur son cœur, et au sortir de cette épreuve, il prendrait son parti.

Cette résolution lui rendit un peu de tranquillité.

La matinée se passa en préparatifs et en projets.

Ce qu'il allait faire lui semblait si naturel, qu'il avait recouvré une partie de sa fermeté et son sang-froid habituel.

Un incident qui survint vers onze heures, comme il allait se mettre à table pour déjeuner, lui apporta du reste une distraction salutaire et qui le réjouit fort.

On avait sonné. Bob était allé ouvrir, et presque aussitôt Gaston entendit son nom prononcé par une voix qu'il connaissait bien.

C'était Maxime de Palonier.

Il alla vivement à sa rencontre, et les deux amis s'embrassèrent avec effusion.

Il y avait trois années qu'ils ne s'étaient vus, Maxime revenait de campagne et était passé lieutenant de vaisseau depuis peu.

— Par ma foi ! dit Gaston, le visage rayonnant, il ne pouvait m'arriver de surprise plus agréable ; depuis quand es-tu arrivé ?

— Depuis hier, répondit Maxime.

— De sorte que je suis ta première visite ?

— Pardieu !

— Tu es un véritable ami, toi. À la bonne heure, et que viens-tu faire à Paris ?

Maxime jeta un joyeux éclat de rire.

— Eh donc ! répliqua-t-il, cela ne se demande pas. Il est onze heures, je viens déjeuner avec toi.

Immédiatement les deux amis se mirent à table.

Maxime n'avait guère changé, lui non plus : c'était le même garçon vif, ardent, aimable, un de ces marins éternellement jeunes, qui semblent avoir été créés

uniquement pour aller promener par le monde la gaieté et l'esprit français.

— Et comptes-tu séjourner quelque temps dans la capitale ? interrogea Gaston au bout d'un moment.

— Malheureusement non, répondit Maxime ; je n'y ferai que passer. J'ai débarqué à Toulon, et au lieu de me rendre immédiatement à Brest, je suis venu toucher barre à Paris.

— Je sais que tu es presque un boulevardier.

— J'aime, en effet, le boulevard presque autant que la mer ; mais ce n'est pas aujourd'hui un pur intérêt de plaisir qui m'y attire.

— Qu'est-ce donc ?

— Ce sont les graves fonctions dont je suis investi !

Gaston regarda son ami avec surprise.

— Des fonctions graves ! toi ! répéta-t-il d'un ton enjoué ; parbleu ! voilà qui est nouveau.

— Ne plaisante pas.

— De quoi s'agit-il ?

— D'une chose fort simple en apparence, mais qui, depuis que nous ne nous sommes vus, m'a mis, comme on dit, un peu de plomb dans la tête.

— Explique-toi !

— Apprends donc qu'il y a trois ans, mon oncle Duparc est mort à Toulouse, laissant sa fille, Mariette Duparc, dans le plus complet dénuement. Je rentrais de campagne, et, naturellement, j'allai enterrer le brave homme ; en même temps, je vis l'enfant, qui avait à peine quatorze ans, et qui était bien la plus jolie créature que l'on pût rencontrer. Sa situation me toucha ; elle ne demandait rien cependant, la chère petite. Mais elle me regardait avec des yeux si inquiets, elle disait avec une si touchante candeur qu'elle n'avait plus que moi au monde, et qu'elle m'aimerait bien, si je voulais l'aimer comme l'avait fait son père, que, ma foi ! je me suis laissé attendrir ! Je ne suis pas riche, mais j'ai une aisance convenable, et, comme je ne devais pas tarder à repartir, j'emmenai l'enfant à Paris, et la plaçai dans un couvent, où elle doit rester jusqu'à sa majorité. N'ai-je pas bien fait ?

— Excellent cœur !

— Bon ! je ne sais pas ce que ça vaut, cette action-là ; mais ce que je puis affirmer, c'est qu'elle m'a rapporté bien des joies que je n'aurais jamais pu me procurer avec les quelques milliers de francs qu'elle m'a coûtés…

— Et depuis ?… vous êtes en correspondance.

— Elle m'écrit souvent… Moi, je lui réponds quelquefois. Voilà près de deux ans, que je ne l'ai vue.

— C'est pour elle que tu viens.

— À peu près. J'irai demain au couvent où je l'ai placée. Elle a dû être prévenue, hier, de mon arrivée, et je suis sûr qu'elle m'attend avec une impatience ?

— Pauvre enfant !

— Du reste, ajouta Maxime, je veux que tu la connaisses ; tu viendras avec moi.

— Y songes-tu ?

— Sans doute, elle t'intéressera, j'en suis sûr, et pour elle, ce sera une distraction ; elle adore les officiers de marine ! C'est entendu, n'est-ce pas ?

— Mais, je ne sais…

— Oh ! il n'y a pas d'indiscrétion ! Ce n'est pas un cloître, que diable ! on peut causer, et tu verras avec quel babil charmant elle nous accueillera.

— Après tout, je le veux bien.

— À la bonne heure !

— Où est situé ce couvent ?

— Ma foi, je ne te dirai pas le nom de la rue ; c'est derrière le Luxembourg, un grand mur, avec une chapelle. Je vois cela d'ici. Nous prendrons une voiture : le cocher trouvera bien.

Gaston ne répondit pas, mais il eut toutes les peines du monde à dissimuler l'impression qu'il ressentait.

Ce couvent dont lui parlait Maxime, et où il l'invitait à l'accompagner, c'était à n'en pas douter, celui d'où naguère il avait vu sortir Georges-Adam Palmer.

Cependant, l'heure était venue où il devait se rendre chez M. de Beaufort. Maxime ne tarda pas à le quitter pour vaquer lui-même à ses affaires, et quelque temps après, Gaston montait en voiture et se faisait conduire, rue de la Chaussée-d'Antin.

Une déception l'y attendait. Quand il atteignit le vestibule du rez-de-chaussée et qu'il demanda à voir madame de Beaufort, le valet qui le reçut lui annonça que madame Beaufort et mademoiselle Nancy étaient sorties, et qu'elles ne rentreraient que pour l'heure du dîner. Gaston remit sa carte et se retira. Il était vivement contrarié.

Il se promettait beaucoup de cette visite, et se désolait sincèrement d'être obligé de remettre à un autre jour.

D'ailleurs, une chose l'intriguait dans la réponse du valet.

Il avait parlé de madame de Beaufort et de Nancy, et n'avait pas prononcé le nom d'Edmée.

Qu'est-ce que cela signifiait ? pourquoi cet oubli ? Gaston en demeura troublé toute la journée. Le lendemain vers onze heures, l'arrivée de Maxime vint heureusement faire diversion à toutes les pensées qui l'obsédaient.

Maxime était d'une nature expansive, primesautière, qui ne s'était jamais laissé entamer par les tristes perspectives de la vie.

Il était né insouciant et gai, et se défendait de la mélancolie comme d'une maladie. Tout le monde l'aimait et il aimait tout le monde. Cela était bien un peu banal, et peut-être ne fallait-il pas faire grand fond sur les manifestations bruyantes de ses sympathies.

Il ne demandait pas, au surplus, à être pris autrement, et tel qu'il se présentait, indifférent plutôt que sceptique, il était charmant.

Gaston connaissait, d'ailleurs, les excellentes qualités du jeune lieutenant de vaisseau, et lui seul eût pu dire ce qu'il y avait dans ce cœur d'enfant turbulent, qui s'était gardé jusqu'alors des atteintes de toute passion mauvaise.

— Eh bien ! es-tu prêt ? dit Maxime en se précipitant dans la chambre.

— Prêt ! à quoi ?… fit Gaston.

— Eh pardieu ! l'as-tu déjà oublié ! Tu m'as promis de m'accompagner au couvent : je viens te chercher.

— Si tôt !

— On s'y lève de bonne heure, paraît-il. La petite Mariette doit griller, et tu comprends que je ne veux pas faire attendre la pauvre enfant !

— Tu as raison. Partons !

Ils descendirent. La voiture de Maxime était à la porte ; ils partirent aussitôt.

Au bout de quelques minutes, le jeune lieutenant de vaisseau, qui était resté silencieux jusque-là, se tourna brusquement vers son compagnon.

— Mon cher ami, dit-il d'un ton qui frappa Gaston, il faut que je t'avoue une chose qui m'arrive, et à laquelle j'étais certainement loin de m'attendre.

— Quelle chose ? dit Gaston étonné.

— Depuis hier, il s'est produit en moi un phénomène extravagant.

— Lequel ?

— J'ai réfléchi.

— Toi ?

— Tu vois, ça t'étonne, et moi aussi !

— Mais quel a été le sujet de tes réflexions ?

— La petite…

— Mariette ?

— Elle-même. Je me suis dit que, lorsque je l'ai recueillie, elle avait quatorze ans ; que trois années se sont passées depuis ; que par conséquent elle a grandi, s'est développée, et qu'au lieu de la gamine d'autrefois, je vais me trouver en présence d'une grande jeune fille.

— Cela t'embarrasse ?

— Cela m'effraie ! Songe donc, quand je l'ai quittée la dernière fois, je lui tapotais les mains, j'embrassais ses bonnes petites joues roses, je la prenais, pour ainsi dire, sans façon, dans mes bras, tandis que maintenant, je me connais, je suis capable de ne pas oser la regarder.

Gaston se prit à rire.

— Bon ! n'est-ce que cela ? répliqua-t-il ; toi ! un lieutenant de vaisseau de la marine impériale, allons ! ce n'est pas sérieux, et je suis bien certain que tu t'en tireras à ton honneur ; d'ailleurs, je serai là.

— Tu as raison, c'est bête ; mais tout de même cela me fait quelque chose…

Tout en devisant de la sorte, ils avançaient.

V

Le couvent où ils se rendaient était situé au delà du Luxembourg, au milieu de terrains vagues où il occupait un vaste emplacement.

On l'appelait le couvent de Sainte-Marthe, et le bâtiment servant de retraite aux sœurs qui l'habitaient et aux jeunes filles qu'elles élevaient, avait dû être construit peu après la Renaissance.

Quoiqu'il eût été modifié souvent depuis, pour causes d'appropriation, il conservait encore certains vestiges de l'architecture de l'époque primitive.

La chapelle surtout en portait la marque évidente.

C'était une élégante construction, aux vives arêtes, dont le perron extérieur, les fenêtres et les piliers de forme gracieuse, attestaient manifestement l'origine.

Quant au bâtiment principal où vivaient les sœurs et leurs élèves, il avait subi de nombreuses transformations sous lesquelles, à la longue, le premier corps de logis avait presque entièrement disparu.

C'était maintenant un monument bâtard, de style confus, qui ne s'imposait au regard que par sa masse remarquable, et à l'esprit, par le silence mystérieux qui régnait incessamment alentour.

Un vaste jardin potager se développait à droite et à gauche, et le tout était entouré par un mur de quatre mètres de hauteur, qui isolait l'habitation du bruit et du mouvement de la capitale.

Une véritable oasis, dont aucun étranger n'était admis à troubler le recueillement et la paix !

La chapelle seule s'ouvrait à tout pieux visiteur, et ce n'est qu'à certain jour de la semaine, pendant une heure seulement, que les parents des jeunes pensionnaires étaient autorisés à venir voir leurs enfants.

Au surplus, pour tout dire, le couvent de Sainte-Marthe n'était pas soumis aux règles rigoureuses que l'on observe dans les autres maisons du même genre.

Là, par exception, le parloir n'était point grillé ; les jeunes filles y pouvaient causer avec leurs parents et leurs amies, sous la seule surveillance d'une sœur, et elles jouissaient durant les récréations, d'une liberté sur laquelle ne s'exerçait qu'un contrôle bienveillant.

La vie y était donc relativement agréable et différait peu de celle qu'on mène dans les pensionnats laïques. Quelques âmes y pouvaient trouver de plus la satisfaction de ces aspirations mystiques que la monotonie même d'une pareille existence développe parfois jusqu'à l'exaltation.

Nous disions plus haut que le couvent de Sainte-Marthe était une véritable oasis incessamment entourée de recueillement et de paix.

Cependant, trois fois par jour, le matin, l'après-midi et le soir, le jardin s'emplissait tout à coup de mouvement et de bruit, et durant une heure, l'enclos, d'ordinaire taciturne, s'égayait de caquetage, de cris et de rires.

C'était aux heures de récréation.

Trente jeunes filles s'échappaient de la maison principale, comme des oiseaux s'échapperaient d'une volière, et elles se répandaient dans la partie du jardin qui leur était réservée, avides de liberté, buvant l'air à pleins poumons, donnant la volée à tous les sentiments contenus dans leur cœur oppressé.

Alors, des groupes sympathiques se formaient. On se prenait par le bras, on allait, on venait à travers l'enclos, et l'on se chuchotait à l'oreille sous les charmilles des mots qu'on ne voulait pas laisser surprendre ou des noms qu'on osait à peine prononcer.

Timidités charmantes, expansions effarouchées de cœurs qui s'ignorent, exquises pudeurs derrière lesquelles hésitent encore et se voilent les premiers et les plus doux aveux.

On comprend, sans qu'il soit besoin d'y insister, que parmi cette réunion de jeunes filles appartenant à des familles riches ou titrées, et que le monde attendait au sortir du couvent, il devait régner une incessante fermentation d'impatience qui se traduisait, selon la nature de chacune d'elles, par des manifestations qui n'étaient pas toujours parfaitement correctes.

Quelques-unes restaient bien soumises et dociles, mais la plupart supportaient difficilement la règle de discipline à laquelle elles étaient astreintes, et cherchaient avidement des sujets de distraction jusque dans les faits les plus insignifiants.

Parmi celles-ci, il y en avait une surtout qui s'était toujours montrée réfractaire aux remontrances dont elle était souvent l'objet.

C'était Mariette Duparc, la petite cousine de Maxime : une enfant.

Elle avait dix-sept ans ; elle était jolie comme un ange, et la nature l'avait douée d'un cœur d'or.

Celle-là ne dissimulait rien, par exemple.

Elle était petite, blonde, avec deux yeux curieux qui regardaient à déconcerter les plus sceptiques.

D'ailleurs, admirablement faite.

Et puis, une pétulance, une vivacité, une avidité de mouvements qui eut, pour ainsi dire, mis le feu au couvent.

On la grondait bien quelquefois ; on lui pardonnait toujours.

Il suffisait de la voir rire.

Aucune sévérité ne tenait devant cette bouche rose entr'ouverte, laissant voir une double rangée de perles éclatantes.

C'était une séduction irrésistible, et elle le savait bien.

Il y avait trois années que Mariette Duparc était à Sainte-Marthe, et elle s'y ennuyait à mourir.

Elle y était venue toute enfant ; maintenant c'était une belle jeune fille.

Elle avait grandi, et les mystérieuses transformations par lesquelles elle passa, la rendirent plus curieuse, sans la faire plus savante.

Deux sentiments devaient la préserver de toute science précoce et funeste :

Le premier, c'était la reconnaissance profonde qu'elle ressentait pour son cousin, lequel s'était montré si affectueux et si tendre.

Elle l'aima longtemps, comme elle eût aimé un frère aîné, et lui voua un dévouement sans bornes.

Elle n'avait, d'ailleurs, aucune raison pour cacher ce qu'elle éprouvait, et elle le lui écrivit souvent dans de longues lettres attendries.

Mais, chose bien naturelle, à mesure qu'elle avançait en âge, ses lettres devinrent plus sérieuses ; l'affection qu'elle voulait exprimer emprunta un langage plus grave, et à plusieurs reprises, peut-être eût-il été facile d'y démêler la naissance d'un sentiment confus encore, où la reconnaissance ne tenait plus la première place.

Vers cette époque, un fait se produisit qui allait modifier très sensiblement l'état de son esprit et celui de son cœur.

Deux jeunes filles furent un après-midi amenées à Sainte-Marthe, et dès le premier jour, Mariette se sentit prise d'un penchant très vif pour l'une des deux pensionnaires.

Elle s'appelait mademoiselle Edmée de Beaufort-Wilson.

La loi des contrastes affirmait une fois de plus son autorité ! car si Mariette était pétulante et vive, Edmée de Beaufort était, au contraire, mélancolique et presque triste.

On se lie vite au couvent.

La vie commune rapproche les caractères les plus opposés ; une semaine s'était à peine écoulée, que Mariette et Edmée ne se quittaient plus.

Cela dura à peu près deux années, et Dieu sait les confidences, les aveux, les aspirations, auxquelles s'abandonna la jolie petite Duparc.

Elle n'avait guère qu'un sujet de conversation.

Maxime !

Elle en parlait à tout propos et à propos de tout, et Edmée l'écoutait avec bienveillance, sans jamais laisser voir que son bavardage pouvait l'ennuyer.

Ce fut donc un jour cruel dans la vie de Mariette que celui où Edmée quitta le couvent pour rentrer dans sa famille.

Il y eut des larmes, presque des sanglots.

Mariette surtout parut inconsolable, elle ne parlait de rien moins que d'en prendre *un fond de chagrin*.

Mais les sensations se succédaient heureusement dans son cœur sans y laisser des traces bien profondes. Quelques jours plus tard, elle recevait une lettre de Maxime qui lui annonçait son retour, et sous peu, il viendrait embrasser sa petite Mariette.

Celle-ci essuya ses larmes, et son visage resplendit de nouveau.

Un rayon de soleil après la pluie !

Et elle attendit.

Pour tout dire, il y eut alors en elle quelque chose qu'elle n'avait pas encore éprouvé.

À plusieurs reprises, elle relut la lettre de son cousin, et chaque fois qu'elle arrivait au passage où Maxime parlait du plaisir qu'il aurait à embrasser sa petite cousine, un sourire d'une maligne expression venait relever le coin de sa lèvre.

Elle se regardait alors dans sa glace de pensionnaire ; son regard s'éclairait d'une flamme inaccoutumée, et elle pensait que Maxime allait trouver bien du changement

chez cette petite Mariette, qui, depuis son départ, était devenue bel et bien une jeune fille de dix-sept ans.

Au surplus, un bonheur n'arrive, dit-on, jamais seul, et après deux mois d'attente, comme on venait, pendant la récréation, de lui remettre une nouvelle lettre de Maxime, débarqué de la veille à Toulon, des cris s'élevèrent du fond de l'enclos, et Edmée de Beaufort accourut se jeter dans ses bras.

— Eh quoi ! tu rentres déjà ? fit Mariette stupéfaite.

— Oui, oui, je rentre, répondit Edmée.

— Qu'est-il arrivé ?

— Je t'expliquerai cela. J'ai bien des choses à te dire…

— Et moi donc ! Si tu savais, il revient.

— M. Maxime !

— Oui, M. Maxime, répondit la folle enfant sur un ton intraduisible ; comprends-tu ma joie. Je vais le revoir !

— Il est à Paris.

— Il y sera après-demain. Mais viens ! viens ! Nous avons à causer, et ici, on ne peut rien dire. La sœur surveillante nous observe et celle-là je ne l'aime pas !

— Sœur Rosalie !

— Je la déteste.

— C’est le meilleur cœur que je connaisse.

— Bon ! bon ! je connais cela. Tu as un faible pour elle ! Mais, moi, je suis payée pour la redouter.

— Que t’a-t elle fait ?

— Rien ! Seulement, je n’aime pas les gens qui ne rient jamais, et celle-là…

— Pauvre femme ! c’est qu’elle a souffert, qu’elle a dans le cœur quelque cruel regret du passé.

— Qui te l’a dit ?

— Personne ! Mais, bien souvent, quand vous passiez indifférente ou craintive à ses côtés, moi, je l’observais, et plus d’une fois…

— Achève !

— Plus d’une fois je l’ai surprise les yeux pleins de larmes.

— Est-ce possible !

— Aussi, je me suis bien promis de ne jamais lui donner le moindre sujet de chagrin.

Mariette sauta au cou d’Edmée.

— Tu es toujours la même, dit-elle avec effusion, et je veux que Maxime te connaisse.

— Es-tu folle !

— Pas si folle que cela ; car, en voyant comment je place mon amitié, il aura encore plus d'estime pour sa petite Mariette, comme il dit.

Pendant les deux jours qui suivirent, la jolie enfant se montra plus turbulente et plus agitée qu'elle ne l'avait jamais été.

Elle attendait Maxime ; elle savait maintenant quel jour et à quelle heure il devait venir, et elle ne tenait plus en place.

Plusieurs fois, sœur Rosalie eut occasion de la gronder à ce sujet, et malgré l'agitation nerveuse à laquelle elle était en proie, Mariette conserva assez d'empire sur elle-même pour lui répondre avec douceur et soumission.

Pendant toute la matinée, elle ne cessa, d'ailleurs, de causer à voix basse avec Edmée. On les rencontrait dans tous les coins, et Mariette semblait demander à son amie une chose que celle-ci s'obstinait à refuser.

— Si tu me refuses, dit enfin Mariette les yeux voilés de larmes, tu me feras un grand chagrin.

— Mais tu n'y songes pas, voulut dire Edmée.

— Sois bonne, comme toujours, et je t'aimerai tant !

Edmée n'eut pas le temps de répondre.

Midi venait de sonner, et sœur Rosalie s'avançait vers les deux amies.

— Mon cousin ? s'écria Mariette ! incapable de se contenir.

— Oui, mon enfant, répondit la sœur surveillante.

— Il est là ?

— Il vous attend.

L'enfant devint toute pâle, et porta les deux mains à son cœur.

— Mariette ! fit Edmée avec un commencement d'inquiétude.

— Ce n'est rien… le premier moment ! mais tu vois ! tu ne peux m'abandonner toute seule avec sœur Rosalie. Viens ! viens ! je t'en supplie.

Et la prenant par la main, d'un geste d'autorité câline, elle entraîna son amie sur les pas de la surveillante qui avait pris les devants.

VI

Maxime et Gaston avaient été reçus par la sœur tourière, et le jeune lieutenant de vaisseau n'eut pas plus tôt fait connaître le but de sa visite, qu'elle les pria de la suivre et gravit avec eux les degrés de l'escalier de pierre qui menait au large palier du premier étage.

Une porte ouvrait sur une sorte de vestibule où était établi le *tour* du couvent ; ils en franchirent le seuil et, toujours précédés par la sœur, ils traversèrent le vestibule et pénétrèrent dans le parloir.

C'était une grande pièce, nue et froide, dont les hautes fenêtres étaient voilées de rideaux de serge et dans laquelle régnait un jour douteux.

Un Christ d'ivoire se détachait sur une croix d'ébène, contre le mur qui faisait face à la porte, et l'on ne distinguait d'autres meubles que quelques chaises et un banc couvert de drap noir.

Après avoir introduit les deux jeunes gens, la sœur salua et se retira, en les invitant à s'asseoir et à attendre.

Ce ne fut pas long.

Peu après, ils entendirent un bruit de pas précipités qui montaient l'escalier, et presque aussitôt, deux jeunes filles parurent dans le vestibule, suivies à peu de distance

par une nouvelle sœur qui avait dans ses attributions la surveillance du parloir.

Alors, une chose bizarre se produisit.

Et pendant que Maxime, étonné et ravi, hésitait à reconnaître dans la charmante Mariette qui venait naïvement se jeter dans ses bras, la petite fille qu'il avait laissée au départ, Gaston comprimait un cri de stupéfaction à la vue d'Edmée qui l'accompagnait.

— Eh bien ! eh bien ! fit Mariette avec un rire clair et vif, suis-je donc si changée que vous hésitez à me reconnaître ?

— Chère, chère enfant ! balbutia Maxime.

— J'avais tant de hâte de vous voir !

— Et moi aussi, n'en doutez pas.

— À la bonne heure ! voyons, j'ai bien grandi, n'est-ce pas ? On n'est plus une petite fille. Songez donc, j'ai dix-sept ans depuis deux mois.

— Si vieille que cela ?

— Bon, voilà que vous vous moquez.

— Non, non, chère Mariette ; mais si vous saviez ce qui se passe en moi ; j'étais si loin de m'attendre… On ne pense pas à ces choses-là, et un moment je me suis senti tout intimidé.

— Vous, un marin ?

— C’est qu’aussi, vous voilà une grande demoiselle, maintenant, et jolie !

— Vous trouvez ?

— Est-ce qu’on ne vous l’a pas dit déjà ?

— Ici !… Devenez-vous fou ?… Mais on ne voit pas un chat. Ah ! si jamais vous êtes las du monde, ce n’est pas au couvent que je vous conseille de vous retirer.

— On s’y ennuie donc bien ?

— À mourir.

Maxime se prit à sourire.

— Cependant, répliqua-t-il, vous me paraissez avoir vaillamment supporté le régime de Sainte-Marthe.

Mariette remua la tête avec une pointe de mélancolie.

— Si j’ai résisté, dit-elle, c’est que vos lettres me faisaient prendre patience, et que je n’aurais pas voulu vous donner le moindre sujet de mécontentement.

— Vous pensiez donc à moi ?

— Et à qui voulez-vous que je pense ?

— C’est vrai.

— Moi, je suis seule au monde ; je n’ai plus que vous désormais, et si vous veniez à me manquer…

— Pauvre enfant !

— Et puis, vous avez été si bon, si généreux, si attentif à tout ce qui pouvait m'être agréable. Vous vous informiez de moi avec tant de sollicitude auprès de notre supérieure : je le sais ; elle me l'a dit. Ah ! je serais bien ingrate si je pouvais oublier que je vous dois tout.

— Ne parlons pas de cela.

— Si, au contraire, laissez-moi en parler ! Tenez, savez-vous une chose ? je m'ennuie bien ici, n'est-ce pas. Vous ne pouvez même pas vous en faire une idée. Eh bien il y a des moments où je n'aurais pas changé mon sort contre celui de la plus privilégiée des mondaines.

— Et ces moments ?

— C'est quand je recevais une de vos lettres.

— Bon petit cœur !

— Je me disais : il est loin, bien loin !… et je ne le reverrai peut-être pas de longtemps. Mais il pense à moi ; sa tendresse ne m'oublie pas. L'absence ne l'a pas changé ! et alors, je me mettais à vous écrire. J'y passais des nuits entières, j'y employais toutes les heures de récréation, et je vous envoyais des lettres bien longues, bien bavardes, qui ont dû même vous agacer souvent.

— Y songez-vous ?

— Je n'y songeais pas ! et je mentirais si je disais que je n'espérais pas qu'elles vous feraient plaisir.

— Et vous aviez raison !

— Aussi, jugez de ma joie, quand j'ai reçu votre premier télégramme ! Toulon ! vous étiez en France… j'allais vous revoir !… Ah ! vous ne vous imaginez pas ce que c'est qu'une pareille nouvelle, pour une pauvre orpheline comme moi !… et j'ai compté les jours, les heures, les minutes…

Maxime serra tendrement les mains de l'enfant, et oublia un moment son regard dans le sien. Mariette baissa vivement les yeux.

— Et vous êtes pour quelque temps à Paris ? reprit-elle au, bout d'un instant.

— Pour une semaine, au plus ! répondit Maxime.

— Si peu… Où allez-vous donc ?

— À Brest.

— Mais vous reviendrez ?

— Bientôt.

— Et vous ne reprendrez pas la mer tout de suite ?

— Je l'ignore ! Un marin ne s'appartient pas. Il faut qu'il obéisse. Il y a la discipline !

— Comme au couvent ?

— À peu près.

Mariette ne répondit pas ; une ombre avait glissé sur son front.

Mais l'enfant était d'une nature essentiellement mobile, et tout à coup elle releva le front et regarda son cousin avec curiosité.

— C'est votre ami ? interrogea Mariette en baissant la voix et désignant Gaston du coin de l'œil.

— Mon meilleur ami, répondit Maxime.

— Et vous l'appelez ?

— Gaston de Pradelle.

— Il connaît donc Edmée ?

Maxime eut un geste vague.

— Probablement, dit-il. Il me semble, en effet, que Gaston m'a parlé d'une famille de Beaufort-Wilson, où il a été reçu récemment et où il a rencontré une jeune fille qui a fait sur lui une certaine impression. Il n'y a rien de là que de très simple.

— Peut-être.

— Quelle idée vous vient.

— Voyez vous-même. Ils se parlent à voix basse ; ils ont l'air ému l'un et l'autre, et ça ce n'est pas tout à fait aussi simple que vous le croyez.

— Au surplus, dit Maxime sur un ton insouciant, Gaston et Edmée sont sous l'œil de la sœur surveillante, et vous pouvez remarquer avec quelle attention particulière celle-ci les observe !…

— Vous avez raison, et ceci est peut-être encore plus singulier.

La remarque faite par Maxime était, en effet, bonne à retenir.

Nous avons dit qu'à la vue d'Edmée, qu'il ne s'attendait pas à trouver à Sainte-Marthe, Gaston n'avait pu retenir un cri de stupéfaction ; nous ajouterons que, poussé par un sentiment qu'il ne put contenir, il s'était approché de la jeune fille et lui avait pris la main, avant que celle-ci eût songé à la retirer.

— Vous ! vous ! Mademoiselle, s'écria-t-il hors de lui ; est-ce possible ?

Et comme Edmée se taisait, interdite et rougissante…

— Oh ! parlez, je vous en conjure, insista Gaston ; quand je vous ai vue l'autre soir, il n'était point question d'une pareille résolution, et en vous trouvant ici…

— Ne cherchez pas d'explication à une action qui s'explique d'elle-même, répondit Edmée en retirant doucement sa main ; il n'était pas question, en effet, que je dusse si tôt rentrer à Sainte-Marthe, mais mon père a paru le désirer, et il a suffi qu'il me le demandât pour que je ne fisse pas d'objection.

— Votre père !… fit Gaston ; quoi ! c'est lui !… Mais il vous aime, vous me l'avez dit, et il est impossible…

Edmée eut un triste sourire.

— Oui, mon père m'aime, répondit-elle… et je crois bien que je dois voir une nouvelle preuve de son amour dans la détermination qu'il vient de prendre.

— Cependant, ne trouvez-vous pas que cette détermination a été bien subite ?

— Peut-être.

— Et vous n'avez pas cherché à en pénétrer les causes ?

— J'ai toujours eu l'habitude d'obéir à mon père !…

— Soit ! vous avez eu raison, je le veux bien, mais dans la circonstance présente, quand, du jour au lendemain, brusquement…

— N'insistez pas, Monsieur, interrompit Edmée avec effort ; d'ailleurs, si je n'ai pas demandé à rentrer au couvent, on sait du moins que je m'y trouve heureuse, et vous reconnaîtrez sans peine qu'il y aurait quelque indiscrétion à me plaindre d'une situation que j'accepte sans murmurer.

Gaston se tut.

Le ton dont lui parlait Edmée était évidemment contraint : il y avait en elle un sentiment qu'elle ne voulait point avouer… il comprit qu'il devait respecter la réserve qu'elle s'imposait.

— Au moins, reprit-il peu après, vous ne resterez pas longtemps à Sainte-Marthe ?

— Je ne sais encore.

— Alors, je ne vous reverrai plus !…

— Monsieur…

— Pardonnez-moi !… il ne faut pas m'en vouloir… j'ai été surpris ! hier, je me suis rendu chez madame de Beaufort, j'avais encore le souvenir de l'heure charmante que j'avais passée, de la bienveillance avec laquelle vous m'aviez accueilli, et jamais je ne m'étais senti si joyeux…

— Ne me parlez pas ainsi.

— Et pourquoi !… je puis vous le dire maintenant… je ne pensais qu'à vous !… et si vous saviez toutes les pensées qui me sont venues !… il me semblait que vous n'étiez pas heureuse.

— Que dites-vous ?

— À votre âge, on n'est pas habile encore à dissimuler, et sur votre front si pur et en apparence si calme, j'ai cru voir passer à plusieurs reprises, comme une ombre de tristesse.

— Mais, je vous jure…

— Oh ! je ne vous demande rien ; car je n'ai le droit de rien savoir ; je ne suis qu'un étranger dans ce monde. Je vous ai rencontrée hier, par hasard, et demain, je partirai, peut-être pour ne plus revenir ; mais, croyez-moi, Mademoiselle, et ne vous offensez pas de mes paroles : quel que soit le sort que l'avenir me réserve, j'emporterai votre image que rien désormais ne pourra plus effacer de ma mémoire ni de mon cœur.

Edmée écoutait émue et tremblante, sans trouver la force d'interrompre.

C'était la première fois qu'on lui parlait de la sorte, et la voix qui prononçait ces paroles lui paraissait particulièrement douce et pénétrante.

Toutefois, elle eut peur, et se tourna, inquiète, vers la sœur surveillante, craignant qu'elle n'eût entendu.

Mais, à sa grande surprise, elle vit la sœur qui l'observait sans sévérité, et elle ne surprit, au contraire, dans son regard, qu'une expression d'ineffable tendresse.

Cette remarque acheva de la troubler, et prenant résolument son parti, elle allait rompre un entretien qui s'égarait en des aveux qu'elle n'entendait pas autoriser, quand un incident inattendu la rejeta tout à coup dans un ordre d'idées tout nouveau.

Pendant qu'elle se tournait vers la surveillante, Gaston avait fait le même mouvement, ému vraisemblablement lui-même, par la crainte qui agitait Edmée.

Mais il n'eut pas plus tôt aperçu la sœur, dont le voile couvrait imparfaitement les traits, qu'une pâleur subite envahit son visage et qu'il étouffa une exclamation près de lui échapper.

— Qu'avez-vous donc ? demanda Edmée surprise.

— Rien, ce n'est rien, balbutia Gaston en pressant son front de ses deux mains.

— Cependant…

— Je suis fou ! C'est impossible.

— Est-ce de notre chère sœur Rosalie que vous voulez parler ?

— C'est d'elle, en effet.

— Vous la connaissez ?

— Non : seulement, dites-moi, Mademoiselle, y a-t-il longtemps que sœur Rosalie est à Sainte-Marthe ?

— Six mois à peu près.

— Et elle ne vous a point dit qu'elle ait été dans une autre communauté ?

— Jamais.

— Enfin, vous ne savez rien d'elle… de son passé… de…

— Je ne sais qu'une chose, répondit Edmée, c'est que c'est la meilleure et la plus tendre des femmes… On ne l'aime pas beaucoup ici, parce qu'elle est peu communicative et que rarement son visage s'égaie d'un sourire ; mais moi, qui ai éprouvé son épuisable bonté, je lui garderai une éternelle reconnaissance pour l'affection et le dévouement qu'elle m'a témoignés.

Pendant qu'Edmée parlait ainsi, Gaston ne quittait pas des yeux sœur Rosalie, et il vit son regard s'éclairer d'une flamme étrange et ses deux mains, se croiser sur sa poitrine pour en comprimer les battements.

Il eut comme un éblouissement ; mais, à ce moment même, la cloche se fit entendre, annonçant la fin de la, récréation.

Mariette, qui était engagée dans une conversation des plus intéressantes avec Maxime, poussa une exclamation douloureuse.

— Ah ! vous reviendrez ! fit-elle en présentant son front au jeune lieutenant de vaisseau.

— N'en doutez pas, répondit ce dernier.

— Demain ?

— Oui, demain ! demain !

— Venez, Mademoiselle ! commanda sœur Rosalie du fond du parloir.

Il fallait obéir et se séparer.

Les deux jeunes filles s'éloignèrent, laissant Maxime et Gaston diversement impressionnés.

Maxime, lui, n'était guère occupé que de Mariette, qu'il suivit du regard jusqu'à ce qu'elle eût disparu ; mais Gaston, encore tout à la sensation qu'il venait d'éprouver, attendait sœur Rosalie, qui, pour quitter le parloir, devait passer près de lui.

Machinalement, sans pouvoir se défendre d'un entraînement irréfléchi, il se porta même à sa rencontre, comme s'il eût voulu l'arrêter au passage.

Mais la sœur fit un geste vif et prompt comme l'éclair, et posa un doigt impérieux sur ses lèvres ; puis, s'inclinant jusqu'à le toucher :

— Prenez garde ! dit-elle à voix rapide et basse ; ce soir, Palmer ira vous trouver : faites ce qu'il vous dira.

Et ramenant son voile sur les yeux, elle gagna l'escalier et ne tarda pas à disparaître.

Gaston resta frappé de stupeur.

Il ne s'était pas trompé !

Cette femme qui venait de lui parler, c'était miss Fanny Stevenson !

VII

Le soir, vers huit heures, Gaston était seul dans sa chambre.

Il venait de quitter Maxime à qui il avait promis de l'accompagner encore le lendemain, et il était rentré précipitamment.

Il attendait Palmer et ne voulait pas le manquer.

Les découvertes qu'il avait faites le matin, l'avaient effrayé.

Miss Stevenson ! C'était bien elle ! s'il avait pu conserver quelque doute jusqu'alors, maintenant il n'en avait plus aucun.

Que venait-elle faire à Paris ? Qui l'y retenait ?

Qu'avait-elle appris, et quel projet nourrissait-elle ?

Il avait hâte de l'interroger et de connaître le but mystérieux qu'elle poursuivait.

Quoiqu'il ne vît pas encore très bien ce qu'il y avait au fond de cette ténébreuse affaire, cependant, certains points obscurs commençaient à s'éclairer.

C'était le comte de Simier que miss Fanny recherchait ; c'était son enfant qu'elle voulait lui redemander, et tout l'autorisait à croire qu'elle était sur les traces du comte et de sa fille !

Comme huit heures sonnaient, le timbre de l'appartement retentit.

Bob alla ouvrir, et presque aussitôt il introduisit Georges Palmer.

Ce dernier entra l'air souriant et de bonne humeur.

— Ah ! ah ! vous m'attendiez, commandant, dit-il en remarquant que Gaston était debout et prêt à sortir.

— Vous le voyez, fit ce dernier.

— Vous avez vu miss Stevenson ?

— En effet !

— Et elle vous a donné rendez-vous pour ce soir ?

— Elle vous a prévenu vous-même, à ce qu'il paraît.

— Comme vous dites : il est convenu que la jeune lady vous attendra sur le coup de neuf heures.

— Où cela ?

— Au couvent, parbleu !

— Et vous êtes certain que l'on nous permettra d'y pénétrer ?

Palmer fit un haut le corps.

— Oh ! si nous avions eu l'idée d'en demander la permission, répliqua-t-il, je crois pouvoir assurer qu'elle nous aurait été refusée ; mais nous avons d'autres moyens à notre disposition.

— Lesquels ?

— Je me suis fait des amis dans la place, et depuis quelque mois, François, le jardinier, n'a rien à me refuser.

En parlant ainsi, Palmer se prit à rire.

— Voyez-vous, continua-t-il, François est un très honnête homme qui se ferait couper en quatre plutôt que de manquer à son devoir ; mais on n'est pas parfait, et notre jardinier a un défaut, tout comme votre serviteur. Moi, c'est le gin ; lui, c'est l'absinthe ! Et, dès le jour où le hasard nous a mis en présence, nous nous sommes entendus tout de suite. Ce jour-là était un dimanche ! Vous comprenez, je n'avais pas de scrupule, lui non plus. Et depuis, il m'accorde à peu près tout ce que je lui demande ; il faut dire, d'ailleurs, que miss Fanny Stevenson est très généreuse, et qu'il n'a qu'à se louer de sa libéralité.

— Alors, c'est lui qui, ce soir…

— C'est chez lui que miss Stevenson vous attendra, à neuf heures ; François habite, au fond de l'enclos, un petit pavillon où personne ne vient jamais le déranger. Il cédera sa chambre pour tout le temps que vous désirerez, et pendant que vous causerez avec sœur Rosalie, nous irons chercher quelque distraction dans un cabaret voisin.

— Eh bien, s'il en est ainsi, n'attendons pas plus longtemps et partons !

— Vous avez raison. J’ai une voiture à la porte, et le cocher pourrait s’impatienter.

Ils descendirent.

Quand ils eurent pris place dans la voiture, le cocher enleva ses chevaux d’un vigoureux coup de fouet, et ils partirent dans la direction de la Seine.

Le trajet fut vite franchi : une demi-heure après, ils s’arrêtaient contre le mur du couvent de Sainte-Marthe et sautaient à terre.

Puis ils marchèrent vers la porte, qu’ils trouvèrent entr’ouverte.

Palmer la poussa.

Le jardinier attendait à quelques pas ; il vint à leur rencontre.

— Est-ce vous, monsieur Palmer ? demanda-t-il.

La nuit était sombre ; on y voyait à peine.

— C’est moi, monsieur François, répondit Palmer.

— Ça suffit ; suivez-moi.

Au bout d’un instant, ils s’arrêtèrent de nouveau.

Ils avaient atteint le pavillon ; une lumière brûlait à l’intérieur.

— Vous pouvez entrer, commandant, dit alors Palmer ; miss Stevenson vous attend, et nous allons nous retirer, pour revenir dans une heure.

Gaston n'en attendit pas davantage et, franchissant le seuil du pavillon, il pénétra presque aussitôt dans la première pièce du rez-de-chaussée.

Une lampe brûlait sur la cheminée, jetant alentour une lumière douteuse, et pendant quelques secondes, Gaston distingua mal les objets qui s'y trouvaient ; mais peu après un bruit se fit entendre dans l'un des angles de la chambre, et une femme vînt à lui.

C'était miss Fanny Stevenson.

Elle ne prononça pas une parole, mais elle l'enveloppa d'un regard plein d'effluves et lui tendit la main.

Gaston s'en empara vivement.

— Vous ! c'est vous, dit-il profondément ému, ah ! je savais bien que je ne m'étais pas trompé.

— Vous m'avez donc reconnue ? fit la jeune femme.

— Pouvait-il en être autrement ?

— Je suis bien changée cependant.

— J'ai si souvent pensé à vous.

— Vraiment.

— Je n'espérais plus vous revoir…

Un amer sourire crispa la lèvre de miss Stevenson.

— C'est Dieu qui m'a donné la force de vivre, répondit-elle ; deux sentiments puissants m'ont

soutenu… l'amour que je portais à mon enfant, la haine que j'avais vouée au comte de Simier !

— Que dites-vous ?

— Cela vous étonne ! Et pourtant, quel but aurais-je pu donner à ma vie ! Du jour où j'eus reconquis ma liberté, je n'eus plus d'autre pensée. Palmer vous a dit ce que j'ai fait, n'est-ce pas ? et comment ma vie s'est dépensée en recherches que rien ne pouvait décourager. Quand, par hasard, la lassitude ou le désespoir s'emparait de moi devant l'insuccès obstiné, je pensais à elle, à la pauvre créature que l'on m'avait enlevée, ou bien encore au misérable qui m'avait si indignement trompé, et alors j'oubliais tout !… mes souffrances et mes larmes, mes colères et mes révoltes, je ne pouvais croire que Dieu m'abandonnerait dans cette mission sacrée que je m'étais imposée, et je me remettais à l'œuvre !… C'est ainsi que huit années se sont écoulées. Huit années ? pendant lesquelles mes cheveux ont blanchi, mes yeux se sont brûlés par les larmes, mes joues sont devenues hâves et creuses !…

Mais qu'importe cela. Je n'ai pas à regretter la beauté que j'ai perdue, et si Dieu me fait jamais la grâce de retrouver ma fille, je lui dirai ce que j'ai souffert, combien j'ai pleuré, et elle m'aimera, j'en suis sûre. Une mère est toujours belle pour son enfant !

— Comme je vous plains !

— Ah ! vous avez raison !

— La vie a été bien cruelle pour vous.

— Sans doute, et nul ne saura jamais quelles épreuves ont torturé mon cœur. Mais cela ne pouvait durer toujours, et j'arrive au bout.

— Vous avez donc quelque espoir ?

— Peut-être.

— Vous êtes sur la trace du comte ?

— Je le crois.

— Vous l'avez vu ?

— Non ; mais je le verrai.

— Bientôt ?

— Au premier jour. D'ailleurs, Palmer a dû vous dire que je comptais sur vous.

— En effet ; mais que puis-je, moi ?

— Il vous a vu entrer dans une maison d'où sortait Gobson, l'âme damnée du comte.

— Cette maison appartient à M. de Beaufort-Wilson.

— C'est cela.

— Je connais à peine M. de Beaufort. J'y ai passé une heure récemment ; il m'a accueilli avec bienveillance, et…

— Et vous avez dansé avec mademoiselle Edmée ?

— Qui vous l'a dit ?

— La jolie enfant avec laquelle vous causiez ce matin.

— Elle vous aime beaucoup.

— C'est bien naturel. Elle m'a plu dès la première heure ; elle est d'une nature confiante et soumise. Je crois qu'elle a été attirée vers moi, comme j'étais moi-même attirée vers elle, et je serais son confesseur, qu'elle ne s'ouvrirait pas à moi avec plus d'abandon. Mais, hélas ! je crains bien que, elle aussi, ne soit destinée à être malheureuse !

— Quelle idée ! Qui vous fait supposer…

— Mille choses. Certaines confidences spontanées, non sollicitées, qui m'ont éclairée sur ce qui se passe autour de la pauvre enfant.

— Vous m'effrayez !

— Je me trompe peut-être, pourtant je ne le crois pas. Je vous ai dit que dès le premier jour cette enfant m'avait inspiré un intérêt très vif ; pourquoi, je n'en sais rien ; c'était instinctif : ma volonté n'y était pour rien, mais cela m'étonna ; un moment même ce sentiment fut assez puissant pour me faire oublier le but sacré de ma vie ; elle m'avait prise tout entière ; je la voyais partout ; j'y pensais le jour, j'en rêvais la nuit. Je vous raconte cela, pour vous bien expliquer la sollicitude dont je l'entourai, et pourquoi à cette heure je vous parle d'elle comme je le fais.

— Mais qui peut la menacer ? insista Gaston ? Ah ! ne me cachez rien, de grâce ; car si elle courait quelque danger…

— Que feriez-vous ?

Gaston ne répondit pas : ses sourcils se contractèrent, une flamme rapide traversa son regard. Fanny Stevenson remua lentement la tête.

— J'avais bien vu ce matin, dit-elle, comme se parlant à elle-même ; pendant le peu de temps que vous avez passé au parloir, il ne m'a pas fallu une grande perspicacité pour deviner…

— Quoi ? dites, achevez ?

— Vous aimez mademoiselle Edmée de Beaufort ?

— Moi !

— Vous l'aimez, vous dis-je.

— Et quand cela serait.

— Si cela était, monsieur Gaston, vous n'auriez qu'un parti à prendre, et ce serait de reprendre la mer au plus tôt pour aller chercher au loin l'oubli d'un pareil amour.

Le jeune commandant se rejeta brusquement en arrière, se demandant si Fanny Stevenson avait bien réellement prononcé les paroles qu'il venait d'entendre.

Fanny Stevenson s'était levée ; elle fit quelques pas à, travers la chambre !

VIII

— Ah ! vous exagérez, reprit enfin Gaston ; vous voulez m'effrayer ? Que prévoyez-vous ? Vous m'en avez trop dit pour vous taire maintenant. Au nom du ciel, au nom de cette enfant que vous aimez, parlez ! J'espère, au moins, que vous ne prétendez pas qu'Edmée…

— Edmée est l'âme la plus pure que je connaisse.

— Alors, ce n'est pas elle qui est ici en cause ?

— Certes.

— Et qui donc ?

— Sa mère !

— Madame de Beaufort ?

Miss Stevenson plongea son regard fauve dans celui de Gaston.

— Vous êtes allé un soir chez M. de Beaufort, dit-elle d'une voix ardente. Vous êtes resté une heure dans cette maison, et il ne s'y est rien passé qui vous ait semblé extraordinaire ?

— Rien… assurément !

— Eh bien ! moi qui n'ai jamais pénétré dans cette demeure, j'affirme qu'il s'y trame, en ce moment, quelque drame ténébreux, dont Edmée sera avant peu la victime.

— Qui pourrait en vouloir à la pauvre enfant ?

— Je vous l'ai dit.

— Mais Madame de Beaufort aime ses deux filles d'une même affection.

— C'est faux. Tout l'amour de cette mère s'est attaché à la plus jeune, et quant à l'aînée, elle la hait.

— Parole impie !

— J'en suis sûre.

— D'où le savez-vous ?

— Je l'ai deviné. Edmée ne m'a rien dit. Elle ne s'est jamais oubliée une seconde ; elle a toujours conservé la même réserve ; mais elle ne pouvait me tromper, moi, qui l'observais avec une âpre attention, qui écoutais son cœur battre à mes questions, qui voyais la pâleur se répandre sur son visage à certains souvenirs. Ah ! je voudrais douter, que je ne le pourrais plus. D'ailleurs les faits ne sont-ils pas là, avec leur révélation accablante ?

— Quels faits ?

— Il y a quelques mois à peine qu'on l'avait retirée du couvent ; il y a trois jours qu'elle nous a été rendue.

— Edmée vous aurait-elle fait connaître la cause de cette nouvelle résolution de ses parents ?

— Quand je l'ai interrogée à ce sujet, répondit miss Stevenson avec un rire sec et nerveux, elle s'est mise à sangloter. Ah ! tenez, je donnerais le plus pur de mon

sang pour voir cette mère, ne fût-ce qu'une heure seulement, car avant que l'heure ne fût écoulée, j'aurais pénétré ce qu'il y a dans ce cœur de marbre.

Gaston eut un geste de dénégation.

— Je persiste à croire que vous vous trompez, répliqua-t-il ; Madame de Beaufort témoigne, en effet, une préférence marquée à là plus jeune de ses enfants. Mais si cela est vrai pour elle, il n'en est pas de même pour le père, qui aime sa fille avec adoration.

— Je le sais.

— Peut-être même que, dans la tendresse qu'il porte à ses deux enfants, il a réservé la meilleure part pour Edmée…

— On me l'a dit.

— Il ne faut pas accorder trop d'importance à une particularité qui se produit souvent dans les familles et qui s'explique et se justifie par la différence des caractères, l'âge ou la nature plus ou moins affectueuse des enfants.

— C'est possible…

Miss Stevenson répondait pour ainsi dire, sans écouter. Son front s'était penché, son regard restait fixé à terre. Elle paraissait suivre une pensée, qui, depuis, quelques secondes, pesait sur son esprit.

Tout à coup, elle s'arracha à sa rêverie et se reprit à observer Gaston.

— Ainsi, dit-elle à voix lente, vous avez vu M de Beaufort ?

— Sans doute, répondit le jeune commandant, un peu étonné de la question.

— Il vous a parlé ?

— Oui.

— C'est un homme, de haute taille, âgé d'une cinquantaine d'années, dont la physionomie est intelligente, et ouverte ?

— Vous le connaissez ?

— Je ne l'ai jamais vu ; mais c'est bien son portrait, n'est-ce pas ?

— En effet.

— D'ailleurs, il y a un autre point qui vous a frappé vous-même – du moins me l'a-t-on dit.

— Lequel ?

— La première fois que vous avez aperçu Edmée, ne vous êtes-vous pas montré surpris de certaine ressemblance qui vous rappelait une femme que vous aviez rencontrée huit années auparavant… sur la côte d'Amérique ?

— C'est vrai ! et j'en ai fait la remarque à M. de Beaufort.

— Qu'a-t-il répondu ?

— Rien.

— Ah ! ne cherchez pas à vous dérober, monsieur Gaston, répliqua miss Stevenson d'un ton nerveux, car je sais, moi aussi, ce qui s'est passé ce soir-là ; et si M. de Beaufort n'a rien répondu, on m'a assuré qu'il s'était troublé et qu'il avait pâli !…

Gaston sentit un frisson mordre ses chairs ; tout son être se prit à trembler.

— Quelle pensée est donc la vôtre ? interrogea-t-il épouvanté de la sombre expression qui était venue se refléter sur les traits de la jeune femme.

Celle-ci comprit qu'elle s'oubliait : et revenant brusquement à elle, elle, fit un geste indifférent et banal.

— Eh ! quelle pensée me supposez-vous, dit-elle en ébauchant un sourire ? Vous ignorez, vous, la vie que l'on mène au couvent, et avec quelle avidité on y recherche tout ce qui peut devenir une distraction, de quelle oreille curieuse on recueille l'écho affaibli de ce monde qui fait au dehors son tapage et son bruit.

Quand je suis entrée dans cette demeure, j'étais lasse et découragée, et je ne demandais qu'à me réfugier dans une oasis de recueillement où je pourrais vivre des souvenirs du passé, et peut-être me préparer à un avenir d'apaisement et de pardon.

Dieu m'est témoin que j'étais sincère alors, et je crois que si, à cette heure, le comte de Simier me fût apparu, je

l'aurais laissé aller tranquille et libre, sans lui adresser un reproche.

Eh bien ? savez-vous qui m'a rendu à mes sentiments de haine et à mes projets de vengeance ? – Cette enfant !

— Edmée ! fit Gaston avec un cri.

— Cela vous paraît étrange, n'est-ce pas ? Pourtant, rien n'est plus facilement explicable. Après avoir quitté le phare Saint-Laurent, et pendant les huit années qui se sont écoulées depuis, je n'eus qu'un but, qui était de retrouver ma fille… Dans les espoirs fous auxquels je m'abandonnais, je m'étais fait un idéal de la pauvre petite créature ! Je voyais grandir la jolie enfant que j'avais connue si peu de temps, et je continuais de la bercer dans mon cœur, sous mes regards vigilants, comme autrefois dans son berceau !

C'est ainsi, par une illusion, que Dieu seul pouvait permettre, que je l'ai vue se développer et devenir une belle jeune fille. Je ne l'ai jamais revue, et je croyais que je ne la reverrais jamais ! Mais j'avais l'âme et les yeux pleins de son image. Si bien que, lorsqu'un jour je me trouvai tout à coup en présence de mademoiselle de Beaufort, je me sentis remuée jusqu'au fond de mon être, et qu'il me sembla reconnaître en elle cette enfant qu'une main impie avait arrachée de mes bras.

— Quelle folie !

— Peut-être !… En tout cas, je m'y complus… je ne vis plus qu'elle. Elle avait mes traits, mon regard, jusqu'au son de la voix de son père ! Vous voyez ; je ne

demandais qu'à être trompée ! Et puis, après m'y être intéressée, il arriva que je me pris à la plaindre.

— Comment !

— Elle était malheureuse… je le devinai tout de suite ; à travers son cœur brisé, il ne me fut pas difficile de comprendre ce qu'elle souffrait. Que se passa-t-il alors en moi, je ne pourrais le dire, mais je m'attachai à cette jeune fille, comme je me serais attachée à mon enfant même… et je reportai sur elle cet ardent besoin d'affection et de dévouement qui est au cœur de toutes les mères.

— Mais vous avez depuis reconnu votre erreur ? insista Gaston.

— Qui sait ! répondit Fanny Stevenson.

— Quoi ! vous supposeriez…

— Tout est possible.

— Mais M. de Beaufort…

— Je saurai demain si M. de Beaufort ne s'est pas appelé autrefois le comte de Simier.

Gaston se dressa effaré, et prit son front dans ses deux mains.

— Demain ? répéta-t-il, et qui vous le dira ?

— Gobson.

— Vous devez le voir ?

— Palmer a rendez-vous avec lui.

— Quand cela ?

— Dans une heure.

— Et en admettant ce que vous supposez, vous espérez que cet homme trahira son maître ?

— J'en suis sûre, pour deux raisons.

— Lesquelles ?

— La première, c'est que Gobson n'est pas insensible à l'appât de l'argent, et que je lui fais offrir tout celui qui me reste. – La seconde, c'est qu'il apprendra ce qu'il ignore encore, à savoir que j'ai entre les mains les actes authentiques de mon mariage avec le comte.

— Enfin, dit encore Gaston, dans le cas où les aveux de Gobson confirmeraient vos soupçons, que ferez-vous ?

— Cela, répondit sœur Rosalie, je vous le dirai demain ; car je saurai seulement alors si je dois rester Fanny Stevenson ou redevenir la comtesse de Simier.

En prononçant ces derniers mots, la jeune femme se leva droite, pâle, le regard fulgurant.

Gaston frissonna.

— Ah ! vous hésiterez devant un pareil scandale, dit-il d'un ton de prière ; et par respect pour l'habit que vous portez…

Fanny Stevenson l'interrompit par un éclat de rire strident.

— L'habit que je porte ! répéta-t-elle avec âpreté ; ah ! croyez-vous donc qu'il ait étouffé en moi les cruels souvenirs qui me déchirent le cœur. Un moment, en effet, j'ai cru que mon sang s'apaiserait, que le calme, renaîtrait dans mon esprit, que les pensées mauvaises dont j'étais assaillie s'arrêteraient au seuil de cette pieuse, maison. C'était là un espoir insensé : sous la bure, comme sous la soie, mes veines battent avec la même violence, le voile qui tombe de mon front n'a pas éteint la flamme de mon regard, et dans le silence de cette solitude, les voix qui me parlent de vengeance se font, entendre avec plus d'autorité que par le passé. L'habit que je porte, dites-vous ! Ah ! que l'on me rende ma fille demain, et vous verrez avec quelle joie, avec quel oubli je le brûlerai pour en jeter la cendre au vent.

Miss Fanny s'arrêta.

Des pas venaient de se faire entendre autour du pavillon : c'était Palmer avec le jardinier.

Le moment était venu de rentrer.

— Ne vous reverrai-je pas ? demanda Gaston, inquiet.

— Je comptais vous prier de revenir, répondit la jeune femme.

— Quand cela ?

— Demain.

— Ici ?

— Oui, ici, à la même heure. Y consentez-vous ?

— Ah ! je n'aurai garde d'y manquer !

— Tout est bien, alors. Je suis heureuse de vous avoir vu. Demain, je vous dirai ce que j'aurai résolu. Séparons-nous.

Elle serra les mains de Gaston et s'éloigna à pas rapides.

IX

Pendant que cette scène avait lieu dans le pavillon, le couvent était depuis une heure déjà plongé dans le silence le plus profond.

Les jeunes pensionnaires dormaient dans leurs dortoirs, les sœurs dans leurs cellules, et c'est à peine si l'on voyait quelques vagues lueurs tombant des lampes nocturnes, trembloter à travers les vitraux de la chapelle.

Edmée avait, en revenant à Sainte-Marthe, trouvé toutes les couchettes du dortoir occupées, et on lui avait donné une petite cellule, en attendant qu'une place vacante pût lui être offerte.

Elle l'avait acceptée avec un vif plaisir.

Cette cellule était contiguë à celle de sœur Rosalie.

Quoique elle n'en eût rien dit à Gaston, ce n'était pas de son plein gré qu'elle était rentrée au couvent. Seulement, comme son père avait paru le désirer, elle s'était bien gardée de faire la moindre objection, d'autant plus que le jour où M. de Beaufort lui avait fait part de la détermination qu'il venait de prendre, elle avait remarqué qu'il était fort pâle et paraissait bien soucieux.

Jamais encore elle ne l'avait vu ainsi.

Sa voix était brisée ; il lui parlait sans la regarder.

Même on eût dit que ses yeux étaient rouges et qu'il avait pleuré.

En l'embrassant, au moment de la séparation, il eut un sanglot mal étouffé.

Le cœur d'Edmée se serra, et elle pensa que peut-être, sans le savoir, elle lui avait causé quelque chagrin.

Elle eut l'idée de s'en ouvrir à sa mère.

Mais madame de Beaufort ne s'était jamais montrée affectueuse, ni disposée à recevoir ses confidences : et elle y renonça.

Elle partit donc, bouleversée et inquiète.

Une fois au couvent, elle se remit un peu.

Elle devait y trouver son amie Mariette, et la gaieté de la jolie enfant eut bien vite dissipé le léger nuage dont l'ombre avait un moment passé sur sa sérénité.

Et puis, il y avait autre chose.

Depuis huit jours, un changement s'était opéré en elle. Il y avait désormais dans son existence un autre homme que son père.

C'était bien encore à l'état latent, on peut dire même qu'elle n'en avait pas conscience ; mais à son insu, un sentiment nouveau était né dans son cœur, qui la rendait souvent pensive, la plongeait dans des rêveries sans fin, et quelquefois amenait une rougeur subite à ses joues.

Une fois à Sainte-Marthe, elle se trouva presque heureuse.

Elle était seule. Le monde ne faisait plus son tapage autour d'elle ; elle pouvait rêver et se souvenir tout à son aise.

Cependant, elle savait bien qu'elle ne reverrait plus Gaston ; mais elle était libre de penser à lui, et pour le moment cela lui suffisait.

Aussi, quand un matin elle apprit qu'elle allait se retrouver en sa présence, et que, pendant une heure, elle pourrait lui parler, elle eut comme un éblouissement et n'eut pas la force de repousser cette joie que le ciel lui envoyait.

Edmée n'avait jamais aimé. Elle ignorait avec quelle puissance l'amour s'empare d'un cœur naïf et jeune, et elle s'abandonnait sans défiance à cette ivresse inconnue qui l'inondait.

À la suite de cette entrevue, elle fut quelque temps à se recueillir : pour mieux dire, l'émotion qu'elle éprouvait se prolongea à travers toutes les occupations de la journée, et ce fut avec une sorte de joie folle qu'elle entendit la cloche de la retraite sonner.

Elle prit à peine le temps d'embrasser Mariette et alla s'enfermer dans sa cellule.

Là, elle s'agenouilla et, les mains jointes, les yeux au ciel, elle remercia Dieu avec effusion.

Elle n'avait pas envie de dormir. Au lieu de gagner son lit, elle alla vers la fenêtre et s'y accouda.

Un pâle rayon de lune éclairait l'enclos, où les arbres découpaient leur silhouette dépouillée. Dans un coin, à gauche, s'élevait le pavillon du vieux François ; au loin, on apercevait Paris, avec sa couronne lumineuse, et l'on entendait le bruit confus de la grande ville, qui ressemble à celui de la mer.

Elle s'oublia dans cette contemplation, écouta son cœur qui battait avec force, cherchant à se rappeler les paroles que lui avait dites le jeune commandant. Elle en était là, lorsque tout à coup la petite porte de l'enclos s'ouvrit doucement et un murmure de voix monta jusqu'à elle.

C'était là un fait étrange, et elle ne sut pas se défendre d'un mouvement de curiosité.

Son regard se fit ardent ; elle se pencha pour mieux voir, et presque aussitôt elle porta ses deux mains à ses lèvres.

Elle venait de reconnaître Gaston.

C'était invraisemblable, impossible ; pourtant elle ne pouvait s'y tromper.

Gaston ! Que venait-il faire à cette heure ? Quelles raisons impérieuses le poussaient à une démarche si contraire à la règle respectée du couvent ?

Edmée en croyait à peine ses yeux. Elle attendit une heure au moins.

Elle eût attendu toute la nuit.

Enfin, un nouveau bruit se fit entendre ; Gaston regagna la porte par laquelle il était entré, et peu après elle vit sœur Rosalie elle-même sortir, à son tour, du pavillon.

La pauvre enfant, atterrée et confondue, eut l'idée de se retirer pour ne pas être surprise en flagrant délit.

Mais elle s'y prit maladroitement sans doute, car avant qu'elle eût refermé la fenêtre, Fanny Stevenson l'avait aperçue.

Quelques secondes plus tard, comme elle allait se jeter sur son lit, presque épouvantée de ce qui venait de se passer sous yeux, elle entendit deux ou trois coups discrets contre la porte de sa cellule.

— Qui est là ? demanda-t-elle au comble de l'émotion.

— C'est moi, sœur Rosalie, répondit-on ; ouvrez !

Machinalement Edmée obéit, et sœur Rosalie entra.

— Vous n'êtes donc pas couchée, mon enfant ? dit-elle en jetant un regard circulaire sur la cellule.

— Non, ma sœur, répondit Edmée.

— Cependant, il est tard.

— C'est que…

— Ne vous défendez pas ; je devine ; vous étiez agitée, souffrante ; vous ne pouviez dormir, et alors, vous êtes allée vous accouder à la fenêtre.

— J'ai mal fait peut-être ?

— Je ne dis pas cela. Seulement, vous avez dû voir certaines choses qui vous ont surprise.

— Je vous assure…

Fanny Stevenson prit l'enfant dans ses bras, l'attira sur son cœur, et la baisa tendrement au front et sur les yeux.

— Chère enfant ! balbutia-t-elle, ne mentez pas ; vous êtes trop jeune, vous ne sauriez pas d'ailleurs, je sais tout.

— Ma sœur…

— Je ne vous gronde pas, je vous aime bien trop pour cela. Écoutez-moi. Vous avez vu, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Edmée d'une voix tremblante.

— Il y avait là… un homme…

— M. de Pradelle.

— M. de Pradelle, précisément. C'est moi qui l'avais prié de venir, nous avons passé une heure ensemble, et savez-vous de qui nous avons parlé ?

— De qui donc ?

— De vous.

— Mon Dieu ?

— Ne vous effrayez pas. Ayez confiance. Vous savez que je ne voudrais pas dire à une jeune fille pure et douce comme vous l'êtes des choses qu'elle ne devrait pas entendre.

— Ah ! vous avez toujours été bonne pour moi.

— En toute autre circonstance, peut-être aurais-je hésité devant certaines confidences : mais des événements graves se préparent, et il faut que vous sachiez…

— Que se passe-t-il donc ? interrogea vivement Edmée.

— M. de Pradelle vous aime !

— Que dites-vous ?

— Demain, il ira demander à votre père le bonheur de devenir votre époux : mais je veux être assurée d'avance que, de votre côté…

— Moi, fit Edmée, dont les joues se couvrirent d'une subite rougeur.

Miss Fanny se prit à sourire.

— Je ne veux pas ajouter à votre confusion, qui est presque un aveu, dit-elle ; je vais vous laisser. Seulement réfléchissez. Consultez bien votre cœur dans le silence de cette nuit, et demain vous me direz ce que vous aurez résolu.

Et déposant un dernier baiser sur le front de la pauvre enfant, elle se retira dans sa cellule.

X

Une heure plus tard, une scène d'un tout autre genre se passait rue de la Chaussée-d'Antin, à l'hôtel de M. de Beaufort-Wilson.

C'était vers minuit environ.

M. de Beaufort s'était retiré dans son cabinet de travail, attenant à sa chambre à coucher, et, quoiqu'il fût tard déjà, au lieu d'aller prendre du repos, il avait roulé un fauteuil auprès de la cheminée où brûlait un bon feu, et il s'y était assis.

M. de Beaufort était préoccupé et sombre ; ses traits étaient altérés, une pâleur livide couvrait ses joues.

Il laissa son front retomber sur sa main, et se mit à réfléchir.

Il avait bien souffert depuis quelques jours, et quoi qu'il fît, il ne parvenait pas à retrouver sa quiétude.

Il avait peur : l'air était plein de menaces sourdes ; jamais il ne s'était senti si inquiet ; le passé qu'il avait cru oublier venait de se dresser implacable devant lui.

Il savait que Palmer était à Paris, et ne doutait pas que miss Fanny Stevenson ne s'y trouvât également.

C'était le scandale imminent, l'effondrement de son bonheur, l'avenir plein de trouble et de déchirement.

Qu’allait-il devenir, et quel moyen employer pour se défendre ?

Il avait mis Gobson en campagne. Gobson devait voir Palmer, et il l’attendait.

La réponse que cet homme devait lui rapporter allait décider de son sort.

Au milieu de son effarement, une lueur d’espoir persistait cependant.

Que pouvait, contre M. de Beaufort, le commerçant riche et honoré, miss Fanny Stevenson, que nul ne connaissait, et qui n’avait entre les mains aucun acte légal qui établît ses droits sur sa fille et sur son mari ?

L’incendie du presbytère de Smeaton avait tout détruit et avait fait libre le comte de Simier.

Cet incendie, ce dernier ne l’avait pas conseillé. C’est Gobson qui, dans un excès de zèle, en avait eu l’idée ; le comte s’était contenté de ne pas l’en détourner.

Mais qu’il y eût de sa part complicité coupable ou non, le résultat était acquis et le mettait à l’abri de toute revendication.

Cela le rassurait sans le calmer.

Dans l’état d’esprit où il se trouvait, le comte redoutait surtout le scandale, et il tremblait à la seule idée de la honte qui rejaillirait sur ses enfants si par impossible, poussée par l’amour maternel ou par le

besoin de se venger, Fanny Stevenson venait se jeter au milieu du bonheur qu'il s'était fait.

Un quart d'heure s'écoula à repasser dans sa mémoire tous les événements qui avaient marqué cette époque de son existence.

Minuit venait de sonner.

En ce moment, on frappa à la porte ; un domestique parut, et derrière lui l'homme qu'il attendait.

— C'est toi, Gobson ? dit M. de Beaufort sur un ton d'indifférence affectée ; je t'attendais ; entre, et assieds-toi près de moi.

Le valet avait disparu ; les deux hommes étaient seuls ; M. de Beaufort se leva.

— Eh bien ! demanda-t-il, le regard ardent et la voix oppressée, tu as vu Palmer ?

— Nous nous quittons ! répondit Gobson.

— Et qu'as-tu appris ?

Gobson ébaucha une grimace.

— Rien de bon, dit-il en sondant les coins de la chambre, comme s'il eût eu peur qu'on ne surprit ses paroles.

— Fanny est à Paris ?… insista le comte.

— Depuis quelques mois.

— Que fait-elle ?

— Elle attend.

— Quoi ?

— Jusqu'à présent, miss Stevenson n'avait que des données fort vagues ; elle avait perdu notre trace à Londres et désespérait de la trouver ; mais depuis quelques jours elle semble avoir recueilli des renseignements plus précis, et si elle ignore encore que le comte de Simier et M. de Beaufort-Wilson ne sont qu'une seule et même personne, elle est bien près de le deviner.

— Enfin, quelles sont ses intentions ?

— Elle n'en a qu'une, qu'elle ne dissimule pas.

— Laquelle ?

— Elle veut reprendre sa fille.

— Par quel moyen ?

— En s'adressant tout simplement à la justice, si le comte de Simier la lui refuse.

— Elle a dit cela ?

— Et elle le fera comme elle le dit.

— C'est Palmer qui te l'a rapporté ?

— En termes fort explicites.

— Palmer est un imbécile ! fit M. de Beaufort en haussant les épaules.

Gaston remua flegmatiquement la tête.

— Palmer est un ivrogne, répliqua-t-il, et cela il ne pourrait raisonnablement le nier. Mais un imbécile, c'est autre chose.

— Cependant miss Fanny ne peut s'autoriser d'aucun acte régulier ; l'incendie du presbytère de Smeaton a détruit toutes les preuves que nous pouvions redouter.

— De cela, je suis sûr !

— Eh bien ?

— Mais supposez, monsieur le comte, que miss Stevenson qui est, paraît-il, une mère excellente, ait eu le pressentiment de ce qui pouvait arriver, que se trouvant seule après votre abandon, livrée à toutes les suggestions de l'amour-propre blessé, de la colère, de cette haine implacable qui souvent remplace l'amour dans le cœur des femmes ; supposez, dis-je, quelle ait réfléchi et cherché un moyen d'assurer l'avenir en assurant en même temps sa vengeance : qu'aurait-elle fait ?

— Parle… quoi ?

— Une chose simple ! l'idée ne lui est pas venue, certes, que Gobson pourrait un jour mettre le feu au presbytère. Mais elle s'est dit que deux attestations valent mieux qu'une, et elle a demandé et obtenu avant l'incendie, un duplicata de toutes les pièces, établissant qu'elle a été légitimement unie à M. le comte de Simier.

— Elle a fait cela ! s'écria M. de Beaufort, en devenant blême.

— C’est une fille pratique, qui fait honneur à la libre Amérique.

— Et ces pièces sont en sa possession ?

— Palmer l’affirme.

— Mais doit-on croire Palmer ?

Gobson eut un mouvement ironique des lèvres.

— Ça, c’est à vérifier, répondit-il ; mais en attendant, il faut agir comme si miss Stevenson avait réellement ces documents entre les mains.

M. de Beaufort fit quelques pas avec agitation à travers la chambre, prononçant des paroles incohérentes, s’arrêtant de temps à autre pour prendre sa tête et la rouler entre ses deux mains.

— Perdu ! je suis perdu !… répétait-il, la gorge serrée et l’œil égaré.

— Il ne faut rien exagérer, objecta doucement Gobson.

— Et quel moyen de sortir de cette terrible impasse ?

— Il y en a peut-être un.

— Crois-tu ?

— Si je vois bien clair, tout le danger vient de ces pièces que possède miss Stevenson.

— Eh ! sans doute.

— Notre premier devoir est donc de nous assurer qu'elles sont bien entre ses mains ; si l'affirmation de Palmer n'est qu'une ruse de guerre, comme on peut honnêtement le supposer, tout péril disparaît, et nous pouvons attendre de pied ferme le commencement des hostilités.

— Mais si ces pièces existent ?

— Alors, il faut tenter de les acheter.

— Ah ! je la connais maintenant, elle ne les vendra pas.

— Quelquefois ; cela dépend du prix que l'on y met. Toutefois, dans la circonstance présente, je reconnais volontiers qu'il y a peu de fond à faire sur cet espoir, et dans ce cas…

— Dans ce cas ?…

— J'agirais autrement.

— Comment…

— Et si je parvenais à découvrir où elle cache ces parchemins…

— Un vol ! interrompit le comte avec un geste d'horreur, jamais ! jamais !

Gobson s'inclina ironiquement.

— Je me garderai bien d'insister devant une pareille répugnance, dit-il sur un ton railleur ; mais vous n'oublierez pas que c'est le seul moyen pratique qui vous

reste, et que d'ailleurs, vous n'avez pas beaucoup de temps pour réfléchir.

— Eh bien, j'aviserai ! répliqua le comte. Je te remercie de ce que tu as fait ; me voilà averti, je prendrai des mesures en conséquence ; tu reviendras demain… et nous déciderons ensemble ce qu'il y aura de mieux à faire pour sauvegarder tous les intérêts.

Gobson se leva.

— Monsieur le comte n'a pas d'autres ordres à me donner ? demanda-t-il en hésitant à se retirer.

— Non ! fit le comte.

— Alors, à demain.

— Oui, oui, à demain !

Gobson fit quelques pas pour s'éloigner ; mais comme il allait gagner l'appartement du comte, d'où une sortie conduisait directement sur le vestibule du rez-de-chaussée, la porte s'ouvrit brusquement, et une femme entra.

Madame de Beaufort !

Elle était droite ; elle avait l'œil fixe, et sur ses traits une pâleur de marbre.

Le comte eut un cri d'épouvante, auquel elle ne prit pas garde ; mais elle se tourna vers Gobson, qui s'était arrêté à sa vue.

— Monsieur, dit-elle alors d'une voix impérieuse et sèche, j'aurai demain à vous entretenir de choses importantes. Voulez-vous bien vous présenter à l'hôtel vers six heures du matin ?

Gobson s'inclina.

— Je suis à vos ordres, Madame, répondit-il.

— Je vous remercie et je compte sur vous. C'est tout ce que j'avais à vous dire. J'ai à causer avec M. le comte ; veuillez, je vous prie, nous laisser seuls.

Gobson salua de nouveau, et cette fois il disparut, laissant les deux époux en présence…

XI

Cependant, M. de Beaufort était resté anéanti à la vue de sa femme, et un moment il s'était comme accroché au chambranle de la cheminée pour ne pas tomber.

Madame de Beaufort ! sa femme ! elle était là, devant lui, le regard sévère, l'attitude résolue et sombre.

Qu'allait-elle dire ?

Il n'attendit pas longtemps.

Dès que Gobson eut disparu, elle avança de quelques pas et s'approcha de lui.

— Ainsi, dit-elle d'un ton acéré, vous m'aviez trompée !

— Juliette ! balbutia le malheureux époux.

— Depuis dix-sept ans, j'ai vécu dans une sécurité mensongère, portant avec orgueil le nom que vous m'aviez donné, sans soupçonner ce qu'il cachait de honte et d'infamie.

— Par grâce ! ne m'accablez pas !

— Ah ! j'aurais dû m'en douter, cependant ; bien des fois, j'avais surpris sur votre front une pâleur de remords qui aurait dû m'éclairer. Mais l'amour m'aveuglait, je ne voyais rien, je ne voulais rien voir ! Quelle menace eût pu

m'atteindre entre ma fille et mon époux ! Je me reposais confiante en votre honneur et votre loyauté ; vous m'aviez parlé d'Edmée, votre enfant à vous, et je l'avais accueillie alors comme si elle eût été la mienne. C'était une première faute, comme il y en a parfois dans le passé d'un homme, et l'amour que j'éprouvais pour vous me rendait indulgente. Vous m'aviez juré d'ailleurs que la mère était morte !

— Je l'avais cru ; on le disait.

— C'était faux !

— Je la verrai, je lui parlerai, j'obtiendrai d'elle…

— C'est insensé !

— Cependant…

— Ah ! tenez, vous êtes tous les mêmes, et vous ne comprenez pas quel amour puissant, exclusif, implacable, Dieu a mis au cœur de toutes les mères ! Cette Fanny Stevenson, je ne la connais pas, je ne l'ai jamais vue, et pourtant je vous dirais avec quelle ardeur son sang brûle ses veines, comme elle compte les heures, les minutes, les secondes, attendant qu'on lui rende son enfant… et les rêves qu'elle forme et la vengeance qu'elle prépare.

— Mais elle ne peut rien ?

— Qu'en savez-vous ?

— Elle n'a aucun acte qu'elle puisse produire et dont nous ayons à nous épouvanter.

Madame de Beaufort eut un rire nerveux.

— Qui vous l’assure ? répliqua-t-elle vivement ; et si, contre votre attente, elle a entre les mains des documents redoutables, croyez-vous qu’elle hésite à s’en servir ? Que cette femme parle, et tout s’effondre autour de nous ; c’est le bagne pour vous, et la honte pour Nancy et pour moi.

— Ah ! taisez-vous.

— C’est elle qui devient comtesse de Simier, qui reprend ses droits légitimes, dont on l’a indignement dépouillée ; et moi, je ne suis plus qu’une maîtresse, que l’on chasse au gré de sa fantaisie, et ma fille, ma Nancy… une bâtarde, vouée à tous les abandons et à tous les dédains.

En parlant ainsi, la malheureuse femme fondit en larmes et en sanglots.

Mais cette défaillance fut de courte durée ; presque aussitôt, elle releva la tête par un geste de révolte et de colère, et son regard s’appuya froid et dur sur le comte.

— Eh bien, non ! reprit-elle d’un accent farouche, cela ne peut pas être et ne sera pas ! Je ne veux pas accepter sans lutte une pareille humiliation : l’honneur des Wilson restera intact, je saurai défendre ma fille, et j’espère que vous ne l’abandonnerez pas vous-même dans un semblable malheur.

— Quel est votre dessein ? interrogea le comte.

— Je n’en ai qu’un.

— Parlez, et si je puis…

— Cet homme, interrompit madame de Beaufort, ce Gobson qui était là tout à l'heure et qui a été votre confident des mauvais jours, il est adroit, intelligent, audacieux.

— Il l'a prouvé.

— On peut compter sur lui ?

— Il fera tout ce que vous voudrez, pourvu qu'il soit bien payé.

— Il n'aura pas à se plaindre, s'il réussit.

— Que voulez-vous faire ?

— Il faut qu'il s'assure dès demain que les actes dont nous menace cette femme sont bien en sa possession.

— Et dans le cas où votre certitude serait faite sur ce point ?

— Je lui dirai ce qu'il aura à faire.

— Prétendez-vous le pousser à les dérober.

— Cela vaudrait mieux, avouez-le, que de mettre le feu à un presbytère !

Le comte se cacha le front dans les mains.

— Ah ! quel châtiment ! balbutia-t-il éperdu ; c'est horrible ! songez donc ; la moindre imprudence… une indiscrétion… et puis, vous n'y avez pas pensé ; vous oubliez…

— Quoi ?

— Edmée !

— Votre fille ?

— Que deviendrait-elle, la pauvre enfant ?

— Voulez-vous, par hasard, que je m'apitoie sur son sort, quand celui de ma propre fille est en jeu.

— Maïs elle est innocente !

— Et Nancy, l'est-elle moins ? Vous choisirez ! Pourquoi n'y avez-vous pas songé plus tôt ? Est-ce notre faute à nous ? D'ailleurs, à quoi bon perdre un temps précieux en paroles inutiles ! Il faut aviser et agir, et rien ne m'arrêtera. Écoutez : demain, vous quitterez Paris.

— Moi ?

— Il le faut !

— Et où voulez-vous que j'aille, en un pareil moment ?

— Vous irez à Londres, et me laisserez seule et libre. C'est bien le moins que vous puissiez accorder à la femme que demain vous chasserez de cette demeure.

— Ne parlez pas ainsi.

— Ne cherchons pas à nous faire illusion ; ayons le courage de regarder les choses en face et sans trouble.

— Ah ! vous m'épouvantez !

— Laissez-moi faire ; fiez-vous à moi, et qui sait ? peut-être, à votre retour, vous féliciterez-vous des résolutions que j'aurais prises.

— Mais Edmée ? objecta timidement le malheureux père.

— Edmée quittera pour quelque temps le couvent de Sainte-Marthe, où elle est mal entourée ; depuis que Nancy en est sortie, je l'ai interrogée ; la chère enfant ne sait rien dissimuler, et elle m'a dit des choses qui m'ont déjà donné à réfléchir.

— Est-ce possible ?

— Il y a là une petite Mariette Duparc qui me paraît délurée et curieuse, et dont les indiscrétions pourraient être dangereuses, dans l'hypothèse de complications que l'on peut prévoir. De plus, Nancy m'a parlé d'une certaine sœur Rosalie qui s'est emparée de l'esprit d'Edmée, et qui a plus d'une fois dépassé les limites de la réserve qu'elle eût dû s'imposer.

— Enfin, qu'avez-vous résolu ? demanda le comte.

— Vous le saurez. Je prendrai conseil de la supérieure de Sainte-Marthe, à laquelle je me confierai avec prudence, et croyez que j'aurai pour votre fille tous les ménagements, toutes les attentions que j'aurais pour Nancy elle-même. Est-ce convenu ?

— Il le faut bien.

— En ce cas, je me retire. Demain, avant de quitter Paris, vous vous rendrez à Sainte-Marthe, et vous

engagerez Edmée à continuer de se montrer soumise et résignée ; elle a une confiance absolue en vous ; elle fera sans hésitation, ce que vous lui direz de faire, et quand j'irai la chercher, je veux la trouver préparée à me suivre.

Madame de Beaufort s'éloigna sur ces mots, et le comte, resté seul s'affaissa sur son fauteuil, accablé par les terreurs qui venaient l'assaillir.

Le lendemain, dès la première heure, il quitta l'hôtel de la Chaussée-d'Antin et se fit conduire au couvent.

Il n'avait pas fermé l'œil de la nuit ; son visage était défait ; il avait le regard atone, un air de profond découragement se dégageait de toute sa personne.

Il pensait à ce que lui avait dit Gobson, à la conversation qu'il avait eue avec madame de Beaufort, et mille sentiments effarés troublaient sa raison et lui communiquaient une épouvante sans nom.

Il se sentait rouler au fond d'un abîme, et ne savait à quelle résolution s'arrêter.

Quand il arriva à Sainte-Marthe, il était huit heures.

L'heure de la prière.

Il fit prévenir la supérieure du but de sa visite, et on le fit monter à la cellule d'Edmée, où il attendit l'arrivée de sa fille.

Son cœur battait à se rompre.

Mais l’attente fut courte : quelques minutes s’étaient à peine écoulées que la jeune fille accourait se jeter dans les bras de son père.

XII

Edmée lui sembla plus belle qu'il ne l'avait jamais vue.

Sous le costume qu'elle portait, sa taille s'élançait élégante et souple, ses épaules s'arrondissaient en contours harmonieux, et rien ne saurait rendre la grâce touchante de son pur visage que couronnait son opulente chevelure aux reflets noirs et mats.

— Ah ! que vous êtes bon d'être venu, dit-elle avec abandon, les yeux voilés de douces larmes. J'étais à la chapelle, je pensais à vous, et quand on m'a annoncé que vous m'attendiez, je me suis enfuie tout de suite.

— Chère enfant ! murmura M. de Beaufort ; cela me fait du bien de te voir, car ton amour me console de tous mes ennuis.

Edmée regarda son père d'un air inquiet.

— Est-ce que vous auriez quelque chagrin ? dit-elle sur un ton presque douloureux.

— Moi ! quelle idée ! mais pas du tout, répartit le comte.

— C'est que je vous trouve bien pâle, ce matin ; et je me rappelle que, l'autre jour, vous aviez déjà l'air soucieux en me quittant.

— Cela me faisait de la peine de te quitter.

— Pauvre père !

— Mais je savais que tu ne serais pas malheureuse ici. Tu n'aimes pas le monde, toi, tu n'es pas comme Nancy. Au moins, tu es contente, n'est-ce pas ? Tu ne regrettes pas la détermination que j'ai prise ?

— Non ! non ! répondit vivement Edmée. D'ailleurs, nous ne sommes pas cloîtrées. J'ai quelques bonnes amies auxquelles je suis attachée : Mariette Duparc, d'abord, qui est bien le meilleur cœur que je connaisse, et sœur Rosalie, qui m'entoure de soins et d'affection.

Une ombre passa sur le front de M. de Beaufort, et il se rappela ce que, la veille, sa femme lui avait dit des deux personnes dont Edmée venait de prononcer le nom.

— Cependant, poursuivit celle-ci, quoique j'aie été bien contente de retrouver Mariette et sœur Rosalie, le jour où vous viendrez me chercher pour me reprendre auprès de vous, croyez que je n'aurai pas une seconde d'hésitation, et que je vous obéirai comme je l'ai toujours fait jusqu'à présent.

Le comte serra tendrement son enfant dans ses bras.

— Tu es bonne et soumise, dit-il, d'un ton ému, et si jamais ton bonheur pouvait être menacé, ah ! crois-le bien, entends-tu, aucune considération ne m'arrêterait, dussé-je y perdre moi-même mon repos et…

— Que dites-vous là ! interrompit Edmée, frappée du ton dont son père lui parlait ; pourquoi prévoir de pareils malheurs ?

— Tu as raison.

— Il ne se passe rien, au moins, qui vous inspire quelque crainte ?

— Non, mon enfant, rassure-toi ; seulement, il peut se présenter certains incidents qui m'obligeraient à m'éloigner de Paris.

— Partir… vous songez à me quitter ?

— Pour quelque temps.

— Vous ne m'aviez rien dit de cela. Qu'est-il donc arrivé ?

— Voyons ! ne t'effraye pas, écoute-moi. Ce n'est pas la première fois que le soin de mes affaires réclame ma présence à Londres, et c'est là que je vais me rendre.

— Bientôt ?

— Ce soir.

— Et quand reviendrez-vous ?

— Je ne sais encore ; mais compte sur moi pour abréger, autant qu'il sera possible, le temps de cette absence.

— Oh ! comme je vais être triste jusqu'au moment de votre retour.

— Tu ne seras pas seule ; Nancy et ta mère viendront te voir.

— Nancy est une sœur affectueuse et tendre ; ma mère, quoique sévère, a toujours été bonne pour moi ; mais elles n'ont pas votre tendresse, et il me semble que si j'avais un secret à confier, c'est à vous, à vous seul, que je voudrais le dire.

— Un secret ? fit M. de Beaufort en regardant sa fille, que dis-tu là ?

— Ce que je ne vous aurais pas dit si vous ne m'aviez appris que vous alliez partir.

M. de Beaufort eut un frisson : un moment, il eut peur qu'Edmée n'eût découvert le terrible mystère de sa naissance : il faillit se trahir.

Mais il eut la force de se contenir.

Il s'assit et attira Edmée près de lui.

— Allons, ce n'est pas sérieux, n'est-ce pas ? interrogea-t-il d'un ton hésitant et sans quitter l'enfant des yeux ; tu as un secret, dis-tu, toi ? et depuis quand ?

— Depuis plus de huit jours, répondit Edmée en baissant les yeux.

— Mais il ne s'est rien passé, cependant, que nous ayons remarqué, ta mère et moi.

— Cela m'a pourtant bien troublée.

— De quoi s'agit-il donc ?

— Vous voulez le savoir ?

— Eh ! sans doute.

— Vous ne me gronderez pas ?

— Non, non, te gronder ! et pourquoi, mon Dieu ?

Edmée leva sur son père ses deux grands yeux candides et purs.

— Eh bien, vous vous rappelez peut-être, dit-elle, la dernière soirée qui avait amené tant de monde rue de la Chaussée-d'Antin.

— Oui, je me le rappelle : après ?

— Ce soir-là, je n'ai dansé qu'une contredanse.

— Avec M. de Pradelle ?

— C'est cela.

— Eh bien ?

— Eh bien, c'était la première fois que j'assistais à une fête pareille ; que je me trouvais toute seule, loin de vous, et je ne sais ce qui s'est passé en moi. Depuis, j'y pense toujours.

— Pauvre enfant !… Mais tu n'as pas revu M. de Pradelle ?

— Une fois seulement.

— Où cela ?

— Ici.

— Il est venu à Sainte-Marthe ? Dans quel but ? sous quel prétexte ?

— Il accompagnait M. Maxime de Palonier qui est le cousin de Mariette, et comme il m'a reconnue…

— Il t'a parlé ?

— La sœur surveillante était présente.

— Enfin, que t'a-t-il dit ?

— Je ne sais plus bien au juste, et je ne pourrais le répéter ; mais il semblait si bon, si affectueux, que cela m'a profondément touchée.

— Oui, oui, je comprends… et c'est tout ?

— À peu près.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Je n'ose continuer.

— Pourquoi donc ?

— C'est que lorsque l'on m'a dit que vous me demandiez ce matin de bonne heure, j'ai cru… on m'avait donné à entendre…

— Quoi ? quoi ? Tu me fais mourir.

— On m'avait dit que M. de Pradelle m'aimait et qu'il devait vous demander ma main…

Edmée n'acheva pas et alla cacher sa tête rougissante sur la poitrine de son père.

Celui-ci respira : l'enfant ne savait rien ! Toutes ses terreurs s'apaisèrent.

— Ne rougis pas, dit-il en l'embrassant avec effusion ; il n'y a rien là qui puisse t'émouvoir à ce point. La recherche d'un homme comme M. de Pradelle ne pourrait être que bien accueillie ; mais je ne l'ai pas vu encore, et tu as peut-être eu tort de te laisser ainsi surprendre. Il faut être prudente, bien réfléchir avant de donner le pur trésor de ton cœur, et prendre garde surtout à bien placer ton affection. À ton âge, on obéit facilement à ses impressions, on s'abandonne volontiers parce qu'on ne soupçonne pas le mal, et plus tard on regrette amèrement quelquefois…

— Ce n'est pas pour M. de Pradelle que vous dites cela ! répliqua Edmée avec une vivacité où il y avait presque un reproche.

— Non, ce n'est pas de lui qu'il s'agit.

— Et de qui donc ?

— On m'a parlé de cette jeune fille dont tu viens toi-même de prononcer le nom.

— Mariette !…

— Mariette, oui ; et puis encore…

— Achevez !…

— Cette sœur Rosalie, qui s'est emparée de ton esprit et qui me semble avoir une grande part dans ton amitié ?…

— Ce sont les deux seules personnes dont la compagnie m'aide à supporter l'ennui qui me prend bien souvent ici.

M. de Beaufort ferma les yeux, pour ne pas voir la douloureuse expression qui vint troubler le regard d'Edmée.

— Ne me parle pas ainsi, dit-il aussitôt ; au moment où je vais te quitter, ne m'enlève pas le peu de courage qui me reste ; je serai quelque temps sans te revoir, et en m'éloignant, je veux emporter la certitude que tu ne seras pas malheureuse.

— Me suis-je jamais plainte ?

— Non, non, chère âme, tu es ma joie et ma consolation, mais il faut que tu me promettes que pendant mon absence, tu seras obéissante et soumise aux volontés de ta mère.

— Ne l'ai-je pas toujours été ?

— Tu es la meilleure des filles, mais j'ai besoin d'être tout à fait rassuré.

— Que dois-je faire pour cela ?

— T'engager à te montrer réservée avec mademoiselle Duparc, ainsi qu'avec sœur Rosalie, et surtout…

— Surtout ?

— Jusqu'à mon retour, ne plus revoir M. de Pradelle.

Edmée étouffa un soupir qui ressemblait à un sanglot et mordit ses lèvres jusqu'au sang.

Puis, comprimant fortement son cœur, qui battait à faire éclater sa poitrine, elle leva sur son père ses yeux où il n'y avait plus trace de larmes.

— Cher père, dit-elle, d'une voix dont la fermeté inattendue surprit M. de Beaufort, quoique je sois bien jeune encore et que j'ignore les premiers mots de la vie, cependant je lis dans votre cœur comme dans le mien même, et il y a des choses que vous cherchez en vain à me cacher, et que je devine.

— Que veux-tu dire ?

— Répondez-moi donc sans détourner les regards ! Si je fais ce que vous me demandez, puis-je être certaine que vous, du moins, vous serez heureux ?

M. de Beaufort ne s'attendait pas à cette question qui trahissait, sous la soumission d'Edmée, le douloureux sacrifice qu'elle s'imposait, et il se rejeta effrayé, les mains attachées à son front.

— Heureux ! Pauvre enfant ! balbutia-t-il. Si je suis heureux ! Mais ! toi ! toi !

Edmée remua lentement la tête.

— Moi !… répliqua-t-elle. Qu'importe ! est-ce que j'y songe ! et, pourvu qu'à votre retour, je vous voie le front souriant et le regard affectueux, j'oublierai bien vite que j'ai souffert et pleuré !

M. de Beaufort allait répondre, mais la parole s’arrêta brusquement sur ses lèvres.

Un bruit venait de se faire entendre dans la cellule voisine, et il interrogea vivement Edmée.

Celle-ci mit un doigt sur sa bouche.

— Sœur Rosalie ! fit-elle en baissant la voix. La cellule qu’elle occupe est voisine de la mienne ; elle vient chercher sans doute quelque objet oublié.

Machinalement, M. de Beaufort se dirigea vers la porte.

— Vous partez ? dit Edmée.

— Il faut nous séparer. Sois résignée, soumise, et à mon retour…

Il se pencha à l’oreille de l’enfant.

— À mon retour, ajouta-t-il sur un ton de tendresse câline, nous parlerons de M. Gaston de Pradelle.

Edmée porta la main à son cœur.

M. de Beaufort avait gagné la porte ; au même instant, celle de la cellule voisine s’ouvrit.

Sœur Rosalie sortait.

Elle s’avança le front baissé, les yeux fixés aux dalles du couloir ; mais dans l’ombre rayée d’un jet de soleil, son visage apparaissait calme et mat sous son voile entr’ouvert.

Elle ne regarda ni Edmée ni M. de Beaufort. Seulement, quand elle eut passé, ce dernier demeura un moment comme foudroyé de surprise.

Il avait reconnu Fanny Stevenson.

XIII

Quand M. de Beaufort se fut retiré, Edmée quitta sa cellule et descendit au jardin, où l'attendaient Mariette et sœur Rosalie.

Mariette, qui brûlait d'impatience, la prit aussitôt par le bras, l'entraîna dans un coin de l'enclos et l'accabla de questions.

Edmée, encore toute préoccupée, ne fit que des réponses évasives. Plusieurs choses l'avaient frappée pendant l'entretien qu'elle avait eu avec son père ; mais un fait surtout dominait ses impressions : c'était l'espèce de terreur qu'elle avait surprise sur son front quand sœur Rosalie avait passé.

Son père ne s'était pas expliqué à ce sujet, mais sa curiosité était violemment éveillée, et elle avait hâte de savoir.

Aussi elle s'échappa, dès qu'elle le put, des mains de Mariette, et revint vers sœur Rosalie, qui se promenait dans une allée solitaire.

Celle-ci l'accueillit de son plus invitant sourire.

— Vous avez vu M. de Beaufort, dit-elle d'un ton onctueux et doux, et vous voilà bien heureuse.

— C'est toujours une grande joie pour moi quand je vois mon père, répondit Edmée ; il est si bon et il m'aime tant !

— Qui ne vous aimerait ? interrompit sœur Rosalie, presque malgré elle.

— Mon père, je vous l'ai dit quelquefois, a une véritable adoration pour son Edmée, et je ne sais, de mon côté, ce que je ne ferais pas pour lui épargner un chagrin.

— Vous avez raison, mon enfant ; mais M. de Beaufort est riche, honoré. Il a une femme charmante, deux enfants adorables. Quel chagrin pourrait l'atteindre ?

— C'est vrai ! et c'est ce que je me disais encore tout à l'heure pour me rassurer.

— Vous rassurer, à quel propos ?

— Je ne sais pas ; mais ce matin, j'en suis certaine, mon père avait quelque chose ; je ne l'ai jamais vu si triste. Peut-être après tout, ai-je tort de m'alarmer ainsi, et cela vient sans doute de ce qu'il m'a annoncé qu'il allait partir.

— Ah ! M. de Beaufort quitte Paris ?

— Ce soir.

— Et où va-t-il ?

— À Londres.

Sœur Rosalie eut un geste de douce compassion.

— Et c'est là ce qui vous inquiète ! Vous êtes trop impressionnable aussi, et il faut vous raisonner. D'ailleurs, ne vous reste-t-il pas votre mère ?

— Oui, oui, ma mère… répéta Edmée, d'un ton de rêverie vague.

Et sans avoir conscience de ce qu'elle disait, sans se douter qu'elle pensait tout haut, elle ajouta, comme dans une explosion de tendresse :

— Oh ! comme je l'aurais aimée, si elle m'avait elle-même aimée comme mon père !

Sœur Rosalie ne releva pas le propos.

Elle était plus émue qu'elle n'eût voulu le paraître ; une pensée obstinée pesait sur son esprit ; elle avait sur les lèvres mille questions qu'elle retenait avec peine.

— Chère enfant, dit-elle enfin, vous avez tort de vous abandonner ainsi ; je veux vous voir plus forte : d'ailleurs, votre père ne s'absente pas souvent, il reviendra bientôt, et vous oublierez ces petits chagrins auxquels vous vous étonnerez vous-même d'avoir donné tant d'importance.

— Vous croyez ? fit Edmée en essayant de sourire.

— Vous aurez d'autres amitiés, d'autres attachements, qui vous seront une compensation plus douce que vous ne pouvez le supposer.

— Si c'était vrai !

— Je vous en réponds. Voyons, vous n'avez pas toujours été aussi malheureuse que vous croyez l'être en ce moment. Rappelez-vous votre enfance, reculez le plus que vous pourrez dans vos souvenirs, à cette époque éloignée, quand vous étiez toute petite. Votre mère vous aimait d'un égal amour, votre sœur et vous ; elle ne vous distinguait pas dans sa tendresse. Vous aviez une même part toutes deux dans ses caresses. Moi, je connais aussi le cœur des mères ; il peut s'égarer peut-être quelquefois et être incité à faire un choix entre deux belles jeunes filles, devenues, en grandissant, de caractère différent. Mais devant deux enfants charmants et doux, qui sourient et bégaient, appelant les baisers de leurs jolies lèvres roses, est-ce qu'il y a à choisir ? Il n'y a qu'à aimer de toutes les expansions divines de son âme maternelle ! Souvenez-vous ! Et je suis bien certaine que vous me direz que c'est ainsi que vous a aimée madame de Beaufort !

Pendant que sœur Rosalie parlait, Edmée écoutait d'une oreille avide, et comme suspendue à ses lèvres.

Quelque chose d'anormal se passait en elle.

On eût dit qu'elle avait naguère un voile sur les yeux, et que ce voile venait de se déchirer. Sa poitrine se soulevait avec force ; ses mains pressaient son front moite ; elle regardait sœur Rosalie avec une sorte d'effarement.

— Qu'avez-vous ? fit celle-ci, en l'observant avec une poignante attention.

— C'est étrange… balbutia Edmée.

— Quoi donc ?

— Ce que vous me dites là, ce souvenir que vous venez d'évoquer.

— Eh bien ?

— C'est la première fois que j'y pense. J'avais oublié, et jamais je n'avais cherché à me rappeler…

— Et maintenant ?

— Je me souviens.

— Vous voyez !…

— Oui ! C'est bien cela ! J'étais toute petite. Avais-je deux ans ? Je ne sais plus ! Mais mon père était là, et déjà il m'aimait, comme toujours, depuis…

— Vous étiez en France…

— Attendez ! Mon Dieu !… c'est donc un rêve que j'ai fait.

— Non, non ! ne vous arrêtez pas ! insista Fanny Stevenson, la gorge serrée, les doigts crispés sur son rosaire. Ce n'est pas un rêve. Rappelez-vous encore… mais plus loin, avant votre père ! Ne voyez-vous pas, là-bas, dans la brume de vos souvenirs d'enfant… un pays à la végétation luxuriante ; avec la mer infinie pour horizon, et plus près… tout près, un grand fleuve large et profond, sur la berge duquel vous alliez tremper vos petits pieds blancs ?

Edmée se rejeta brusquement en arrière, et regarda sœur Rosalie avec une véritable épouvante.

— D'où savez-vous cela ? interrogea-t-elle en frissonnant.

— C'est vrai, n'est-ce pas ?

— Qui vous l'a dit ?

— Et sur cette berge où vous couriez déjà, vous n'étiez pas seule ?

— En effet.

— Il y avait là une femme, jeune, qui suivait vos pas, attentive, caressante, vous parlant avec tout son cœur, vous dévorant de caresses ; vous apprenant à prononcer les premiers mots que vous ne faisiez que bégayer.

— C'est cela ! C'est cela !

Fanny Stevenson ne pouvait plus se contenir à son tour ; vaincue par l'émotion, elle se voila le visage, et fondit en sanglots !

— Elle ! je savais bien que c'était elle ! murmura-t-elle le cœur débordant de tendresse ; ah ! soyez béni, Dieu juste et bon, qui me l'avez rendue !

Cependant Edmée continuait de regarder sœur Rosalie, sans comprendre ce qui se passait en elle, émue, frissonnante, n'osant l'interroger davantage.

Fanny Stevenson ne voulut pas prolonger davantage cette dangereuse situation. Le moment n'était pas venu

encore de révélations plus complètes ; elle craignit de livrer son secret, et essuyant rapidement les larmes qui inondaient ses joues, elle se tourna vers la jeune fille, le visage presque calme.

— Vous pleurez ? fit Edmée ; au comble de la surprise.

— Ce n'est rien, répondit Fanny Stevenson, en s'efforçant de sourire ; seulement, ce que nous avons dit là tout à l'heure m'a rappelé un des plus tristes souvenirs de ma vie.

— Vous avez bien souffert ?

— Oui, mon enfant, j'ai souffert et pleuré plus qu'aucune créature humaine.

— Vous, si bonne !

— Mais Dieu m'a prise en pitié ; désormais tous mes chagrins vont finir.

— Vraiment ?

— Je vous raconterai cela. Je vous dirai tout… plus tard… bientôt, car pour le moment vos amies vous attendent et vous allez reprendre vos études, mais ce soir, quand vous serez seule dans votre cellule.

— Vous viendrez ?

— Vous le voulez bien ?

— Ah ! n'en doutez pas, car sans Mariette et vous…

Edmée n'acheva pas.

Mariette était venue la reprendre en courant et elle l'entraîna vers le couvent, avec cette pétulance franche et gaie, qui était sa plus irrésistible séduction.

Sœur Rosalie les regarda un moment s'éloigner, en se tenant par la main ; un sourire d'une ineffable tendresse releva sa lèvre, et posant ses deux mains en croix sur sa poitrine, elle reprit le chemin de sa cellule.

Il était dix heures à peine ; elle y resta jusqu'à midi.

C'était l'heure où Maxime et Gaston devaient se présenter au parloir, et elle ne doutait pas que Mariette et Edmée ne fussent exactes à l'innocent rendez-vous.

Elle attendit l'heure sans trop d'impatience.

Elle avait la tête et le cœur pleins… Jamais elle ne s'était sentie si heureuse ; elle faisait mille projets d'avenir, tour à tour accueillis avec enthousiasme ou abandonnés à regret. Ce qu'elle voulait tenter devait rencontrer bien des obstacles : elle allait avoir à lutter contre madame de Beaufort, contre le comte, et elle s'effrayait à la pensée des difficultés sans nombre que l'on ne manquerait pas d'accumuler sous ses pas.

Mais que lui importait !

Elle ne pouvait plus hésiter… Maintenant qu'elle avait retrouvé sa fille, son devoir était tracé, et son amour maternel la soutiendrait dans la lutte qu'elle allait engager.

Sa fille ?… Edmée ?…

Elle la retrouvait plus belle, plus aimante qu'elle n'eût jamais osé l'espérer, et elle se disait qu'aucune puissance humaine ne pourrait plus la lui arracher.

Au surplus, depuis quelques jours, elle était convaincue qu'un grand trouble régnait dans la maison de la rue de la Chaussée-d'Antin.

L'entrevue qui avait eu lieu entre Palmer et Gobson ne lui laissait aucun doute sur ce point.

Le comte avait peur ! Quelque machination se tramait de ce côté.

Mais qu'avait-elle à redouter pour elle-même ?

Madame de Beaufort avait-elle été mise dans le secret des agissements de son mari ? Savait-elle, surtout, que Fanny Stevenson était vivante, et qu'elle pouvait menacer son propre bonheur.

Pendant qu'elle pensait à toutes ces choses, l'heure s'écoulait, et à mesure que le moment approchait, elle se sentait prise d'une sorte d'agitation qui lui enlevait une partie de sa liberté d'esprit.

Midi allait sonner. Elle quitta sa cellule, et descendit au parloir.

Maxime et Gaston ne devaient pas tarder d'arriver.

En effet, au premier coup, elle entendit des pas d'hommes sur les marches de l'escalier, et peu après, elle vit entrer les deux amoureux.

Une joie sereine inonda son cœur, quand elle songea à l'amour que Gaston portait à sa fille.

Jamais elle n'eût rêvé de remettre le bonheur d'Edmée à un homme plus digne.

Les deux jeunes gens s'inclinèrent et elle rendit le salut sans quitter le livre qu'elle avait sous les yeux et qu'elle faisait semblant de lire.

Puis, cinq minutes se passèrent.

Maxime, qui n'était pas la patience même, allait et venait à travers le parloir, jetant, de seconde en seconde, un regard sur le palier de l'étage ou s'arrêtant pour écouter si personne ne venait.

Mais aucun bruit ne se faisait entendre ; à peine percevait-on, de temps à autre, au milieu du pieux silence de la sainte demeure, le pas furtif de quelque sœur qui passait au rez-de-chaussée, se rendant à la chapelle ou encore le mystérieux murmure de deux voix qui se parlaient à voix basse.

Maxime commença à s'étonner du retard que Mariette mettait à venir le trouver, et il se tourna vers Gaston.

— Voilà qui est singulier, dit-il ; aurait-on par hasard oublié de prévenir ma cousine ?

— Ce n'est pas probable, répondit Gaston ; il faut croire plutôt que mademoiselle Mariette aura été retenue pour une cause imprévue, et elle nous expliquera elle-même…

— La voici ! interrompit vivement le jeune lieutenant de vaisseau.

Et il fit quelques pas à la rencontre de la jolie enfant qui arrivait en courant. Mais elle n'eut pas plus tôt passé le seuil du parloir, que Maxime et Gaston échangèrent le même regard inquiet, pendant que de son côté, sœur Rosalie se levait vivement de sa chaise.

Mariette était seule, et elle portait sur le visage les signes manifestes d'une vive émotion.

XIV

Maxime, à qui sa qualité de cousin permettait certaines privautés que Mariette n'avait aucune envie de trouver mauvaises, Maxime prit la jolie enfant dans ses bras et déposa un pur baiser sur son front.

— Eh mon Dieu ! qu'avez-vous ? dit-il en même temps ; vous êtes tout émue et tremblante.

— Mademoiselle Edmée ne vous accompagne pas ? interrogea à son tour Gaston de Pradelle.

Mariette poussa un profond soupir.

— Non, monsieur Gaston, répondit-elle avec effort. Edmée ne viendra pas, et c'est à cause d'elle que vous me voyez dans cet état.

— Qu'est-il arrivé ? fit Maxime.

— Ah ! je n'en sais rien ; mais tout de même, c'est terrible.

— Quoi donc ?

— Je vais vous dire ; vous savez – en tout cas, je vous l'apprends – qu'Edmée est ma meilleure amie, pour mieux parler, ma seule amie. Nous ne nous quittons jamais, nous bavardons ou nous rêvons ensemble ; et comme elle est beaucoup plus savante que moi, je copie souvent mes devoirs sur les siens. Nous n'avons pas de

secrets l'une pour l'autre ; nous disons tout ce que nous pensons, et quand Edmée a un chagrin, si petit qu'il soit, elle essayerait en vain de le dissimuler, car je le devinerais tout de suite. Eh bien, aujourd'hui, ça n'a pas manqué. M. de Beaufort était venu la voir ce matin, de bonne heure ; il lui a annoncé qu'il allait partir, et quand je l'ai revue, son pauvre cœur n'en pouvait plus !

— C'est pour cette raison qu'elle n'est pas venue ? demanda encore Gaston.

— Ce n'est pas pour cette raison.

— Eh ! quelle autre ?

— Vous allez voir ! Nous étions donc rentrées à l'étude, sans qu'elle eût pu me dire ce qui la rendait plus mélancolique encore qu'à l'ordinaire, et nous chuchotions : elle résistant à mes sollicitations, moi essayant de lui arracher la cause de son chagrin, quand tout à coup un grand silence se fait, toutes les pensionnaires se lèvent et nous voyons entrer madame la supérieure.

— Diable ! fit Maxime sur un ton enjoué ; cela devenait grave.

— Très grave, monsieur mon cousin, repartit Mariette ; car madame la supérieure ne se montre que rarement, dans les grandes occasions, et il fallait une cause bien sérieuse pour qu'elle dérogeât ainsi à ses habitudes.

— Que voulait-elle ?

— Madame la supérieure dit, en entrant, quelques mots à voix basse à la sœur qui était allée la recevoir, et moi qui observais celle-ci, je vis qu'en réponse à la question qui lui était adressée, elle désignait du geste la place où se trouvait Edmée.

— Et alors ?

— Alors, madame la supérieure s'avança de son air le plus majestueux et vint droit à mademoiselle de Beaufort.

— Que lui dit-elle ?

— Oh ! ce ne fut pas long !… « Mademoiselle, dit-elle, je viens de voir madame de Beaufort, et j'ai eu avec elle une longue conversation à votre sujet : elle a sur vous des projets dont elle m'a fait part, et j'espère que vous voudrez bien vous y soumettre. Veuillez donc, je vous prie, prendre vos cahiers et vos livres ; vous viendrez avec moi, nous aurons à causer, et je ne doute pas que vous ne vous montriez obéissante, comme je me plais à reconnaître que vous l'avez toujours été… » Edmée était blanche comme un suaire ; ses lèvres tremblaient. Elle n'eut pas la force de répondre et se contenta de s'incliner en me jetant un regard désespéré. Il s'en fallut de bien peu que je n'éclatasse moi-même en sanglots ! Et quand je la vis disparaître, suivant madame la supérieure, mon cœur se fondit, et je retombai sur mon banc, incapable d'avoir une idée.

— Et c'est tout ce que vous savez !… interrogea Gaston d'une voix altérée.

— C’est tout, répondit Mariette.

— Pauvre enfant ! fit à son tour Maxime en tapotant les petites mains de la jolie enfant : cela vous a bouleversée.

— Il y a bien de quoi, je suppose.

— Qui sait ? Vous vous effrayez peut-être à tort. Quel danger pouvez-vous prévoir ? Madame de Beaufort vient chercher sa fille ; elle veut probablement la reprendre près d’elle au moment où son mari s’éloigne. Il n’y a rien là que de très légitime et de naturel.

— C’est possible, mais tant que je ne saurai pas ce qu’Edmée est devenue, je resterai avec mes appréhensions.

Machinalement après cet incident, Maxime entraîna Mariette dans un coin du parloir, et aussitôt ils s’engagèrent dans une conversation, dont sœur Rosalie ne pouvait rien entendre.

Mais miss Fanny Stevenson avait bien d’autres pensées en tête !

Vingt fois, pendant le court récit de Mariette, elle s’était levée à demi, l’œil plein d’effluves, la poitrine haletante, prête à se précipiter vers la jeune fille à laquelle elle eût voulu adresser mille questions qui se pressaient sur ses lèvres.

Quand Mariette eut fini, elle retomba accablée sur sa chaise, et par un geste saccadé et violent, elle ramena

son voile sur ses yeux pour cacher les larmes qui baignaient son visage.

Gaston, qui était non moins ému qu'elle, s'approcha à pas discret et se pencha doucement.

— Miss Fanny, dit-il à voix basse, comme un souffle.

Miss Fanny se dressa, farouche, et lui prit la main qu'elle serra à la briser.

— Vous avez entendu, n'est-ce pas ? répondit-elle d'un accent mal contenu.

— Que craignez-vous ?

— Tout ! ils sont capables de tout ! Mais qu'ils prennent garde… Malheur à eux s'ils tentent de toucher à cette enfant ?

— Croyez-vous qu'ils en aient la pensée ?

Fanny Stevenson eut un ricanement qui sonna comme un rire d'insensée.

— C'est elle, je n'en doute pas, c'est cette femme ! répondit-elle ; elle a éloigné son mari, dont elle redoute la faiblesse, pour rester seule maîtresse et libre d'agir à sa guise ; mais elle a compté sans moi. Elle ignore ce que je suis, ce que je peux, et ne sait pas ce dont peut devenir capable une mère qu'on a privée pendant dix-sept années de la vie et des caresses de son enfant.

— Ne vous laissez pas aller à cette colère aveugle.

Miss Fanny jeta à Gaston un regard dont l'éclat d'acier pénétra jusqu'au plus profond de son être.

— Vous ne l'aimez donc pas, dit-elle, vous qui me parlez ainsi, et qui pouvez rester calme en présence de ce qui se prépare ?

Mais à quoi bon récriminer, ajouta-t-elle aussitôt ? Il faut agir. Vous m'avez promis votre concours, j'espère que vous ne songez pas à me le refuser.

— Ah ! sur ma vie !

— C'est bien.

— Que faut-il faire ?

— Rien en ce moment. Avant de prendre une résolution, je veux savoir. Cette supérieure ! On doit lui avoir dit… Je me ferai adroite, insinuante, j'irai jusqu'au mensonge, s'il le faut ; mais je saurai. Et quand vous viendrez chez François, je vous dirai ce que j'aurai appris.

— Alors nous nous verrons ce soir ?

— C'est cela.

— À la même heure qu'hier ?

— À la même heure, oui. Partez maintenant ; voici le moment de la séparation ; j'ai hâte de me retirer et d'aller me recueillir.

Cependant Mariette et Maxime continuaient de causer et on entendait de temps en temps le rire

charmant de la jolie enfant égayer le coin obscur du parloir où ils s'étaient réfugiés.

Mais l'heure allait sonner et ils n'avaient plus que quelques minutes.

— Quand vous reverrai-je ? dit alors Mariette avec une petite moue ironique.

— La belle question ! repartit vivement Maxime. Mais je vous reverrai demain, après-demain, tous les jours, jusqu'à mon départ.

— Cela ne vous ennuie donc pas de venir de si loin, passer une heure avec une petite fille.

— Vous êtes méchante !

— Moi !

— Oui ! vous ! Vous ! chère enfant, car vous savez que je n'ai à Paris que vous, et vous voyez trop clair de vos beaux yeux pour ne pas avoir deviné tout le bonheur que j'éprouve à tenir, pendant une heure, vos deux jolies petites mains dans les miennes.

— Maxime !

— Cela vous déplaît que je vous parle ainsi !

— Oh ! ne le croyez pas.

— Alors, vous m'aimez un peu ?

— Un peu ! Non, mais de toute mon âme, et de toute la reconnaissance que je vous ai vouée depuis le premier

jour où je vous ai vu. Est-ce bien comme cela que je dois répondre ?

— Oui, oui, chère Mariette, dit Maxime d'un ton attendri, je n'avais pas espéré davantage… et pourtant peut-être y aurait-il plus encore.

— Vraiment !

— Si vous vouliez ?

— Eh mais, je ne demande pas mieux ! répondit l'enfant ; il faudra me dire, et croyez que si je puis…

En parlant de la sorte, elle avait un sourire plein de douce malice, et ses yeux se voilaient coquettement à demi.

Maxime fut sur le point de s'oublier, et il allait l'attirer contre sa poitrine, par un emportement irréfléchi, quand la voix de sœur Rosalie vint le rappeler à la réalité de la situation.

— À demain, bien sûr ? fit Mariette en accompagnant ces mots d'un regard qui eût été effronté, s'il n'eût été naïf.

— Oui, oui, à demain ! répondit Maxime ébloui.

Et prenant le bras de Gaston, il gagna rapidement la rue.

XV

Pendant les heures qui suivirent, ce qui se passa dans l'esprit de Fanny Stevenson serait bien difficile à raconter.

La pauvre femme se sentait envahir par une terreur qui croissait d'instant en instant.

Elle avait prétexté une indisposition et était rentrée précipitamment dans sa cellule.

Là, elle compta les heures et les secondes, prêtant l'oreille à tous les bruits, les deux bras croisés sur sa poitrine pour en étouffer les battements qui l'assourdissaient, s'attendant à entendre le pas d'Edmée qu'elle connaissait si bien, priant Dieu surtout de faire cesser l'horrible martyre qu'elle éprouvait.

Elle demeura ainsi jusqu'au soir.

Quand le jour commença à baisser, elle voulut sortir.

En entendant les voix jeunes et fraîches des pensionnaires qui prenaient leurs ébats dans l'enclos, elle pensa que peut-être Edmée se trouvait là avec ses compagnes.

Elle descendit.

En passant près de la cellule de mademoiselle de Beaufort elle poussa timidement la porte.

Qui sait ? Dieu avait peut-être fait un miracle sans qu'elle entendît rien.

La porte céda à la première pression, et elle entra.

Il n'y avait personne. La cellule était vide !…

Elle mordit ses lèvres avec un sanglot.

— Mon Dieu ! je ne la reverrai donc plus ! balbutia-t-elle l'âme brisée.

Et elle s'éloigna lentement, comme à regret.

C'est ainsi qu'elle arriva dans le jardin ; du premier coup d'œil elle s'assura qu'Edmée était absente.

Cependant, à sa vue, Mariette, qui était aux aguets, s'empressa d'accourir à sa rencontre.

— On nous a dit que vous étiez souffrante, ma sœur, dit-elle d'une voix hésitante ; je vois avec plaisir que vous allez mieux.

— Je vous remercie, mon enfant, répondit sœur Rosalie ; je me sens plus forte, en effet, et j'ai voulu prendre l'air.

Puis elle ajouta d'un ton en apparence indifférent :

— Et votre amie, mademoiselle de Beaufort, n'est-elle pas près de vous ?

Mariette releva la tête d'un air triste :

— Edmée ? répondit-elle, on ne l'a plus revue depuis ce matin.

— Est-ce que sa mère serait venue la chercher ?

— Je ne pense pas.

— Qu'est-elle devenue ?

— On se le demande. Cela nous a agitées toutes, et il y a de quoi, n'est-ce pas ? Madame la supérieure était venue elle-même la prendre à l'étude. On l'a vue se rendre avec elle à la chapelle, puis de là à sa propre cellule ; mais après, plus rien.

— C'est singulier.

— Ah ! si vous pouviez savoir…

— Moi ?

— Sans doute. Si j'étais à votre place : vous êtes bien avec madame la supérieure, et je suis certaine qu'elle vous dirait…

Miss Fanny se prit à réfléchir.

— Vous ne répondez pas ? insista Mariette.

— C'était mon intention d'abord, mais depuis…

— Qui vous a fait changer d'avis ?

— Je verrai, je me consulterai.

— Et si vous apprenez quelque chose, vous me le direz, n'est-ce pas, ma sœur ? Songez donc, Edmée était ma seule amie, et vous ne sauriez croire quelle anxiété est la mienne depuis ce matin.

— Eh bien ! je vous le promets, mon enfant, répondit sœur Rosalie : j'observerai encore, j'interrogerai, et si je parviens à connaître ce qu'est devenue Edmée, vous le saurez tout de suite.

— Ah ! vous êtes bonne, et je vous remercie.

Sœur Rosalie n'en entendit pas davantage et s'empressa de regagner le couvent.

Quelques heures plus tard, l'agitation qu'avait provoquée la disparition de mademoiselle de Beaufort était calmée et le couvent de Sainte-Marthe dormait enveloppé dans le plus profond silence.

Neuf heures venaient de sonner.

La nuit était plus sombre que la veille, de lourds nuages chargés d'électricité couraient dans le ciel, poussés par un vent violent d'orage. La lune n'avait point paru, et l'on voyait à peine à se guider.

En ce moment, la porte de l'enclos s'ouvrit, et deux hommes entrèrent.

C'était Palmer et Gaston de Pradelle.

Cette fois, François ne se trouvait pas là pour les recevoir ; mais Palmer commençait à connaître les *êtres*, et après avoir invité Gaston à régler sa marche sur la sienne, il prit les devants et se dirigea vers le pavillon, où ils rencontrèrent le jardinier.

— Sœur Rosalie ? demanda Palmer, en serrant la main de son compagnon de bouteille.

— Sœur Rosalie n’est point encore arrivée, répondit François ; mais elle ne peut tarder à venir, et s’il plait au commandant d’entrer…

Gaston, ayant remercié du geste, pénétra dans le pavillon.

Palmer et François n’attendirent pas davantage, et un instant après, ils prenaient le chemin du caboulot où ils allaient trouver quelque cordial aimé.

Gaston, lui, s’était assis au fond de la chambre, et le front dans les mains, le regard fixe, il cherchait à ramener l’ordre et le calme dans son esprit.

Depuis le matin, il ne vivait plus !

C’est surtout au moment où il était menacé de la perdre, qu’il comprenait à quel point il aimait Edmée. Vingt fois il avait passé devant l’hôtel de la rue de la Chaussée-d’Antin, espérant y relever quelque indice qui le rassurerait sur le sort de la pauvre enfant. Une fois même, il avait sonné à la porte de l’hôtel, et avait demandé à voir madame de Beaufort.

Mais le valet qui s’était présenté lui avait répondu que M. de Beaufort venait de partir pour Londres, que madame de Beaufort était souffrante et finalement que l’on ne recevait personne.

Gaston rentra chez lui en proie au plus violent désordre.

Le seul espoir qui lui restât, c’était sœur Rosalie ; et il fallait attendre neuf heures !

Que fit-il et que devint-il jusque-là ? il n'eût pu le dire au juste.

Seulement, comme neuf heures sonnaient, il s'était, trouvé à la porte de l'enclos et était entré.

Sa première impression fut un cruel désappointement.

Miss Fanny ne se trouvait pas au rendez-vous ; mais on lui dit qu'elle allait venir, et cela le calma un peu.

Il prit patience.

Enfin, au bout d'une grande demi-heure, un bruit de pas précipités vint jusqu'à lui, et peu après, miss Fanny Stevenson entrait dans la chambre.

Gaston se leva vivement et courut à elle.

— Enfin ! dit-il avec un soupir de soulagement, vous voilà !

Mais presque aussitôt il recula de deux pas, frappé de l'altération profonde de son visage et de la sombre expression de son regard.

— Grand Dieu ! s'écria-t-il, qu'avez-vous ? Que s'est-il passé ?

Fanny Stevenson s'était laissé tomber accablée sur une chaise ; elle semblait absorbée dans une pensée unique ; sa poitrine se soulevait avec force ; on eût dit qu'elle était étrangère à ce monde, perdue dans quelque rêve de folie.

Pourtant, au bout, d'un moment, elle secoua brusquement la tête pour chasser les pensées importunes qui menaçaient sa raison, et elle releva lentement son regard sur Gaston.

— Parlez ! parlez ! insista ce dernier, d'où venez-vous ?

— Je quitte la supérieure ; je voulais l'interroger.

— Sur Edmée ?

— Oui, sur Edmée ; j'avais pris le premier prétexte venu ; mais dès mes premières paroles, je compris qu'on l'avait mise en défiance contre moi.

— Qui cela ?

— Vous le demandez.

— Madame de Beaufort, peut-être ?

— Et qui donc ! Ah ! je l'ai deviné tout de suite, et on ne me l'a pas caché, d'ailleurs ; madame de Beaufort n'a pas tout dit cependant ; elle ne s'est pas livrée tout entière, et elle ne s'est plainte que d'une chose, c'est que je m'étais emparé de l'esprit de sa fille.

— Vous !

— Sa fille !… Comprenez-vous ! Elle ose donner ce nom à Edmée.

— Mais elle ignore sans doute…

Fanny Stevenson l'interrompit par un ricanement.

— Elle sait tout, vous dis-je, répliqua-t-elle ; le comte est venu ce matin au couvent ; en sortant, je l'ai croisé dans le couloir, et à l'effroi que j'ai surpris sur ses traits je suis sûre qu'il m'a reconnue.

— Ainsi, Edmée a quitté le couvent ?

— Les misérables !

— On vous l'a dit !

— Et je ne la verrai plus !

— Mais elle est retournée rue de la Chaussée-d'Antin, et si vous ne pouvez l'y aller voir, moi, du moins…

Fanny Stevenson oublia un moment son regard attendri sur le jeune commandant.

— Vous êtes jeune, vous, monsieur Gaston, dit-elle d'un ton mélancolique et doux, vous avez pris votre chemin sur les hauteurs de la vie ; vous ignorez le monde et, sûr de votre loyauté et de votre honneur, vous avez foi en l'honneur et en la loyauté des autres. Qu'elles déceptions cruelles vous attendent !

— Cependant…

— Vous croyez, n'est-ce pas, qu'à l'heure où je vous parle, Edmée est rentrée chez sa mère, et que l'on n'a eu d'autre pensée, en l'éloignant de Sainte-Marthe, que de la soustraire à l'empire que j'exerçais sur son esprit.

— Eh bien ?

— Eh bien, rendez-vous demain, rue de la Chaussée-d'Antin, demandez mademoiselle de Beaufort et vous verrez quelle réponse vous sera faite.

— Mais que supposez-vous donc ? Que peut-on tenter contre la pauvre enfant ?

La jeune femme se leva à cette question et, se penchant vers Gaston :

— Ah ! sans doute, le temps des enlèvements ou des séquestrations iniques est passé, dit-elle, les sourcils contractés et la lèvre tordue par un amer sourire ; la civilisation et vos lois modernes répudient les moyens violents que l'on employait autrefois avec l'assentiment ou la complicité d'une société qui bénéficiait de ces iniquités ; il vous semble, n'est-ce pas, que tous les mystères aient été dévoilés, et vous vous persuadez volontiers que la vigilance de vos austères magistrats a rendu à jamais impossible le retour des rapts odieux ou des disparitions ténébreuses. Ah ! pauvre honnête homme que vous êtes ! et que vous avez mal observé ce qui se passait autour de vous !

— Eh quoi ! vous prétendez…

— Dieu me garde, monsieur Gaston, de calomnier les saintes demeures qui m'ont accueillie avec tant de bienveillance, et où j'ai trouvé le calme et le repos transitoire dont j'avais un si grand besoin ; mais aujourd'hui que, menacée dans mon amour maternel, je sens mon cœur s'ouvrir à toutes les appréhensions, il m'est bien permis de me rappeler ce que j'ai vu et de

redouter pour mon enfant les agissements dont j'ai été témoin.

— Que voulez-vous dire ?

— Il vous est arrivé quelquefois, n'est-il pas vrai, d'entendre raconter qu'une jeune fille, belle, riche, heureuse, du moins en apparence, avait tout à coup renoncé au monde, et qu'elle venait de prendre le voile ! Vous vous êtes dit alors, comme les autres, qu'elle avait été poussée à cette résolution excessive par quelque désespoir d'amour ou par une vocation irrésistible.

— En effet…

— C'est parfois vrai… et on recueille souvent dans les pieuses demeures où nous sommes, de pauvres âmes blessées au combat de la vie, ou certaines natures exaltées que l'ardente séduction de la solitude, un penchant impérieux vers le mysticisme, attirent incessamment autour de ces thébaïdes, où elles croient trouver l'apaisement et des satisfactions que le monde ne peut pas leur donner.

— J'ai cru qu'il en était toujours ainsi.

— Et vous vous trompiez.

— Comment ?

— Ah ! vous ne savez pas les ressources inconnues et sans nombre que la haine ou le fanatisme peut rencontrer dans ces maisons, et combien, en regardant de près, on y compterait de victimes, que l'égoïsme, l'ambition, la

jalousie, tous les mauvais sentiments du cœur humain, y ont enfermées de gré ou de force.

— De force ?…

— Oh ! il faut s'entendre… et votre étonnement est naturel. On n'enlève pas une jeune fille contre son gré, au su du monde et en pleine lumière ; mais on prend la pauvre enfant à l'âge où sa raison ne s'est pas encore éveillée, où son cœur seul palpite et commence à battre… on l'entoure de soins et d'affection ; on adoucit, pour elle la règle sévère du couvent ; on se fait caressant et doux, et on développe insensiblement cet amour divin qui doit bientôt prendre l'âme tout entière !… Quelle vie plus heureuse, d'ailleurs, pour une créature tendre et pure, que le contact du monde n'a point encore troublée ! C'est un bonheur qui souvent se double de l'âpre ivresse du sacrifice !…

Que voulez-vous que devienne une malheureuse enfant, ignorante et crédule, sous cette pression qui s'exerce à tous les instants du jour et sous toutes les formes ?… Ce qu'elles deviennent toutes !… résignées ou indifférentes… quand elles n'ont pas apporté au couvent le germe de quelque amour profond, auquel cas elles se révoltent… ou meurent !…

— Vous avez vu cela ?

— Oui, j'ai vu cela, monsieur Gaston, et j'espère que vous comprenez maintenant pourquoi je veux arracher mon Edmée à une pareille destinée…

— Mais M. de Beaufort aime sa fille…

— Il l’aime ! Je le crois, je l’ai vu !… repartit Fanny Stevenson ; et pourtant, Edmée vous l’a peut-être dit, à vous, comme elle me l’a dit, à moi ! À plusieurs reprises, M. de Beaufort l’a préparée au sort qu’on lui destine. On lui a fait entrevoir mille dangers dans ce monde qu’elle ne connaissait pas… On l’a effrayée, troublée, on a exalté sa nature mélancolique et tendre, si bien qu’à de certains moments elle a pu entrevoir le cloître comme un refuge où elle se trouverait à l’abri de toute atteinte,. Chère enfant !… Son père était la seule personne en qui elle eût confiance ; elle a cru à ses paroles, a été touchée de sa tristesse, et dans sa candeur, elle s’est laissée persuader.

— Ainsi, vous croyez qu’elle accepterait ?…

— Elle en souffrira profondément, mais elle se soumettra.

— Ah ! il ne faut pas que cela soit.

— Cela ne sera pas.

— Enfin, que voulez-vous ?

— Je veux que ma fille vive, entendez-vous ? Je veux qu’elle aime et qu’elle soit aimée ! Je veux qu’elle ne soit pas ensevelie vivante dans cette tombe que l’on prépare pour elle !

— Que dites-vous ?

Fanny Stevenson parcourait la chambre à pas heurtés, avec des mouvements de fauve. Aux derniers mots de Gaston, elle s’arrêta brusquement, le regard allumé d’une flamme sombre.

— Ah ! vous n'avez rien vu encore, dit-elle, et vous ignorez tout ! Mais moi ! moi ! Tenez, voulez-vous que je vous dise ? Ce sont de ces tableaux que l'on ne peut oublier, et que l'on conserve toujours devant les yeux, ne les eût-on entrevus qu'une fois ! C'est terrible, voyez-vous, et bien fait pour épouvanter l'imagination. La veille encore, on allait et venait, dans toute sa volonté libre ; on pouvait sortir, on pouvait surtout ne pas rentrer ! Mais une fois le jour solennel arrivé, tout est fini ! Une porte de bronze se ferme sur vous pour ne plus se rouvrir, et les ténèbres du cloître vous enveloppent à jamais, comme les ténèbres de la mort même ! Et ce n'est point là seulement un pur symbole, un spectacle institué pour frapper les âmes crédules et dont les esprits sceptiques peuvent se railler ! Non ! car moi, qui ne crois plus depuis longtemps à ces superstitions et ces mœurs d'un autre âge, je suis souvent sortie de ces solennités la pâleur au front et l'épouvante au cœur.

— Vous ! vous ! miss Fanny ?

— Vous n'avez jamais assisté à de pareils spectacles, et c'est sinistre. La mort même ne provoque pas d'aussi redoutables émotions. Comme pour une cérémonie funèbre, le chœur est tendu de deuil ; les chants retentissent sous les voûtes sonores, l'orgue fait entendre des accents qui ressemblent à des sanglots ; puis, les prières murmurées à voix basse par toute la communauté. L'église s'emplit d'un âcre parfum d'encens et de cierges allumés. C'est un mélange de recueillement et d'ardente curiosité. Tout à coup, les chants éclatent avec plus d'intensité ! Un mouvement se fait, et la

victime paraît. Pauvre chère Edmée ! Elle est vêtue de blanc, comme ces belles jeunes filles qu'attend un époux impatient du bonheur promis. C'est une statue qui marche. Son regard semble hanté par des visions de l'autre monde ; son visage a l'impassibilité du marbre ; déjà on a porté une main sacrilège sur son opulente chevelure qui, dénouée, l'eût naguère enveloppée tout entière ; elle ne regrette rien pourtant ; on la dirait insensible et glacée, inconsciente du sacrifice qui va s'accomplir. Alors, savez-vous ce qui se passe, car ce n'est rien encore ? On la couche sur la dalle froide, on étend sur son beau corps de vierge le drap noir rayé d'une croix blanche, et l'on commence les prières des morts et le *De profundis* !

— Horrible ! c'est horrible !… balbutia Gaston.

— N'est-ce pas ? répliqua miss Fanny ; le monde, qui est rarement admis à ces cérémonies, n'y voit, le plus souvent, qu'une coutume qui diffère peu des autres solennités du culte ; mais, croyez-moi, monsieur Gaston, quand je vous assure que c'est la plus redoutable épreuve par laquelle puisse passer une créature humaine…

— Ah ! nous saurons empêcher qu'un pareil sort soit imposé à Edmée !

Miss Fanny ne répondit pas tout de suite. Son front s'était penché de nouveau ; son regard s'était voilé ; elle se prit à réfléchir.

— Dans la situation qui nous est faite, reprit-elle bientôt, nous ne pouvons prendre encore aucune

résolution. Il faut s'assurer en premier lieu qu'Edmée n'est point rue de la Chaussée-d'Antin.

— Je le saurai.

— Puis, quand vous aurez appris qu'elle ne se trouve point auprès de sa mère, vous viendrez me le dire, et nous nous concerterons.

— Je vous verrai demain.

— C'est cela. Profitons des derniers moments pendant lesquels je puis encore me soustraire à la surveillance dont je ne vais pas manquer d'être l'objet.

— Vous croyez ?

— Oh ! j'en suis sûre. On devine une ennemie en moi, et madame de Beaufort ne manquera pas de donner l'éveil. Mais soyez sans inquiétude : quoi qu'il arrive, quelque moyen qu'il faille employer, je saurai vous faire prévenir.

— Alors, à demain.

— C'est cela, à demain ; il se fait tard, et je crains qu'on ne remarque mon absence.

Gaston serra, sur ces mots, les deux mains de Fanny Stevenson, et peu après il gagnait la porte de l'enclos.

Il était près de onze heures quand il rentra chez lui.

Il fut tout étonné d'y trouver Maxime, qui l'attendait en fumant un cigare.

Maxime avait la physionomie exceptionnellement mobile, et il ne fallut qu'un regard à Gaston pour s'apercevoir qu'il était préoccupé.

En dépit de ses propres ennuis, il en fut frappé.

— Eh ! qu'as-tu donc ? demanda-t-il avec intérêt, et d'où vient que je te trouve chez moi à cette heure indue ?

— Je t'attendais, répondit Maxime.

— Tu as à me parler ?

— C'est cela.

— À quel propos ?

— J'ai un service à te demander.

— À moi ? Eh ! que ne le disais-tu tout de suite. De quoi s'agit-il ?

— Voici. Cet après-midi j'ai été appelé au ministère.

— Que te voulait-on ?

— On m'a donné l'ordre de rallier Brest sans tarder.

— Tu vas partir ?

— Demain.

— Eh bien ?

— Eh bien ! c'est là ce qui me préoccupe. Mariette se faisait une fête de me voir tous les jours, et elle va être désolée.

— Mais tu reviendras bientôt ?

— Je ne pense pas.

— Que se passe-t-il donc ?

— Je l'ignore. Toutefois, je suppose que l'on a besoin de moi, et une fois à Brest je crains que l'on m'y retienne.

— Enfin, quel est le service que tu réclames de mon amitié ?

— Cela t'ennuiera peut-être, mais je voudrais que tu allasses voir Mariette, au moins tous les jeudis.

— N'est-ce que cela ?

— Tu y consens ?

— Parbleu !

— À la bonne heure. Tu m'écriras tous les huit jours, et de cette façon…

— Tu sauras ce que fait et ce que pense mademoiselle Mariette Duparc. Ah çà ! est-ce que tu serais jaloux, par hasard ?

— Je ne crois pas.

— Amoureux, alors ?

— Peut-être bien.

Gaston jeta un regard d'envie à son ami.

— Ah ! tu es heureux, toi, dit-il avec un soupir ; tu peux aimer à ton aise, sans contrainte, et tu ne redoutes

pas que l’on t’enlève la charmante enfant que tu as choisie pour en faire la compagne de ta vie.

— N’en es-tu pas là toi-même ?

— Hélas !

— Est-ce que mademoiselle de Beaufort…

— Mademoiselle de Beaufort a disparu, mon ami, et j’ignore ce que l’on veut faire d’elle.

— Voilà qui est grave.

— N’est-ce pas ?

— Que vas-tu faire ?

— Eh ! le sais-je ? Je verrai, je chercherai, je fouillerai tous les couvents de Paris, s’il le faut ; mais, à coup sûr, je ne m’arrêterai que lorsque j’aurai épuisé tous les moyens ; mais ne pensons pas à cela pour le moment. Tu vas partir, et puisque tu le désires, je verrai mademoiselle Mariette.

— Je ne doutais pas de ton assentiment, et j’ai écrit à la supérieure pour la prévenir.

— Tout est pour le mieux. D’ailleurs, ce me sera déjà un moyen de pénétrer à Sainte-Marthe, et peut-être y trouverai-je une facilité de plus pour la recherche que je vais entreprendre.

— Alors, c’est convenu ?

— Compte sur moi.

Et les deux amis se séparèrent.

XVI

Un mois s'était passé sans amener aucun changement important dans la situation de nos personnages.

Maxime de Palonnier était parti pour Brest, et depuis son départ, il avait écrit plusieurs fois à Gaston pour lui renouveler les recommandations qu'il lui avait faites au sujet de Mariette, et pour lui demander, en *post-scriptum*, s'il avait enfin quelques renseignements sur Edmée.

Gaston avait répondu que les choses étaient toujours dans le même état, qu'il avait vu mademoiselle Duparc, et qu'il l'avait trouvée bien triste de son absence et impatiente de son retour. Quant à mademoiselle de Beaufort, il n'en avait rien appris ; elle avait décidément disparu. À diverses reprises, il s'était présenté à l'hôtel de la Chaussée-d'Antin, et s'était heurté à un parti pris de discrétion absolue. Madame de Beaufort était restée impénétrable, et il n'avait rien pu deviner.

Il était évident pour lui qu'Edmée avait été conduite dans un autre couvent, et que des ordres sévères avaient été donnés pour qu'on l'empêchât de communiquer avec les personnes du dehors.

Elle était séparée du monde, et le hasard seul ou un miracle pouvait désormais le mettre sur la trace de la pauvre recluse !

Gaston venait de passer un mois terrible.

Pendant les premiers jours qui avaient suivi la disparition de la chère victime, il s'était multiplié avec une sorte de fièvre ; il avait parcouru la capitale, cherchant âprement une piste, comme quelque agent de police lancé à la poursuite d'un criminel. Il avait visité toutes les communautés, inventant des prétextes, s'ingéniant à mille ruses qu'en d'autres circonstances sa nature droite et chevaleresque eût certainement répudiées ; mais un sentiment supérieur de justice et d'amour le soutenait ; il y avait là une iniquité monstrueuse à démasquer, et il n'avait reculé devant aucune investigation, quelque indiscrète qu'elle lui parût à lui-même.

Il était d'ailleurs soutenu dans son âpre recherche par les excitations de Fanny Stevenson.

Celle-ci, bien qu'elle se contînt, n'avait pas d'autre pensée que de retrouver sa fille. Seulement une crainte la retenait encore et la garrottait dans son inaction.

Elle comprenait que son ennemie, madame de Beaufort, avait les yeux fixés sur elle : que tous ses mouvements étaient surveillés ; que ses moindres paroles étaient recueillies ; qu'enfin ses tristesses et ses larmes pouvaient devenir des révélations funestes dont on ne manquerait pas de se servir contre elle !

Et elle se taisait, dévorant son impatience, étouffant ses révoltes, dissimulant ses colères aveugles, de peur d'exalter davantage encore l'implacable bourreau qui tenait entre ses mains le cœur de son enfant !

Oh ! cette femme ! cette Juliette de Beaufort ! que n'eût-elle pas donné pour la tenir à son tour terrifiée et vaincue, et lui rendre toutes les tortures qu'elle lui faisait endurer !

Elle ne songeait plus guère à autre chose.

Ses nuits étaient hantées de fantômes ; elle ne pouvait plus que haïr ; il y avait des moments où elle oubliait presque sa fille pour ne songer qu'à sa vengeance.

Aussi, c'est le souffle ardent, la mort dans l'âme, que tous les huit jours elle voyait arriver Gaston, qui venait voir Mariette, et en même temps lui apporter le résultat de ses recherches de la semaine.

Tristes résultats !

Rien ! toujours rien !

Ni Palmer, mis en campagne, ni Bob si intelligent et si vif, n'avaient recueilli le moindre indice.

Gaston lui-même avait visité presque tous les, couvents, et il en sortait comme il y était entré.

Il ne pouvait pas en être autrement.

Quelque prétexte qu'il prit pour s'introduire dans ces mystérieuses demeures, il rencontrait partout la même politesse banale ; on l'accompagnait au parloir, on le laissait s'agenouiller à la chapelle ; parfois, même, il était admis jusque auprès de la supérieure.

Et c'était tout !...

Ce qu'on lui montrait, ce qu'il voyait, c'étaient les parties banales du couvent ; ce que tout le monde pouvait voir comme lui ; ce que l'on n'a aucun intérêt à cacher.

Mais derrière ces murs épais, sous ces voûtes silencieuses, au fond de ces corridors sombres où parfois il a surpris d'étranges murmures de voix contenues, au delà de ces doubles grilles quadrillées, voilées de tentures noires, qu'y avait-il ?… Que de mystères peut-être se fussent offerts à ses regards s'il lui eût été donné, d'y pénétrer !

Fanny Stevenson se désolait au récit de ses recherches vaines ; elle ne pouvait croire qu'elle ne parviendrait pas un jour à découvrir la retraite où l'on avait enfermé Edmée. Mais elle se désespérait en voyant le temps s'écouler, sans amener aucun changement à la cruelle situation qui lui était faite.

Une fois cependant, quelque chose de bizarre se passa qui vînt ajouter encore à ses terreurs et lui donna la mesure de ce que son ennemie pouvait tenter !

C'était lors de la dernière visite que Gaston avait faite à Sainte-Marthe.

Il était arrivé à midi sonnant. Mariette ne se trouvait pas encore au parloir : sœur Rosalie l'attendait, et il fut frappé de l'expression insolite qu'il remarqua sur ses traits.

Elle était plus sombre encore que d'habitude ; plongée dans ses réflexions amères, elle semblait

insensible à tous les bruits qu'elle entendait ; mais dès que Gaston monta les degrés de l'escalier, elle reconnut tout de suite son pas et releva brusquement la tête.

— Oh ! venez ! venez ! dit-elle d'un ton agité et nerveux ; j'avais hâte de vous voir.

— Auriez-vous quelques nouvelles ?… interrogea ardemment Gaston.

— Non… je ne sais rien, je n'ai rien appris ; mais ce que j'ai à vous dire…

— Parlez !

Sœur Rosalie s'était levée ; ses mains tremblaient d'émotion et de colère ; une flamme sinistre éclairait ses yeux pleins de haine.

— Qu'avez-vous donc ? insista Gaston presque effrayé.

— C'est infâme ! la misérable ! balbutia miss Fanny ; ne vous ai-je pas dit déjà qu'elle était capable de tout.

— Qu'est-il arrivé ?

— Une chose odieuse.

— Quoi ? quoi ?

— Moi ? je ne pensais à rien. Je ne pouvais croire à tant d'infamie. Écoutez ! Hier soir, après la prière, au moment où j'allais rentrer dans ma cellule, la mère assistante, c'est-à-dire celle qui remplace et supplée

parfois la supérieure, me pria de lui accorder quelques instants d'entretien.

— Que voulait-elle ?

— Un instant, j'ai cru qu'il s'agissait d'Edmée, ou que du moins j'allais obtenir de la sœur quelques renseignements dont je pourrais tirer parti ; mais elle me retint un quart d'heure au moins pour se répandre en paroles inutiles, banales, et qui, pour tout dire, n'avaient aucun sens. Je ne m'en étonnai pas trop cependant ; car ici c'est un peu l'habitude, et on n'y parle le plus souvent que pour bien s'assurer que l'on n'est pas devenue tout à fait muette ; quand je la quittai, je regagnai donc ma cellule sans penser à mal, heureuse de lui échapper, heureuse surtout de rentrer dans ma solitude et dans la possession de moi-même. J'étais loin de me douter de ce qui m'attendait.

— Qu'est-ce donc ?

— Tout d'abord, je ne fis aucune remarque. J'étais tout entière à mon enfant ; mais quand j'allai poser ma lumière au chevet de mon lit, je demeurai glacée de stupeur.

— Qu'y avait-il ?

— Oh ! c'était presque imperceptible pour tout autre que moi ; mais du premier coup d'œil, je m'aperçus que ma cellule avait été visitée pendant mon absence et que l'on avait dû y opérer une perquisition minutieuse.

— Est-ce possible ?

— Je voulus douter. J'examinai avec plus d'attention et bientôt les preuves abondèrent ; sur les dalles, il y avait des traces de pas ; le petit bahut dans lequel je serre quelques modestes objets de toilette avait été bouleversé ; mon lit lui-même, défait et en désordre, attestait, par l'état dans lequel je le retrouvais, qu'une main curieuse l'avait indignement fouillé.

— Mais quel intérêt ?…

— Vous ne devinez pas ?

— Je cherche.

— Ah ! je n'ai pas cherché longtemps, moi ! car la vérité m'a tout de suite sauté aux yeux.

— Quelle est votre pensée ?

— Madame de Beaufort sait que j'ai en ma possession des titres à l'aide desquels je puis à jamais détruire son bonheur et celui de sa fille, et elle a payé quelqu'un, pour venir me les voler.

— Et vous supposez qu'elle a trouvé ici une complicité coupable ?

— Non ; mais ne m'a-t-elle pas accusée de m'être emparée de l'esprit d'Edmée ? N'a-t-elle pas pu ajouter que j'avais favorisé vos entrevues au parloir avec mademoiselle de Beaufort, et notamment qu'il n'était pas impossible que je me fusse prêtée à un échange de correspondances entre cette enfant et M. Gaston de Pradelle.

— Quelle infernale machination !

— Cela une fois admis, le reste va tout seul. La supérieure ne peut croire à tant d'immoralité de ma part ; elle refuse d'accorder créance à cette accusation, et alors on lui indique le seul moyen pratique, presque honorable, de vérifier la calomnie sans que je puisse soupçonner jamais que j'en ai été l'objet. Comprenez-vous ?

— Parfaitement.

— Et me blâmerez-vous désormais si je prends toutes les mesures que m'imposent l'intérêt de ma sécurité et celui plus sacré cent fois de ma vengeance.

— Mais ces papiers ?

— Ils ne m'ont pas quittée, je les porte sur moi, à toute heure de jour et de nuit.

— Après cette première tentative, ne craignez-vous pas…

— Je crains tout ; car après avoir échoué en employant la ruse, je ne doute pas que l'on n'ait recours à la violence.

— Et dans ce cas ?

— Mon parti est pris. Dès ce jour, ces titres, qui sont mon honneur, mieux que cela, la fortune et l'honneur de mon enfant, ces titres seront déposés en des mains qui sauront, j'en suis sûre, les conserver et les défendre : monsieur Gaston, j'espère que vous ne refuserez pas d'en accepter le dépôt.

— Moi ?

— Et à qui donc voulez-vous que je les confie ? Vous êtes le plus brave et le plus loyal gentilhomme que j'aie connu. Vous aimez mon Edmée, et je suis bien certaine qu'elle vous aime. C'est en son nom plus encore qu'au mien que je vous supplie de m'accorder ce que je vous demande.

— Vous le voulez ?

— Je vous en prie.

— Eh bien ! soit, vous avez raison, et vous pouvez être assurée qu'on m'ôtera la vie plutôt que ces parchemins !…

À la suite de cet entretien, Gaston était resté une semaine sans revoir Fanny Stevenson, ni Mariette.

Maxime lui-même n'avait pas donné signe de vie, et ni Palmer ni Bob n'avaient apporté de renseignements dignes d'être recueillis.

Le jeune commandant commençait à sentir le découragement le gagner, et c'est vainement qu'il demandait à son imagination un moyen de sortir de l'impasse d'où il ne pouvait plus sortir.

Un soir, il était rentré de meilleure heure que de coutume.

Paris l'ennuyait : son bruit et son mouvement l'importunaient ; il avait besoin d'être seul, et passait souvent de longues heures assis auprès de son feu.

Il y avait à peine quelques minutes qu'il était rentré, quand Bob se présenta.

Gaston releva le front, et remarqua que le jeune novice tenait une lettre à la main.

— Une lettre ! fit-il avec un tressaillement involontaire.

— Oui, commandant, répondit Bob.

— D'où vient-elle ?

— De Paris.

— De Paris ! Donne vite.

Et il jeta un regard curieux sur la suscription.

La lettre venait bien de Paris, et l'adresse avait été écrite par une main de femme.

Gaston s'empressa de déchirer l'enveloppe, et courut à la signature.

Il n'y avait que quelques lignes, et elles n'étaient pas signées !

Voici ce que disaient ces lignes :

XVII

« Monsieur Gaston,

« Je ne sais quand vous recevrez cette lettre, mais dès que vous l'aurez lue, venez me voir le plus tôt possible ; j'ai bien des choses à vous dire. »

Gaston examina le billet avec plus d'attention. Il était daté de trois jours !

Mais il n'eut pas une seconde de doute.

Ce billet n'avait pu être écrit que par Mariette ; elle avait dû le confier à une personne qui n'avait pu la porter de suite à la poste, et c'est de là que venait le retard.

Pendant toute la soirée et la nuit qui suivit, il fut fort agité.

Quelque incident important était survenu ; mademoiselle Duparc avait dû apprendre quelque chose ; mais comment et par qui ?

Il ne doutait pas, d'ailleurs, qu'il ne s'agît d'Edmée.

Mariette était sa meilleure amie, et elle avait été fort contristée de sa disparition. Elle avait dû mettre tout en jeu pour se renseigner sur ce qu'elle était devenue, et peut-être allait-elle lui faire connaître en quel endroit de Paris il la retrouverait.

L'espoir rentra dans son âme, et c'est avec une impatience mortelle qu'il attendit le lendemain.

Il crut que la nuit ne finirait pas et que le jour ne viendrait jamais.

Quand il se réveilla le lendemain, après avoir fort mal dormi, neuf heures venaient de sonner.

Le soleil, un froid soleil d'hiver, blanchissait les rideaux de sa fenêtre, et décrivait de pâles losanges sur le tapis de sa chambre.

Il sauta à bas de son lit et appela Bob.

Ce dernier accourut.

— Personne n'est venu me demander ? demanda Gaston en s'habillant à la hâte.

— Personne, mon commandant, répondit le jeune novice. Seulement, le facteur a apporté une lettre.

— D'où vient-elle ?

— De Brest.

— C'est de Maxime ; donne.

La lettre était en effet de Maxime. Gaston la décacheta vivement, et trouva sous l'enveloppe quatre pages d'une écriture serrée et menue.

Il la lut avec résignation.

Maxime ne pouvait rien dire du sujet qui l'occupait tout entier, mais il l'entretenait longuement de Mariette Duparc.

Maxime était décidément amoureux. Eût-il voulu le nier, que toute sa lettre eut protesté !

Il expliquait les motifs qui l'avaient obligé à prolonger son absence, et annonçait qu'il ne tarderait pas à revenir à Paris.

Le jeune lieutenant de vaisseau, quoique orphelin comme sa cousine, avait encore quelques parents, entre autres une tante fort riche qui l'avait toujours tendrement aimé, et il n'avait pas voulu prendre un parti sans la consulter et obtenir son consentement.

Il s'agissait de son bonheur à lui, Maxime, et le bonheur c'est chose grave.

Il avait donc vu cette tante ; elle s'était montrée favorable à ses projets, et avant peu tout serait réglé de ce côté.

Tout en faisant ces confidences à Gaston, Maxime le priait de n'en rien raconter à Mariette. Il n'en disait pas davantage, mais Gaston devina sans peine…

Quand il eut achevé la lecture de cette longue lettre il s'habilla, déjeuna sommairement et sortit.

Il ne tenait pas en place.

Mariette l'attendait ; elle avait des choses à lui communiquer, et l'heure marchait trop lente à son gré.

Il était à peine onze heures quand il arriva dans les environs du couvent de Sainte-Marthe et comme il avait une heure avant de pouvoir s'y présenter il se mit à marcher devant lui sans but, indifférent à ce qu'il voyait ou entendait, ne cherchant qu'à passer le temps qui lui restait pour attendre midi.

Il n'avait qu'une pensée dans l'esprit, et se sentait incapable de s'en laisser distraire ; Edmée ! toujours Edmée !

Au bout d'un quart d'heure de cette promenade à l'aventure, dans un quartier qu'il ne connaissait pas, il se trouva perdu dans un lacis de rues étroites et solitaires qui se croisaient, sans direction voulue, formées d'habitations qui semblaient s'être élevées là au caprice des propriétaires et sans souci d'un ordre quelconque.

Un moment, quand il y prit garde, cela l'inquiéta.

Mais il continua néanmoins, rassuré par cette idée qu'il n'aurait qu'à s'adresser au premier passant, pour reprendre son chemin.

Toutefois, cette inquiétude passagère qui l'avait un moment troublé, le rendit un peu plus circonspect et plus attentif.

Il se mit à regarder l'endroit où il se trouvait, et involontairement il fut pris de curiosité.

Il longeait alors un mur élevé derrière lequel on voyait pointer quelques cimes d'arbres, et plus loin, la

silhouette d'un édifice qui rappelait l'aspect de Sainte-Marthe.

C'était un couvent, à n'en pas douter.

Il tressaillit.

Pourquoi le hasard l'avait-il amené en ce lieu désert, presque inhabité ?

Gaston avait toujours cru qu'il y a dans le hasard une mystérieuse intervention de la Providence, et il ne fut pas éloigné de penser que c'était Dieu lui-même qui l'avait poussé là.

Une fois que cette pensée se fut emparée de son esprit elle ne le quitta plus.

Il avança, fit le tour du mur de clôture, et finalement se trouva au seuil d'une grande porte qu'on avait laissée entrebâillée.

Il la poussa.

Elle ouvrait sur une vaste cour au fond de laquelle on apercevait un bâtiment qui présentait dans quelques-unes de ses parties certains vestiges Renaissance. Hautes cheminées ornées, toit à pans coupés, etc. À droite, se dessinait une autre construction plus moderne, dont les fenêtres à vitraux coloriés annonçaient une chapelle ; puis enfin, à gauche, chose singulière et assurément anormale, en retour sur la cour, un corps de logis indépendant du couvent, et qui semblait habité par des ménages d'ouvriers et de petits bourgeois.

Gaston avait franchi le seuil de la porte ; il fit quelques pas dans la cour, hésitant et craignant d'être taxé d'indiscrétion.

Pourquoi, en effet, était-il entré dans cette demeure ? Il n'eût pu le dire lui-même.

C'était un sentiment confus, né de mille incitations diverses et, pour ainsi dire, analysables ? Il voulait voir. Il était attiré là presque malgré lui. Il lui semblait qu'il obéissait à un désir que rien n'expliquait, mais qui s'affirmait impérieux et indiscutable.

Cependant on l'avait aperçu et on était venu à sa rencontre. C'était la sœur sacristine.

Gaston salua.

Sa bonne mine, sa distinction manifeste, le ruban qu'il portait à sa boutonnière, produisirent leur effet ordinaire.

La sœur sacristine sourit.

— Vous désirez parler à madame la supérieure ? demanda-t-elle avec le plus affectueux sourire qu'elle put trouver ; il faudra alors que vous attendiez, car c'est l'heure de la prière, et vous ne pourrez la voir…

— Dieu me garde d'être importun ! répondit Gaston ; je puis revenir.

— Ce n'est pas la peine. L'entrée de la chapelle est libre, et, si vous le voulez, vous pourrez y attendre que madame la supérieure puisse vous recevoir.

Gaston fit un signe d'acquiescement et suivit la sœur.

Mais à peine eut-il fait quelques pas dans les couloirs qu'il devait traverser, qu'une sensation inattendue le saisit, et ce fut avec une surprise douloureuse qu'il constata combien le couvent dans lequel il venait de pénétrer différait de celui de Sainte-Marthe.

Dès qu'il mit le pied sous la voûte sombre du corridor qui conduisait à la chapelle, il sentit une humidité froide tomber sur ses épaules et glacer sa chair. Le jour n'entrait que par d'étroites meurtrières, ouvertes dans le mur épais. Un silence lugubre régnait de toutes parts, et l'on y respirait une âcre senteur de renfermé et de moisi.

Quand il passa près du parloir, il y jeta un coup d'œil et frissonna.

Cela ressemblait, avec une apparence plus sinistre encore, aux parloirs de Mazas, où le prévenu ne peut communiquer avec ses parents ou ses amis qu'à travers le guichet d'une grille.

Ici, il n'y avait pas même de guichet, et la grille était voilée d'une longue draperie de couleur sombre.

On pouvait se parler, on ne pouvait se voir.

Quand il entra dans la chapelle, il respira.

Relativement, la chapelle était lumineuse.

Des hautes fenêtres qui donnaient sur la cour tombaient de grands rideaux qui tamisaient discrètement

les pâles rayons du soleil, répercutés par les mousselines et les dentelles qui ornaient l'autel.

Mais cette clarté vive et gaie s'arrêtait contre le mur opposé, interceptée brutalement par une immense grille quadrillée, doublée d'une draperie noire.

C'est derrière cette draperie, dans une salle où le regard ne pouvait pénétrer, que priaient et psalmodiaient les sœurs et les élèves, à l'abri de toute indiscrétion.

Au-dessus, on apercevait quelques tribunes également dissimulées, qui étaient spécialement réservées aux malades et aux infirmes. Et c'était tout.

Çà et là, quelques chaises pour les fidèles du dehors, un grand Christ d'ivoire se détachant sur une croix d'ébène et quelques reliques saintes pieusement conservées dans de petits coffrets à fermoir d'argent.

Mais Gaston ne donna aucune attention à ces divers objets, et, dès qu'il fut entré, son âme tout entière s'attacha à cette draperie jalouse qui lui dérobait la seule chose qu'il eût voulu voir.

Il avait presque oublié Mariette, tant il était absorbé par cette pensée unique.

D'ailleurs, depuis quelques secondes, un murmure confus, indistinct, s'était élevé de derrière la grille. De temps à autre, il entendait remuer une chaise, le bruit d'une toux opiniâtre arrivait jusqu'à lui, et son regard se faisait ardent, comme s'il eût voulu déchirer ce voile irritant qui l'arrêtait.

Toutefois, il finit par s'apaiser et prit une attitude plus calme.

Un silence profond s'était établi : l'office commençait.

Il s'agenouilla et laissa tomber sa tête dans ses deux mains, pour ne pas laisser surprendre les impressions multiples qui l'assaillaient, menaçant de lui enlever sa force et son courage.

Du reste, cela fut court.

Un quart d'heure à peine. Midi sonnait, quand le prêtre qui officiait donna sa bénédiction à l'assistance et regagna la sacristie à pas comptés.

Gaston demeura encore quelques secondes.

Mais les fidèles quittaient un à un la chapelle, et il ne pouvait rester davantage. D'ailleurs, Mariette l'attendait.

Il abandonna sa place, passa devant la grille et il se dirigeait vers la porte de sortie, quand tout à coup il s'arrêta terrifié et près de tomber.

Au moment où il passait devant l'autel, un mouvement inattendu s'était effectué parmi les personnes qui passaient devant la grille, une main avait soulevé un coin de la draperie, et un cri de suprême angoisse et de défaillance s'était fait entendre.

Or, à tort ou à raison, dans la voix qui avait poussé ce cri, Gaston avait cru reconnaître celle de mademoiselle de Beaufort.

Ne se trompait-il pas ? Était-ce possible ? À tout prix il voulait savoir, et, poussé par un sentiment plus fort que sa volonté même, il fit quelques pas pour se rapprocher.

Mais il n'alla pas loin.

Une rumeur discordante s'entendait maintenant derrière la grille. C'était un brouhaha indescriptible à travers lequel on distinguait des exclamations effarées ; la draperie s'agitait par moments, comme par saccades, et des regards violemment allumés s'attachaient au jeune commandant, qu'ils semblaient tenter d'exorciser.

Il en fut presque interdit.

Il avait vu cependant bien d'autres tempêtes, sans en avoir été troublé ; mais ici, dans un pareil lieu, après la sensation si vive qu'il venait d'éprouver, il n'eut pas la force de réagir contre sa propre émotion.

La porte de sortie était ouverte, et machinalement, sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il gagna la rue et s'enfuit, comme s'il venait de commettre un sacrilège.

Un quart d'heure plus tard, il arrivait à Sainte-Marthe et entrait au parloir, où il trouvait Mariette et sœur Rosalie.

XVIII

— Ah ! vous êtes en retard, dit la jolie enfant avec une petite moue charmante ; moi qui vous attendais avec tant d'impatience ! Si vous saviez combien j'avais hâte de vous voir.

Gaston lui prit les mains sans trop savoir ce qu'il faisait.

— Pardonnez-moi, dit-il en essayant de se remettre, j'ai été retardé, en effet ; je vous expliquerai cela ; mais voyons, dites-moi, j'ai reçu votre lettre. Vous avez appris quelque chose ?

— Depuis trois jours.

— Il s'agit d'Edmée ?

— Et de qui donc ! Pauvre amie ! Je suis si malheureuse depuis qu'elle est partie, et je m'ennuie tant.

— Que vous a-t-on dit ?

— Ah ! il n'y a encore que le hasard pour bien faire les choses, répondit Mariette ; car sans lui nous n'aurions jamais rien su.

— Et que savez-vous ?

— Voici : il faut dire d'abord que l'année dernière nous avions ici pour camarade mademoiselle Irma de Fontanges, une belle jeune fille appartenant à une famille

qui malheureusement ne pouvait pas lui constituer une dot. Irma n'ignorait pas ce détail, et elle était bien résignée à passer sa vie dans un cloître, ne voulant pas d'un époux qui l'aurait prise pour sa beauté, et qui plus tard lui aurait reproché peut-être de ne lui avoir rien apporté.

— Quelle idée !

— C'était la sienne, et je suis loin de partager sa manière de voir ; car il me semble, au contraire, qu'un homme qui épouse une jeune fille sans dot, lui donne, en agissant ainsi, la meilleure preuve d'amour qu'elle puisse désirer. N'est-ce pas votre avis ?

— Assurément.

— À la bonne heure. Je suis bien aise de vous entendre parler ainsi. Enfin, c'était l'idée d'Irma, et quoiqu'elle n'eût pas de vocation, elle était décidée à se retirer au couvent. Mais voilà que tout à coup un oncle à elle, qui était parti pour l'Inde il y avait des années et des années, et dont on ne parlait plus depuis longtemps, vient à mourir subitement, laissant à sa nièce, dont il était le parrain, une fortune de plusieurs millions.

— De sorte qu'elle a renoncé au couvent.

— Tout de suite ! Vous auriez fait comme elle, je suppose ?

— N'en doutez pas.

— Elle a donc quitté Sainte-Marthe, voilà près d'un an, et il y a trois jours elle est venue nous annoncer qu'elle se mariait.

— Elle n'a pas perdu de temps.

— Il faut toujours en perdre le moins possible.

— Mais je ne vois pas.

— Vous allez voir ! Irma est donc venue nous voir l'autre jour, pendant la récréation, et après qu'elle eut satisfait à toutes les questions dont on l'accablait, comme je me rappelais qu'elle était, comme moi, fort liée avec Edmée, je lui ai dit ma tristesse et le chagrin que j'éprouvais que l'on nous eût caché le couvent où elle devait se trouver.

Alors, continua Mariette, Irma montra un grand étonnement, et, en hésitant, elle me confia que le dimanche précédent elle avait vu et embrassé Edmée. – Où cela ? demandai-je. – Et elle me répondit que c'était à *l'Adoration*. – Vous comprenez que je n'ai pas gardé cela pour moi, j'en ai conféré aussitôt avec sœur Rosalie, et c'est elle qui m'a engagée à vous écrire.

— Que vous êtes bonne… et combien je vous remercie ! répondit Gaston, touché de la grâce charmante et de l'abandon communicatif de la jolie enfant… Mais vous ne m'auriez pas écrit, que je serais venu tout de même.

— Vous avez reçu une lettre de Maxime ?

— C'est cela… une longue lettre de quatre pages.

— Ah ! il vous gâte, vous ; car moi maintenant, depuis quinze jours surtout, ce sont presque des télégrammes qu'il m'envoie.

— Ne lui en veuillez pas, Mademoiselle.

— Oh ! je ne lui en veux pas non plus.

— Car dans cette longue lettre qu'il m'a adressée, il n'est guère question que de vous.

— Vraiment ?…

— Il se reproche d'être parti si vite.

— Il est si bon !

— Et il vous aime tant !…

Mariette baissa les yeux, et ses joues se couvrirent d'une vive rougeur.

— Et doit-il revenir bientôt ! reprit-elle peu après, d'un accent ému.

— Il me le fait espérer, et je ne doute pas qu'il ne soit lui-même bien impatient de vous revoir.

Il y eut encore un court silence.

Sœur Rosalie s'était rapprochée des deux jeunes gens ; elle rappela à Mariette que l'heure allait sonner, et l'invita à se retirer.

— Déjà ! fit Mariette.

— M. de Pradelle ne manquera pas de revenir, et j'ai d'ailleurs quelques recommandations à lui adresser.

— Vous, ma sœur ?

— Oui, mon enfant.

— Eh bien ! je me retire et vous laisse. Mais, ajouta-t-elle en se tournant vers Gaston, si vous écrivez à Maxime, n'oubliez pas de lui dire que je lui suis bien reconnaissante de penser à moi et que je serai heureuse de le revoir.

Et elle partit en courant, comme elle était venue. Elle n'avait pas disparu, que Fanny Stevenson s'emparait avec autorité du bras de Gaston.

— Cette enfant n'a rien vu, dit-elle d'un ton âpre ; mais moi qui vous observais tout à l'heure je n'ai pu me tromper. Vous étiez pâle en arrivant, et il y avait encore dans votre regard une dernière expression d'effarement.

— Rien ne vous échappe donc ? fit Gaston.

— C'était vrai, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Vous avez vu Edmée peut-être ?

— Non ; mais elle m'a vu, elle, et cela suffit.

— D'où venez-vous donc ?

— Du couvent de l'Adoration.

— Qui vous avait dit d'y aller ?

— Personne ; ou plutôt, c'est Dieu qui a guidé mes pas.

Le jeune commandant raconta brièvement alors ce qui lui était arrivé une heure auparavant, et pendant qu'il parlait, la malheureuse mère mordait ses lèvres jusqu'au sang, et ses doigts irrités se crispaient sur la bure de sa robe.

— Elle ! elle ! ma pauvre et douce Edmée ! balbutia-t-elle. Mon Dieu ! si près de moi, et je ne puis la voir, et je reste-là…

Elle secoua la tête avec violence, comme le fauve que le sang ou la colère aveugle.

— Non ! non ! non ! poursuivit-elle, la lèvre torve, c'est assez souffrir ; je ne veux pas laisser torturer plus longtemps mon enfant, car elle me reprocherait un jour à bon droit, mon indifférence et ma lâcheté.

— Prenez garde !

— À quoi donc ? N'est-ce pas à eux plutôt de trembler ? Que pourraient-ils ajouter encore aux tortures qu'ils m'ont fait endurer ?

— S'il ne s'agissait que de vous, vous auriez raison peut-être ; mais Edmée est en leur pouvoir.

— Je la leur arracherai.

— S'ils vous en laissent le temps ; songez-y, miss Fanny, vous avez été prudente jusqu'ici, ne compromettez pas le bénéfice acquis de cette conduite,

et ne vous hâtez pas trop d'engager une lutte où vous pouvez être vaincue.

— Je souffre tant.

— Et croyez-vous que je souffre moins ? Pensez-vous que mon cœur ne saigne pas aussi ? Mais j'ai peur de la perdre encore une fois ; je tremble qu'on nous l'enlève de nouveau, et si cela arrivait, quelle responsabilité n'assumeriez-vous pas !

— Mon Dieu !

— Laissez-moi faire.

— Quel est votre dessein ?

— Fiez-vous à moi. Je comprends comme vous qu'il est urgent d'agir. Nous savons maintenant en quel lieu on tient Edmée enfermée et je vous jure que je vais faire bonne garde.

— Soit ! dit miss Fanny, je me tairai ; je refoulerai au fond de mon cœur tous ces sentiments de révolte et de haine qui le brûlent et le déchirent. Je vous accorde quelques jours encore, mais je jure, de mon côté, que si les nouveaux efforts que vous allez tenter restent infructueux, rien ne pourra plus m'arrêter, et ils verront ce dont je suis capable.

Gaston avait son idée ; en quittant miss Fanny, il prit la direction du couvent de *l'Adoration*, et en moins d'un quart d'heure il en apercevait le mur de clôture.

Mais au lieu d'aller à la porte par laquelle il était entré la première fois, il fit le tour de l'établissement, et gagna le corps de logis dont nous avons parlé, et qui, indépendant de la communauté, faisait retour sur la cour principale.

Ce corps de logis était habité par quelques modestes ménages de bourgeois et d'ouvriers ; mais le personnel des locataires s'y renouvelait souvent, en raison même de l'espèce de servitude que le voisinage du couvent lui créait.

On y entendait à toute heure de jour et de nuit le bruit de la cloche qui appelait à la prière, et l'on assistait, pour ainsi dire, aux offices qui se disaient à la chapelle.

Cela n'avait rien précisément de récréatif, et il était rare qu'il n'y eût pas toujours quelque logement vacant.

Gaston vit, en effet, en approchant, deux ou trois écriteaux pendus au-dessus de la porte d'entrée.

Il s'en réjouit et s'empressa de s'adresser au concierge.

Ce dernier fit un geste d'étonnement qui n'échappa point au jeune commandant.

— Vous avez quelques logements à louer ? demanda ce dernier, sans tenir compte de l'étonnement de son interlocuteur.

— Oui, Monsieur, répondit le concierge ; mais je doute qu'ils puissent vous convenir.

— Pourquoi ?

— Ce sont des logements d'ouvriers.

— Qu'à cela ne tienne, repartit Gaston ; car le logement que je cherche est destiné à être occupé par mon domestique.

Le concierge se leva.

— S'il en est ainsi, dit-il, je crois bien que j'ai votre affaire.

— Peut-on visiter les lieux ?

— Si Monsieur veut me suivre.

Le concierge confia sa loge à sa femme, et prenant les devants, il se mit à monter l'escalier, suivi de près par Gaston.

Ils arrivèrent ainsi au palier du troisième étage.

— C'est ici ? interrogea Gaston.

Le concierge avait ouvert une porte ; il s'effaça pour permettre au jeune homme de passer.

La chambre était propre ; deux grandes fenêtres y laissaient pénétrer un jour cru.

Gaston en ouvrit une et plongea son regard au dehors.

Les fenêtres donnaient sur la cour. En face s'élevait le couvent, et Gaston constata avec un frémissement de

joie que, de l'endroit où il se trouvait, on pouvait distinguer tout ce qui se passait dans le parloir.

C'est plus qu'il n'espérait.

— Mon domestique sera fort bien ici, dit-il ; je retiens donc le logement. Dans une heure, votre nouveau locataire viendra s'installer.

Et il allait se retirer, quand il demeura comme cloué à sa place par une surprise mêlée de stupeur.

Derrière la haute fenêtre du parloir, il venait d'apercevoir la silhouette d'Edmée.

XIX

Un frisson glacé passa sur sa chair et tout son être frémit.

Elle ! c’était bien elle !

Il ne la voyait qu’imparfaitement ; mais son cœur ne pouvait s’y tromper, et un sanglot s’engagea dans sa gorge.

C’est qu’aussi la pauvre recluse était bien changée.

Il remarqua surtout la profonde altération de ses traits et l’amère et douloureuse mélancolie de son attitude.

Son cœur se brisa. Il eût voulu franchir l’espace, la prendre dans ses bras, la serrer contre sa poitrine.

Jamais il ne l’avait tant aimée que dans ce moment ; il eût donné sa vie pour presser une seconde son front pâli sous ses lèvres ardentes.

Mais il restait là, retenu à sa place par un sentiment supérieur. Il regardait et attendait.

Quoi ? Il ne le savait pas lui-même.

Peut-être espérait-il qu’elle tournerait les yeux de son côté et qu’elle l’apercevrait.

Edmée était loin de soupçonner sa présence si près d'elle ; son père lui parlait et elle l'écoutait triste, accablée, résignée comme toujours !

Que lui disait M. de Beaufort ?

Parfois un sourire contraint relevait le coin de sa bouche : son regard se voilait, et elle cachait sa tête sur la poitrine de son père.

Parfois aussi un éclair parti de ses yeux, d'ordinaire si doux, éclairait son visage, et Gaston y surprenait une expression qu'il ne leur connaissait pas.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

La pauvre créature, lasse de souffrir, sentait-elle sourdre en elle des mouvements de révolte mal contenus ?

M. de Beaufort paraissait, par instants, embarrassé et timide ; on eût dit qu'il s'étonnait de certaines résistances qu'il rencontrait pour la première fois chez son enfant.

Gaston observait tout cela, partagé entre mille sensations contraires.

L'homme qui l'accompagnait attendait derrière lui, étonné, sans comprendre.

Tout à coup, le jeune commandant se retira brusquement de la fenêtre, et gagnant précipitamment la porte.

— C'est bien, dit-il au concierge : je retiens, cette chambre ; mon domestique viendra, ainsi que je vous l'ai

dit, s'y installer dès aujourd'hui, et il paiera le terme d'avance.

Puis il descendit les marches quatre à quatre.

Il n'avait pas de temps à perdre.

Il venait de voir une chose effrayante.

Pendant l'entretien du père et de la fille il avait remarqué que les sœurs allaient et venaient très affairées à travers les couloirs, et il n'y avait pas pris garde autrement.

Mais bientôt il vit Edmée jeter un voile épais sur ses cheveux, poser sur ses épaules un châle dont M. de Beaufort l'aida à s'envelopper ; puis elle prit le bras de son père et quitta le parloir.

Une sueur froide perla à ses tempes, et une épouvante sans nom le saisit.

Allait-on encore une fois enlever Edmée ? et dans ce cas, où devait-on la conduire ?

Il y avait, dans cet acharnement à soustraire la malheureuse jeune fille à toutes recherches un fait si révoltant, si monstrueux, qu'il n'y pouvait croire.

Il voulait s'assurer qu'il se trompait.

Quand il arriva dans la rue, M. de Beaufort montait dans le coupé qui l'avait amené.

Mais Edmée y était-elle montée avec lui ?

C'était là le point important et il ne put le vérifier.

Car au moment où il se précipitait vers la voiture pour fixer ses doutes, le cocher enlevait ses chevaux, et le coupé partait au grand trot.

Gaston eut un accès de rage aveugle, et fit un geste de résolution farouche.

— Ah ! quoi qu'ils fassent, murmura-t-il avec fureur, quelques précautions qu'ils prennent, il faudra bien que je la retrouve, et ce jour-là, à mon tour, je n'aurai ni pitié ni faiblesse.

Il rentra chez lui agité, fiévreux, en proie à une exaltation comme il n'en avait jamais éprouvé.

Malheureusement il était réduit à l'inaction jusqu'au lendemain, car c'est le lendemain seulement à midi qu'il pouvait voir sœur Rosalie et se concerter avec elle sur les résolutions à prendre.

Toutefois, en attendant, il donna ses ordres à Bob, lui désigna la maison où il venait de louer une chambre pour lui, et lui expliqua surabondamment ce qu'il avait à faire.

C'était simple d'ailleurs.

Tenter d'établir des communications avec le couvent, s'y ménager des intelligences, si c'était possible, fréquenter la chapelle ; enfin surveiller toutes les personnes qui entreraient à *l'Adoration* ou qui en sortiraient.

Bob partit emportant ces instructions, et Gaston resta seul.

Le soir, il alla rôder autour de l'hôtel de la Chaussée-d'Antin, dans l'espoir d'y rencontrer M. de Beaufort. Mais il ne vit personne.

L'hôtel était plongé dans l'ombre ; on eût dit qu'il était inhabité.

La nuit qu'il passa à la suite de ces événements fut peut-être une des plus tourmentées qu'il eût passée encore.

Mais un incident inattendu allait lui apporter une distraction et en même temps un aide qui n'était pas à dédaigner.

Le matin, vers huit heures, il entendit carillonner à sa porte.

Bob n'était pas là. Gaston alla ouvrir, et il fut tout étonné de voir entrer Maxime.

Maxime avait précipité son départ ; il n'avait pas pris le temps d'adresser un télégramme à son ami, s'était jeté dans le train express la veille, vers deux heures, et il arrivait tout droit chez Gaston, après avoir pris à peine une heure pour secouer la poussière du voyage.

— Pardieu ! fit Gaston, voilà une agréable surprise. Je ne t'attendais que dans quelques jours.

— Je ne tenais plus à Brest, répondit Maxime ; Paris me manquait.

— Et mademoiselle Duparc ?

— Et Mariette aussi ; pourquoi le cacherais-je ? Décidément j'en suis fou.

— Cela se voit de reste.

— Je suis résolu…

— À quoi !

— À me marier.

Gaston regarda son ami avec un sourire ironique.

— Ah çà ! dit-il, avec une pointe d'enjouement, tu me dis cela comme si tu avais hésité.

— Eh ! sans doute que j'ai hésité.

— À quel propos ?

— Dame ! écoute donc ! moi, je n'y avais jamais songé. J'ai bien ébauché quelques amourettes dans les quatre parties du monde ; mais cela n'avait effleuré que l'épiderme, et je n'en faisais pas moins mes deux repas par jour, sans compter les lunchs. Mais il est écrit que c'en est fait !

— Pauvre Maxime !

— Tu me plains !

— Eh non ! Seulement je ne m'y attendais pas…

— Ni moi non plus, pardieu ! Quand je me suis rendu pour la première fois au couvent de Sainte-Marthe, je

comptais continuer mon rôle de tuteur et de cousin, et je m'imaginais que, Mariette et moi, nous nous retrouverions, comme nous nous étions quittés trois années auparavant : enfants étourdis et insouciants qui ne songent qu'à rire, et ne demandent rien encore à la vie !

Mais au lieu de la petite fille que j'avais laissée au départ, voilà que j'aperçois une belle personne dans toute la grâce de l'adolescence ; je la regarde et la trouve charmante ; je l'écoute et elle est spirituelle ; enfin, je lui parle, et je la vois s'émouvoir et se troubler, comme si ma présence lui faisait plaisir et peur ! Ma foi ! c'est communicatif cela, et j'ai perdu la tête.

— Tu la retrouveras.

— C'est pour cela que je me marie.

— Alors, tu vas la demander ?

Maxime éclata en un joyeux éclat de rire.

— N'est-ce pas là, dit-il gaiement, une situation exceptionnelle et tout à fait charmante ? Deux orphelins qui ne dépendent plus que d'eux-mêmes et qui se donnent l'un à l'autre, dans toute la plénitude de leur volonté et la sincérité de leur amour ! Cite-moi beaucoup de mariages qui se concluent dans de semblables conditions.

— Tu as raison.

— Mais voyons ! nous bavardons tous les deux, et j'oublie…

— Quoi donc ?

— Eh mais ! il faut nous rendre à Sainte-Marthe.

Gaston haussa les épaules.

— Décidément, répliqua-t-il, la tête n'y est plus ; il n'est pas dix heures encore, et la seule chose que nous ayons à faire, c'est d'aller déjeuner.

— C'est vrai ! Tu vois, il est temps que cela finisse ! J'ai toujours eu cependant un robuste appétit, et j'étais hors de pair sous ce rapport au carré des officiers ; mais depuis un mois…

— Es-tu prêt ?

— Quand tu voudras.

— Eh bien ! partons, mon ami ; car je n'ai pas moins de hâte que toi d'aller au couvent de Sainte-Marthe.

Ils allaient sortir, Maxime s'arrêta sur les dernières paroles de Gaston.

— Au fait, dit-il, pris d'une idée subite, je n'en fais jamais d'autres, et je suis vraiment bien ingrat.

— Qu'est-ce qui te prend ?

— Ah ! l'amour rend égoïste.

— On le dit.

— Et, dans la joie de mon bonheur, j'oubliais que tu traverses, en ce moment, de cruelles épreuves.

— Ce ne sera rien, je l'espère.

— Où en es-tu ?

— Au même point, à peu près.

— Mais, mademoiselle de Beaufort ?

— Disparue.

— Ah ! je compte bien que tu ne repousseras pas mon concours, et tu sais que tout mon sang et ma vie sont à toi.

Gaston remercia du geste.

— Oui, oui, je sais tout cela, dit-il, et je compte sur ton amitié et ton dévouement ; mais, viens ! partons, et tout en déjeunant, je te raconterai ce qui s'est passé pendant ton absence, et les événements qui se préparent.

XX

Quelques minutes avant midi, les deux amis entraient au couvent de Sainte-Marthe, bien diversement impressionnés l'un et l'autre.

Un changement inattendu s'était opéré chez Gaston : ce qu'il avait vu la veille, la certitude qu'il venait d'acquérir de la nouvelle tentative que l'on préparait contre Edmée, avait modifié ses dernières résolutions, et il arrivait bien décidé à s'unir à Fanny Stevenson pour empêcher l'odieuse séquestration que l'on méditait.

Jusqu'ici, il avait hésité.

Il ne pouvait croire à tant de noirceurs ; il s'obstinait à espérer en l'amour que M. de Beaufort avait toujours témoigné à sa fille. Mais, depuis la veille, il ne doutait plus que le malheureux père ne fût entièrement gagné à la cause de madame de Beaufort, et il voulait empêcher qu'Edmée ne lui fût enlevée.

Ce qu'il allait faire, il ne le savait pas bien ; mais il verrait miss Fanny, et, à eux deux, ils ne pouvaient manquer de réussir.

Quant à Maxime, il ne pensait qu'à Mariette, et il était fort ému.

Ce qu'il avait à lui dire était bien simple, cependant ; mais quelquefois ce sont les choses les plus simples qui sont les plus difficiles à exprimer.

Comment s'y prendrait-il ? Par où fallait-il commencer ?

Le moment psychologique était venu, et après avoir cru fermement à l'amour de Mariette, maintenant il se sentait pris d'un doute affreux.

Mariette était la franchise et la bonté mêmes.

Jusqu'alors il avait cru lire dans ses yeux tout ce qui se passait dans son cœur, mais qu'allait-il devenir s'il s'était trompé et si ce qu'il avait pris pour de l'amour n'était que l'expression d'une reconnaissance dont elle n'avait pas cherché à voiler la vivacité !

Quand il pénétra dans le parloir et qu'il aperçut la jolie enfant, son cœur se mit à battre avec une violence désordonnée.

Mariette, elle, ne paraissait ni plus émue ni plus embarrassée qu'un mois auparavant, lors des premières visites de son cousin. Son visage resplendissait de la même joie sereine, et c'est avec la même candeur, le même abandon, qu'elle accourut présenter son front au baiser fraternel du jeune lieutenant de vaisseau.

Celui-ci l'entraîna dans un coin du parloir.

— Ah ! je ne vous attendais pas si tôt, dit-elle avec sa moue charmante : et pourtant j'avais hâte de vous revoir.

Vous avez été bien longtemps absent et vous m'avez écrit bien peu souvent.

— J'ai été si occupé… balbutia Maxime.

— La marine prend donc tous vos instants ?

— Ce n'est pas la marine seule.

— Cependant…

— J'ai eu d'autres soucis.

— Vous ? À quoi pensiez-vous donc ?

— À vous.

— Vraiment ?… Ça, c'est gentil ; car, moi, il ne se passe pas de jours…

— Chère Mariette !…

— Enfin ! expliquez-moi, au moins, quelle grave préoccupation…

Un nuage glissa sur le front du jeune homme, et comme Mariette s'était assise, il prit place à ses côtés.

— Voici ! dit-il au bout d'un instant. Depuis que je vous ai revue, j'ai cru remarquer que vous ne vous plaisiez pas beaucoup à Sainte-Marthe.

— Dites : pas du tout… et vous serez dans le vrai !

— Alors, j'ai cherché quel moyen je pourrais bien prendre pour vous en faire sortir.

Mariette enveloppa son cousin d'un regard où il n'y avait encore que de l'étonnement.

— Sortir d'ici, répéta-t-elle ; y songez-vous ? Et que pourrais-je faire, une fois dehors ?

— C'était le difficile en effet.

— Une orpheline ! Sans parents, sans amis !…

— C'est ce que je me suis dit.

— Et vous y avez renoncé ?

— J'ai persisté, au contraire, et je crois que j'ai bien fait.

— Comment cela ?

— Car, si vous le voulez, cela dépendra de vous.

Cette fois encore, l'enfant regarda Maxime avec une profonde attention.

— Voilà que je ne comprends plus, dit-elle d'un ton lent et vague.

— C'est pourtant bien clair, répartit Maxime. Ainsi que vous le disiez, il vous serait difficile, une fois hors de Sainte-Marthe, de rencontrer une situation convenable, et vous vous y trouveriez plus malheureuse et plus isolée qu'au couvent. À moins cependant…

— Achevez.

— À moins qu'il ne se présente un homme que votre grâce et votre beauté auraient séduit, et qui vous demanderait le bonheur de devenir votre époux.

— Vous voulez me marier ? fit Mariette avec un tressaillement.

— Cela vous effraierait-il ?

— Cela ne m'effraierait pas, mais il me semble si impossible qu'un homme raisonnable songe à épouser ; sans dot…

— Il y en a un.

— Vous le connaissez ?

— C'est un jeune homme ; vingt-cinq ans ; ni beau, ni laid, avec de la gaieté, de l'esprit aussi, du moins on le dit, et possédant une fortune modeste, mais suffisante pour assurer le bonheur d'une femme qui ne serait pas très exigeante.

Mariette garda le silence ; elle avait penché son beau front. Une imperceptible pâleur couvrait ses joues d'ordinaire si roses, et sa poitrine se gonflait par instant sous l'empire d'une émotion intense.

— Vous ne répondez pas, insista Maxime d'une voix inquiète.

— Eh ! que voulez-vous que je réponde ? dit-elle ; j'étais loin de m'attendre à une pareille communication, et vous admettrez qu'elle a de quoi surprendre. Je ne dis pas que quelquefois je n'aie pas arrêté ma pensée sur un

avenir qui est celui auquel rêvent le plus volontiers toutes les jeunes filles de mon âge. Mais, moi je m'étais fait un idéal.

— Ah ! fit Maxime, un moment décontenancé.

— D'abord, je me suis promis de n'épouser jamais qu'un homme qui m'aimerait.

— Ah ! celui-là vous aime à en perdre la raison.

— Il me connaît alors ?

— Depuis longtemps.

— Mais ce n'est pas tout.

— Qu'y a-t-il encore ?

— Il y a que je voudrais, moi aussi, être bien sûre que je l'aimerai.

Par un mouvement irréfléchi, Maxime prit la main de Mariette et la serra tendrement dans les siennes.

— Il se trompe peut-être, répliqua-t-il, mais il a espéré quelquefois qu'il ne vous était pas tout à fait indifférent.

— Je le vois donc ? fit Mariette, dont le visage, s'éclaira.

— Oui… oui… souvent.

— Et quel est son nom ?

— Maxime de Palonnier.

Mariette eut un sanglot de bonheur : un petit cri vif et doux comme un cri d'oiseau s'échappa de ses lèvres, et elle leva sur Maxime ses deux yeux voilés de douces larmes.

— Oh ! vous êtes le meilleur, le plus généreux des hommes ! dit-elle avec effusion, et ma vie tout entière ne suffira pas à vous payer le bonheur que vous m'aurez donné !

En parlant ainsi, elle alla cacher sa tête éperdue sur la poitrine du jeune homme, sans prendre garde à sœur Rosalie qu'un pareil oubli pouvait à bon droit scandaliser.

Mais miss Fanny ne songeait guère à elle. Gaston venait de lui raconter ce qui était arrivé, et à la nouvelle du récent enlèvement de sa fille, elle s'était dressée de sa chaise, palpitante, oppressée, le regard chargé de haine.

— C'en est trop ! dit-elle d'un ton violent ; ils ont comblé la mesure, et il est temps que nous intervenions.

— C'est mon avis ! approuva Gaston ; j'y suis désormais résolu, et ce que vous me direz de faire, je le ferai.

— À la bonne heure ! Dès aujourd'hui, moi, je me mettrai à l'œuvre. Nous n'avons plus de temps à perdre. Le moindre retard peut aggraver la situation ; et si nous restions plus longtemps inactifs, ils tueraient la pauvre enfant.

— Que décidez-vous ?

— Vous le saurez bientôt. Il faut que je réfléchisse… Mais ne craignez rien : comptez sur moi, et je vous jure qu'avant peu je saurai si Dieu est avec nous ou avec les misérables qui m'ont ravi ma fille !

— Devrai-je revenir demain ?

— Non, ne reparaissez plus. On vous épie désormais autant que moi-même ; nous avons peut-être manqué de prudence jusqu'ici, et il ne faut plus retomber dans la même faute.

— Où vous verrai-je, si je ne puis me présenter à Sainte-Marthe ?

— Laissez-moi faire et fiez-vous à moi. Seulement, pendant quelques jours, rentrez chez vous de bonne heure et attendez que l'on aille vous y trouver de ma part.

Gaston n'insista pas et se soumit.

Puis vingt-quatre heures se passèrent sans qu'il entendît parler de rien ou qu'il vît personne ; mais le lendemain soir, vers dix heures, comme il était seul dans sa chambre, on sonna à la porte et il alla ouvrir.

Et quelle ne fut pas sa stupéfaction en apercevant, sur le seuil, miss Fanny Stevenson dans son costume de religieuse.

Miss Fanny passa une heure au moins chez le jeune commandant et eut avec lui une longue conversation, à la suite de laquelle ils prirent ensemble des résolutions

énergiques qui devaient assurer le succès de la difficile entreprise qu'ils allaient tenter.

Nous croyons inutile de faire connaître pour le moment ces résolutions au lecteur ; mais les événements dramatiques qui vont suivre l'édifieront surabondamment sur ce point en l'initiant à un monde inconnu, bizarre, mystérieux, qui s'est dérobé jusqu'à ce jour sous un voile impénétrable, et qu'aucune main profane n'avait encore osé soulever.

DEUXIÈME PARTIE

UN DRAME AU COUVENT

I

Il y avait plusieurs mois qu'Edmée avait quitté le couvent de Sainte-Marthe.

Quand son père était venu la prendre à *l'Adoration*, il l'avait trouvée bien abattue et bien triste. Elle avait beaucoup réfléchi, et un changement profond s'était opéré en elle.

Ce qui lui arrivait lui semblait incompréhensible : quelque chose se tramait qu'elle ne démêlait pas bien, mais qui l'effrayait.

Elle se sentait comme abandonnée, menacée même sans qu'elle eût pu dire à propos de quoi.

Qui lui en voulait donc, et que lui voulait-on ?

Elle s'y perdait.

Le jour où son père était venu la chercher à *l'Adoration*, elle avait deviné, sous ses questions inquiètes, un chagrin qu'il n'avouait pas, qu'il s'efforçait de dissimuler, mais qui se trahissait par son attitude embarrassée, son front soucieux, son regard qui se voilait par moment sous celui de sa fille.

Edmée ne l'avait jamais vu ainsi.

On eût dit qu'il avait honte ; pour la première fois, il manquait à sa franchise ordinaire.

La pauvre enfant se creusait l'esprit sans arriver à trouver une explication qui la satisfît. Et elle se demanda quel malheur le menaçait.

Elle aimait tant son père ! C'était la seule personne au monde qui lui eût jamais témoigné une réelle affection. Elle se le rappelait à toutes les époques de sa vie, bon, dévoué, aimant, l'entourant de soins, la berçant dans sa tendresse infinie.

Elle s'était habituée à être aimée ainsi ! Pour mieux dire, elle ne croyait pas alors qu'on pût l'aimer davantage ou autrement, et elle s'était abandonnée confiante en cet amour, où elle entrevoyait un avenir reposé et calme.

M. de Beaufort lui eût demandé de mourir qu'elle n'eût point discuté, si elle avait pu croire que sa mort dût aider à son bonheur.

Mais depuis quelque temps un grand trouble s'était emparé d'elle, et il ne lui fut pas difficile de voir que M. de Beaufort n'était plus le même.

Il ne lui parlait plus maintenant qu'avec contrainte ; à peine un pâle sourire effleurait-il sa lèvre. Une fois ou deux, des mouvements d'impatience lui étaient échappés, lui qu'elle avait toujours trouvé complètement placide et doux !

Que s'était-il passé ?

Le jour de son départ de *l'Adoration*, elle avait tenté de l'interroger ; mille questions se pressaient sur ses lèvres ; elle avait espéré un moment que son père lui

parlerait de Gaston, et naïvement elle s'étonnait qu'il se fût tu sur ce point.

Un sombre nuage passa sur le front de M. de Beaufort et il enveloppa sa fille d'un douloureux regard.

— Pauvre et chère enfant, dit-il d'un ton contenu, ne m'interroge pas ; je ne puis rien te dire aujourd'hui, mais ne doute jamais de mon inaltérable affection.

— Vous savez bien que je suis résignée d'avance à faire tout ce que vous me demanderez, dût ma soumission me coûter le bonheur de toute ma vie ! Mais, en échange de cette obéissance aveugle à vos volontés, ne me sera-t-il pas permis au moins de connaître le sort que l'on me destine, afin que je puisse m'y préparer ?

— Oui, tu as raison : je te dirai tout !

— Quand cela ?

— Bientôt.

— Et en attendant, vous allez me conduire dans une autre maison ?

— Où tu ne resteras pas longtemps !

— Mais vous m'y viendrez voir ?

— Oui, oui, souvent, je te le promets ! Est-ce que je pourrais jamais renoncer à un pareil bonheur !

Edmée secoua tristement la tête.

— Voyez, dit-elle d'un accent brisé, si j'ai besoin de croire à votre amour, puisqu'il ne me restera plus que vous dans ce monde dont je vais être séparée.

M. de Beaufort la prit dans ses bras et la baisa à plusieurs reprises sur le front et dans les cheveux.

— Tais-toi ! tais-toi ! balbutia-t-il, pendant que deux larmes tombaient sur les joues de sa fille.

Celle-ci se dégagea brusquement, comme si ces deux larmes l'avaient brûlée.

— Vous pleurez ! s'écria-t-elle effrayée. Oh ! ce n'est pas moi, au moins, qui vous cause ce chagrin ?

— Non ; sur ma vie, je le jure !

— Aucun danger ne vous menace ?

— Aucun. Quelle idée !

— Mon Dieu ! c'est la première fois ; pleurer, vous ? Mais qu'arrive-t-il donc ? Par pitié, au nom du ciel, dites-moi…

M. de Beaufort lui mit la main sur la bouche. Il avait fait un effort surhumain et s'était contenu.

Il put ébaucher un sourire.

— Voyons, dit-il, ne t'effraye pas. Tu es une enfant ; je ne peux pas tout te dire, mais avant peu, je l'espère, je te confierai ce secret, qui, révélé aujourd'hui, pourrait n'être pas sans danger. Comprends-tu ?

— Je ne comprends qu'une chose, c'est que je suis prête à vous obéir.

— À la bonne heure. Eh bien ! partons !

— Où me conduisez-vous ?

— Viens toujours. Ne m'interroge pas, et ne redoute rien tant que je serai près de toi.

Edmée n'avait plus fait d'objection, et elle s'était confiée à son père.

Dès le soir même, elle entrait dans un nouveau couvent, qu'elle ne connaissait pas, dont elle n'avait pas même demandé le nom, et après avoir été reçue par la supérieure, elle se laissait conduire dans la cellule qu'elle allait habiter désormais.

Elle était comme accablée, ne cherchait à s'expliquer rien de ce qui se passait, et se sentait disposée à n'opposer plus aucune résistance. Plusieurs mois se passèrent de la sorte.

M. de Beaufort était venu souvent dans le commencement, et cela l'aidait à vivre. Il ne l'abandonnait pas et c'est tout ce qu'elle demandait.

Mais bientôt les visites de son père devinrent plus rares et plus courtes.

Elle remarqua aussi que chaque fois son front était plus soucieux ; qu'il semblait préoccupé, qu'il ne parlait que par monosyllabes, et répondait à peine à ses questions. Toutes ses appréhensions reparurent ; elle eut

froid au cœur : elle s'imagina qu'elle était la cause des soucis de M. de Beaufort, et vaguement elle entrevit un abandon prochain.

Alors, son esprit s'exalta, et elle chercha à se réfugier dans un autre sentiment plus intime, plus mystérieux, le seul qui pût la sauver dans la détresse où elle se trouvait.

Elle avait à peine connu Gaston de Pradelle ; mais il n'était pas besoin de voir souvent le jeune commandant pour reconnaître en lui une nature supérieure, un esprit élevé, un cœur excellent.

D'ailleurs, Gaston l'aimait ; il le lui avait dit, et parfois, dans le silence des nuits, elle se rappelait la douceur émue de sa voix et l'éclat pénétrant de son regard.

Elle oubliait alors tout ce qu'elle avait souffert, l'isolement où elle était réduite, pour ne songer qu'à cet amour, qui lui semblait l'unique refuge où elle pût espérer la sécurité et le bonheur.

Bientôt elle n'eut plus d'autre pensée, et sa passion s'augmenta de tous les cruels soucis dont elle était abreuvée.

Il se développa même en elle, sous l'influence de cette solitude que rien ne venait plus troubler qu'à de longs intervalles, une audace de rêve qui lui communiqua des inspirations inconnues.

Ses nuits se peuplèrent de fantômes qu'elle aimait à revoir et qu'elle évoquait avec ardeur.

Elle se faisait ainsi un monde à part, où elle vivait presque heureuse.

Les autres souvenirs de sa vie s'effaçaient peu à peu, et à la chapelle, sous la douteuse clarté des lampes nocturnes, ou dans sa cellule, enveloppée du noir silence des longues nuits, elle ne songeait plus à autre chose. Les heures passaient sans qu'elle les comptât ; souvent, l'aube blanchissait les rideaux de ses fenêtres, qu'elle n'avait pas encore clos la paupière.

L'image de Gaston ne l'avait pas quittée, et ce n'est qu'aux premières lueurs du jour qu'elle se décidait à abandonner son chevet.

Ce fut là, pour elle, un dérivatif puissant aux tortures qu'elle eût endurées.

Dès ce moment, elle ne fut plus seule.

Gaston était toujours près d'elle ; elle lui parlait avec tout l'abandon d'une âme pure et candide, et formait des projets d'avenir auxquels elle l'associait, et dont la réalisation lui paraissait de jour en jour plus facile.

C'était une consolation : mais cela pouvait aussi devenir un danger ; et dès qu'elle se trouverait de nouveau en butte aux tristes réalités de la vie, il était à craindre qu'elle ne s'y brisât.

Et puis, il y avait encore autre chose qui l'eût bien effrayée, si elle s'en était aperçue.

Dans cet isolement, auquel elle se complaisait maintenant, sous l'empire de ces aspirations, dont elle ne

cherchait pas à modérer l'ardeur, son amour avait pris des proportions inattendues… et elle s'abandonnait à cette pente vertigineuse, sans se douter de l'abîme où elle aboutissait.

Comment aurait-elle pu croire que ce sentiment, qui la prenait avec tant d'autorité et par tous les sens, pût être répréhensible. Il n'y en avait pas d'autre auquel elle pût se rattacher, et il la rendait si heureuse ! Qui donc eût pu la reprendre de s'y livrer tout entière !

Lui offrait-on une autre issue à la douloureuse condition qui lui était faite ?

D'ailleurs, pour tout dire, à de certains moments, elle se sentait prise du désir fou de se soustraire, à quelque prix que ce fût, au sort injuste dont elle comprenait bien qu'elle était menacée ; et en quelles mains plus loyales que celles de Gaston pouvait-elle remettre son honneur et son avenir.

Heureusement pour la pauvre recluse, Gaston n'avait point découvert encore le couvent où on l'avait enfermée et aucune catastrophe n'était à redouter ; mais les événements allaient bientôt se précipiter, et il n'était pas inutile d'établir dans quelle situation d'esprit elle se trouvait pour bien expliquer la part singulière qu'elle devait y prendre.

II

Un soir, Edmée se trouvait seule.

On était à la fin de mars : six heures venaient de sonner, et après le goûter la pauvre enfant, était remontée dans sa cellule.

Depuis quelques jours, sans qu'elle eût pu dire pourquoi, une tristesse indéfinissable pesait sur son esprit ; elle se sentait fatiguée de cette vie monotone qu'elle menait ; la solitude lui était lourde ; elle avait des malaises, des inquiétudes, qui sourdement s'emparaient de tout son être.

Elle étouffait sous ces murs épais et silencieux ; un besoin impérieux de mouvement et d'air la prenait ; il lui semblait qu'elle était enterrée vivante dans un cercueil étroit et qu'elle ne pouvait plus respirer.

Dès qu'elle se trouva dans sa cellule, elle courut à la fenêtre et l'ouvrit toute grande.

Il lui vint du dehors un souffle tiède auquel elle tendit sa lèvre avide, et son regard plongea dans les allées du verger.

La nuit venait peu à peu.

Des ombres transparentes flottaient indécises dans le vaste enclos, et au delà du mur de clôture elle entendait le piétinement de quelques rares passants.

Il y avait là à une faible distance, une petite maison isolée, au milieu d'un terrain vague, qui plus d'une fois déjà avait attiré son regard.

Elle était inhabitée : tout ou moins n'y avait-elle jamais constaté la présence d'aucun être humain, et les volets du premier étage en étaient toujours fermés.

Oh ! cette petite maison ! que n'eût-elle pas donné pour y pénétrer et y demeurer, ne fût-ce qu'une heure.

Libre ! être libre ! Quel rêve pour une malheureuse recluse !

Et puis, dans son imagination surexcitée, avide d'inconnu, il lui semblait parfois que cette demeure renfermait un mystère ; elle l'avait préoccupée souvent, et sa curiosité était incessamment éveillée sur ce point.

Elle resta ainsi absorbée, songeuse, tourmentée de questions impatientes qu'elle adressait aux hôtes inconnus de la maison abandonnée.

Tout à coup, elle tressaillit, et se retira de la fenêtre qu'elle referma vivement.

Elle venait d'entendre des pas précipités dans le corridor qui conduisait à sa cellule !

Qui cela pouvait-il être ? Elle n'attendit pas longtemps.

On frappa à la porte.

— Entrez ! dit-elle d'une voix tremblante.

La porte s'ouvrit et un homme parut !

C'était M. de Beaufort.

Elle courut se jeter dans ses bras.

— Mon père ! mon bon père ! s'écria-t-elle en fondant en larmes.

— Chère Edmée !… dit M. de Beaufort.

Mais il n'acheva pas : Edmée venait de se relever et avait fait un mouvement d'effroi.

— Mon Dieu ! balbutia-t-elle, je n'avais pas remarqué d'abord… Vous paraissez ému… votre main est glacée…, Qu'est-il arrivé ?

— Rien, rien !

— Ne me cachez pas… je vous en conjure.

— Remets-toi, je vais te dire…

— Il y a un malheur !

— Non.

— Un danger ?

— Peut-être.

— Ah ! expliquez-vous, au nom du ciel ! Que dois-je craindre ?

— Rien… pour toi ?

— Pour moi ! fit Edmée avec étonnement, oh ! ce n'est pas de moi que je m'occupe.

— Sans doute, sans doute, ton cœur est excellent, je le sais. C'est aux autres et non à toi que tu penses d'abord. Eh bien, tu as deviné : tout à l'heure, en descendant de voiture, comme j'allais pénétrer dans le couvent, j'ai cru m'apercevoir que j'étais suivi.

— Suivi ! répéta Edmée, et pourquoi ?

— Tu ne peux comprendre, et il faut que tu le saches cependant ; écoute : J'ai des ennemis qui, après avoir juré ma perte, ne reculeront devant aucune audace pour atteindre leur but ; et veux-tu que je te dise quel est ce but infâme qu'ils poursuivent ?

— Parlez !

— Ils ont comploté de t'enlever à mon amour, de t'arracher de mes bras, enfin…

— Quelle folie ! interrompit Edmée, en commençant un sourire qui s'éteignit aussitôt devant l'expression douloureuse qu'elle remarqua sur les traits de son père. Mais vous savez bien qu'aucune violence humaine ne triompherait de l'amour que je vous ai voué et que je vous conserverai tant que je vivrais.

— Oh ! ils ne l'ignorent pas non plus : aussi n'est-ce point par la violence qu'ils comptent procéder, et c'est bien plutôt une complice qu'ils espèrent rencontrer en toi.

— Une complice ?

— Ils l'ont déjà tenté, et si nous ne t'avions soustraite à leur redoutable influence…

— Que voulez-vous dire, mon père ?

En interrogeant ainsi, la pauvre enfant levait sur M. de Beaufort un regard où tremblait une lueur inquiète, et comme son père ne répondait pas assez vite à son gré :

— Quels sont donc ces ennemis qui ont médité un pareil projet ? ajouta-t-elle en se penchant, le souffle ardent et la poitrine oppressée.

Vaguement, elle avait été touchée par le soupçon de la vérité, et un frisson passait sur ses épaules. Il y eut un silence.

— Vous vous taisez ? insista Edmée.

— Tu ne devines pas ? répondit M. de Beaufort.

Edmée pressa son front de ses deux mains.

— Ah ! ce n'est pas de sœur Rosalie que vous voulez parler ? dit-elle après une courte hésitation.

— C'est d'elle, au contraire, qu'il s'agit, dit M. de Beaufort.

— Pauvre femme !

— Tu la plains ?

— Si vous saviez comme elle est malheureuse.

— Elle te l'a dit.

— Souvent je l'ai vue pleurer. Elle a perdu une enfant et ne s'est jamais consolée. Pourquoi vous en voudrait-elle ? Quelle raison de croire qu'elle ait eu l'idée de faire de moi une complice, quand il est question d'attenter au bonheur de mon père. Elle connaît mon cœur, je ne lui ai jamais rien caché, et puis…

— Quoi ?

— Que peut-elle tenter, au couvent, d'où elle ne sort jamais ?

— Elle s'est fait au dehors un auxiliaire actif, qui, lui aussi, a intérêt à découvrir ta retraite.

— Un auxiliaire ?

— M. de Pradelle.

Edmée ferma les yeux comme sous une sensation aiguë.

— M. de Pradelle, répéta-t-elle d'un accent contenu ; ah ! j'espérais que vous m'épargneriez le chagrin d'entendre calomnier de la sorte l'homme le plus loyal que j'aie connu.

— Tu le défends ?

— Oui, mon père ! comme je vous défendrais vous-même ; car je l'estime autant que je l'aime !…

Et comme à cet aveu son visage se couvrait d'une subite rougeur, elle secoua vivement la tête, pour chasser toute défaillance.

— Au surplus, ajouta-t-elle, je n'ai pas revu M. de Pradelle, et ne le reverrai probablement jamais, non plus que sœur Rosalie ; ils m'ont oubliée sans doute : et vous savez que l'on peut compter sur ma résignation, que je ne ferai rien qui ne soit conforme aux idées d'honneur et de vertu que vous m'avez enseignées, et que de quelque côté que vienne la violence, je saurai la repousser avec la même énergie !

Edmée avait prononcé ces paroles d'un ton résolu et ferme qui frappa M. de Beaufort.

Il tressaillit.

— De quelque côté que vienne la violence, répéta-t-il. Quelle pensée est donc la tienne ?

— Eh ! le sais-je ? et que puis-je répondre ? répliqua Edmée avec vivacité ; vous ne voulez donc pas comprendre ce que je souffre… Être ainsi seule, toujours, livrée aux plus amères réflexions… et vous ne vous imaginez pas quelles nuits je passe, dans cette froide cellule où nous sommes… et quelles résolutions folles viennent parfois m'y solliciter !

— Que dis-tu ?

— Toutes les jeunes filles que je connais ont au moins une mère qui les aime ; tandis que moi…

— Malheureuse !

— Vous voyez, j'en arrive à être injuste ; mais est-ce ma faute ? et serai-je responsable, si on me pousse à quelque acte de révolte ?

— Edmée ?

La pauvre enfant fondit en larmes.

— Non ! non ! je suis folle. Ne m'écoutez pas, dit-elle, tout ce que je dis là est insensé ; mais j'ai tant besoin d'être aimée !

M. de Beaufort ne répondit pas tout de suite.

Il allait et venait à travers la cellule, en proie à une agitation extrême, ne sachant quel parti prendre, ni à quelles paroles avoir recours pour calmer le désespoir de sa fille.

Enfin, il se rapprocha.

— Chère Edmée ! dit-il ; chère enfant adorée ! ne te laisse pas aller à ce désespoir. Je vais partir, mais je reviendrai bientôt, dans quelques jours, et je promets de mettre fin à ton chagrin. Tu me crois, n'est-ce pas ?

— Et qui pourrais-je croire, si ce n'est vous ?

— Bien, bien ; seulement, il faut te raisonner ; nous avons, je le répète, des ennemis cruels qu'aucune considération ne doit arrêter, et qui sont résolus à se faire un jeu de notre repos et de notre honneur.

— Ah ! ceux-là ne pourront rien contre l'amour que je vous ai voué.

— Eh bien, je pars rassuré. Tu es la meilleure des filles… et crois bien que je n'ai d'autre souci que ton bonheur.

Et M. de Beaufort s'éloigna, laissant sa fille plus agitée et plus émue qu'elle ne l'avait jamais été.

Machinalement, elle alla rouvrir la fenêtre pour rafraîchir son front à l'air du soir, et s'y étant accoudée, elle laissa son regard flotter indécis sur le tableau qui se déroulait devant elle.

Mais alors une sensation violente la prit au cœur et un frisson vint la glacer tout entière… tant ce qu'elle vit lui sembla étrange, ou, pour mieux dire impossible.

Devant elle, au premier étage de cette maison abandonnée qui, depuis quelque temps, attirait impérieusement son attention, les volets de l'une des fenêtres avaient été ouverts et une lumière brillait à l'intérieur.

Quelqu'un habitait là, qui venait d'y arriver et qu'elle n'avait pas vu encore.

Qui cela pouvait-il être ?

Quoique, en réalité, cet incident eût peu d'importance pour elle, cependant elle s'y attacha avec une curiosité singulière et qui la surprit elle-même.

En premier lieu, c'était une distraction, un aliment pour son esprit, un intérêt pour son désœuvrement.

Et puis, malgré elle, elle se sentait attirée par ce mystère : son cœur se prit à battre, comme si quelque chose d'elle-même eût été là ; ardemment elle se mit à regarder.

On venait d'ouvrir la fenêtre ; elle avait vu un homme passer qu'elle ne connaissait pas.

Cet homme s'était arrêté un moment, avait plongé son regard dans l'enclos et s'était retiré.

Quelques minutes s'écoulèrent.

Elle continuait de voir l'homme qui rangeait les meubles, déplaçant et replaçant la lumière, et revenant de temps à autre jeter un coup d'œil au dehors.

Ce manège intrigua Edmée.

Sa cellule était plongée dans l'ombre ; on ne pouvait la voir. Elle n'avait à craindre aucune indiscrétion.

Elle resta à la fenêtre, attendant…

Quoi ? Elle eût été bien empêchée de le dire.

Pendant un quart d'heure, aucun incident nouveau ne se produisit ; et elle commençait à s'impatienter, quand l'homme reparut brusquement à la fenêtre, se pencha de tout le haut de son corps et prêta l'oreille.

Edmée en fit autant.

Presque aussitôt le roulement d'une voiture se fit entendre.

Le bruit était lointain, mais à chaque seconde il approchait.

On eût dit que la voiture était lancée à fond de train.

Peu de temps après, elle s'arrêtait derrière le mur de clôture, et autant qu'elle pût en juger, à la porte de la maison abandonnée.

Une sueur glacée perla à ses tempes.

L'homme avait disparu avec la lumière pour aller au-devant du véhicule ; et elle écouta de toute son âme.

Il y eut alors un long moment de silence.

Mais Edmée avait l'ouïe subtile et fine, et, à travers la nuit calme, elle perçut certains murmures de voix qui, quoique bien faibles, parvinrent cependant jusqu'à elle.

On montait l'escalier de la maison en échangeant quelques paroles rapides.

Puis la chambre aux volets ouverts s'éclaira de nouveau et deux hommes y pénétrèrent.

Le premier, c'était celui qu'elle avait déjà vu – mais l'autre ! l'autre !

Elle comprima ses lèvres avec violence et étouffa un cri de joie folle.

C'était Gaston !

Elle fut obligée de se retenir à la fenêtre pour ne pas tomber, et tout son cœur fut près d'éclater.

Gaston ! Il était là, près d'elle ; il avait découvert sa retraite et venait tenter de l'en arracher.

Elle comprit bien mieux alors tout ce que M. de Beaufort lui avait dit quelques moments auparavant.

Un homme l'avait suivi, en effet, et, après avoir constaté en quel lieu il s'arrêtait, il s'était empressé d'envoyer prévenir le jeune commandant, qui accourait.

Dans l'enivrement qui l'avait surprise, Edmée ne pensa à rien autre chose et s'abandonna à la joie qui l'inondait.

Gaston ne l'avait pas oubliée ; il l'aimait encore, toujours ! et il devait tout entreprendre pour la protéger et la défendre.

Comme elle l'aima, pendant les premières minutes d'étonnement, et avec quelle ivresse oublieuse elle fût allée à lui, si elle avait pu franchir le seuil de sa prison ?

Toutefois, au bout d'un instant, une réflexion cruelle lui vint, et une tristesse inattendue lui gâta son bonheur.

D'où venait que le loyal gentilhomme avait recours à ces procédés mystérieux pour approcher de la femme qu'il aimait ? Pourquoi n'allait-il pas simplement, franchement, trouver M. de Beaufort, et ne lui demandait-il pas la main de sa fille ?

Pourquoi, enfin, ces moyens détournés, qui semblaient si incompatibles avec la nature élevée et droite du jeune marin ?

Il y avait là un point noir, dont l'ombre passa sur sa joie.

Quoi qu'il en soit, cette impression dura peu, et reprise aussitôt par l'intérêt puissant qu'éveillait en elle la présence de Gaston, elle revint vers la fenêtre et s'y pencha de nouveau.

Cette fois, Gaston était seul. Son compagnon s'était retiré.

Le jeune commandant se tenait debout à la fenêtre ouverte, et il semblait prendre la topographie du couvent.

Tantôt son regard plongeait dans l'enclos et suivait la clôture ; tantôt il s'arrêtait sur le couvent même, et en fouillait âprement tous les étages.

Edmée n'eut pas de peine à deviner ce qu'il cherchait ainsi ; du moins, elle crut que son observation se portait surtout sur les cellules où il espérait découvrir la retraite de mademoiselle de Beaufort.

Mais elle ne tarda pas à être singulièrement détrompée.

En effet, au bout de quelques minutes, elle s'aperçut avec stupéfaction que le regard de Gaston se fixait obstinément sur un autre point de la communauté, et quelque chose de bien important devait l'attirer de ce côté, car il ne prit bientôt plus aucune attention aux autres parties du couvent et même, à un moment, elle remarqua qu'il échangeait quelques signaux rapides avec une personne qu'elle ne pouvait pas voir.

Qu'est-ce que cela voulait dire ?

Que se passait-il de ce côté ? et quelle intelligence Gaston s'était-il ménagée ?

Elle en fut presque effrayée et retomba dans les mauvais soupçons que lui avait suggérés son père.

Peu après, du reste, elle fut rendue à elle-même et à toutes ses réflexions.

Gaston avait fermé la fenêtre ; la lumière s'était éteinte et elle avait entendu de nouveau le roulement d'une voiture qui s'éloignait.

Il était parti, la nuit s'était faite autour d'elle ; elle regagna tristement sa petite couchette.

Pendant plusieurs heures, elle resta éveillée et songeant.

Instinctivement, elle se reprenait à toutes ses appréhensions, et l'image de Gaston, évoquée à son chevet, ne parvenait ni à la distraire ni à dissiper ses pensées sombres.

Aussi fut-elle une des premières à quitter sa cellule le lendemain matin.

Elle avait besoin de se confier à Dieu et de le prier du plus profond de son cœur.

Elle descendit à la chapelle.

Elle était déserte à peu près et n'y trouva que deux personnes.

La sœur sacristine et une jeune femme, qu'elle avait remarquée depuis plusieurs jours et qui était venue au couvent, lui avait-on dit, pour y passer quelques semaines de retraite.

Ce n'était point là un fait nouveau pour Edmée, et elle savait depuis longtemps que c'est une coutume admise, pour faciliter à certaines âmes pieuses de se retirer momentanément du monde et de se réconforter dans le recueillement et la prière.

La jeune femme avait un moment éveillé l'attention d'Edmée ; mais elle était toujours voilée, et paraissait absorbée dans ses méditations ; elle n'insista pas, et s'était défendue jusque-là de toute curiosité indiscrète. Mais ce matin, elle ne put rester complètement calme, et dès qu'elle l'eut aperçue, elle ne la quitta plus du regard.

La sacristine continuait ses fonctions banales ; elle allait d'un pas furtif, presque silencieux, à travers la chapelle, donnant un coup d'œil à chaque objet, surveillant avec une investigation minutieuse.

Enfin, quand elle eut tout inspecté soigneusement, elle se dirigea à pas lents vers la sacristie, et disparut.

Edmée restait seule avec l'inconnue.

Celle-ci était placée à peu de distance, mais elle ne pouvait la voir qu'obliquement, et d'ailleurs le voile épais qui tombait de son front lui cachait entièrement ses traits.

Seulement, elle remarqua que depuis un moment elle ne lisait plus son livre d'heures, et qu'elle se tournait souvent vers la sacristie.

Elle en fut intriguée, et redoubla d'attention.

Mais que devint-elle quand tout à coup la jeune femme se leva de sa chaise, écarta brusquement son voile, et lui laissa voir son visage, tout en mettant un doigt sur sa bouche.

Edmée eut toutes les peines du monde à se contenir.

C'était sœur Rosalie !

Mais déjà Fanny Stevenson avait quitté sa place et venait à elle.

Edmée l'attendit droite, immobile, glacée comme une statue de marbre.

III

Quand sœur Rosalie passa près d'elle, elle fit un mouvement involontaire, comme si elle allait lui parler.

Fanny Stevenson l'arrêta d'un geste impérieux.

— Silence ! dit-elle d'un ton rapide ; vous ne me connaissez pas ; vous ne m'avez jamais vue ; mais je suis près de vous, je veille ! Espérez.

Puis elle ajouta à voix basse encore.

— En rentrant dans votre cellule, regardez dans le bahut qui est au pied de votre lit !

Et sur ces mots elle s'éloigna, le voile baissé, l'attitude recueillie, les bras en croix.

Edmée demeurait confondue, sans parole, sans volonté, anéantie.

Un moment, elle avait pu croire qu'elle était le jouet de quelque illusion. C'était une ressemblance inouïe, impossible, mais ce n'était pas sœur Rosalie.

Maintenant, elle ne pouvait plus douter.

Sœur Rosalie avait dépouillé ses vêtements de religieuse ; elle s'était introduite dans cette communauté sous un nom d'emprunt, en prétextant un besoin de retraite ; elle avait employé le mensonge et la ruse, et

pour cette manœuvre coupable, elle avait gagné Gaston et s'en était fait un complice.

Son cœur se déchira à cette pensée, et elle se rappela les insinuations de M. de Beaufort.

Il avait donc dit vrai !

Et, en effet, sœur Rosalie ne devait avoir d'autre but que de se rapprocher d'elle et de continuer l'œuvre ténébreuse qu'elle poursuivait.

Mais qu'espérait-elle en agissant de la sorte, et quelles propositions avait-elle à lui faire ?

Elle regagna sa cellule, en proie à un désordre sans nom.

La dernière recommandation de sœur Rosalie bruissait encore à son oreille.

Quelle nouvelle surprise l'attendait en rentrant ? Qu'allait-elle faire ? devait-elle prêter les mains à ce qui se tramait ?

Son hésitation fut courte.

Il n'y avait d'ailleurs auprès d'elle personne à qui elle pût demander conseil et elle savait bien qu'on ne l'entraînerait jamais plus loin qu'elle ne voudrait aller.

Elle poussa la porte, la referma derrière elle, à double tour, et marchant au bahut qu'on lui avait désigné, elle en souleva le couvercle d'une main ferme.

Le premier objet qui frappa ses regards fut une lettre ! Et, désormais résolue, elle en déchira l'enveloppe, et courut à la signature.

Elle était de Gaston de Pradelle !

Ses yeux se voilèrent de larmes, et sa poitrine se souleva.

Mais elle surmonta promptement l'émotion qui l'avait saisie, et se mit à lire.

Voici ce que contenait cette lettre :

« Mademoiselle,

« Pardonnez-moi ! et ne vous offensez pas de mon audace ; j'aurais dû attendre, sans doute, m'adresser à M. de Beaufort, que sais-je ? – mais j'étais si désespéré de vous avoir perdue, je suis si heureux de vous avoir retrouvée, que je n'ai pu résister au désir de vous écrire ces quelques lignes ; depuis hier, je suis près de vous, je vois de ma fenêtre la cellule que vous habitez ; il me semble que je vis de votre vie même ; et si vous saviez quelle joie m'inonde et à quels espoirs je m'abandonne ! Il faut que je vous parle ! Au nom du ciel ne me repoussez pas ! Je ne vous dirai pas qu'il s'agit du bonheur de toute ma vie, mais il y va peut-être du repos et de l'honneur de votre père, – ne vous inquiétez de rien d'ailleurs ; toutes les précautions seront prises pour que personne ne puisse apprendre que je vous aurai vue ! mais vous connaîtrez au moins les dangers qui vous menacent, et vous aurez, j'en suis sûr, confiance en ma loyauté !

« Edmée ! Edmée ! ne repoussez pas l’homme qui donnerait tout son sang pour assurer votre bonheur.

« G. de Pradelle. »

Edmée lut et relut cette lettre, et elle retira de cette lecture bien des sentiments divers.

Que faire ? que décider ?

Ce que demandait Gaston était impossible.

Où le voir, à quelle heure, qu’avait-il à lui dire ?

Et puis elle ne pouvait oublier les paroles de son père ; il lui avait parlé d’ennemis acharnés à sa perte et ces ennemis qu’il lui avait nommés étaient précisément ceux-là qui venaient la solliciter jusque dans la sainte demeure où on l’avait placée !

Ce n’est pas cependant que rien fût venu altérer la confiance qu’elle avait en Gaston ; elle l’aimait plus que jamais, au contraire, dans la détresse où elle était réduite, et ne pouvait penser et elle ne pensait pas qu’il y eût quelque perfide machination dissimulée sous ses paroles.

Mais sœur Rosalie !

Quelle était cette, femme ? d’où venait cette obstination de sa part ? à quel sentiment attribuer la recherche à laquelle elle se livrait ?

L’ennemie, c’était elle, à coup sûr, et elle avait abusé de Gaston pour lui faire accepter une complicité coupable dans l’œuvre qu’elle préparait.

Au bout d'un instant, Edmée déchira lentement et comme à regret le billet qu'elle venait de recevoir : puis elle s'approcha de la fenêtre.

Elle était fort perplexe.

Elle ne s'était jamais sentie aussi découragée.

Toute la journée se passa sans qu'elle eût pris un parti, sans que rien fût venu éclairer les ténèbres qui l'enveloppaient.

Vers le soir cependant, il lui sembla qu'une apparence de lumière dissipait en partie cette obscurité.

Elle reprenait, pour ainsi dire, possession d'elle-même.

C'était un sentiment confus encore qui se faisait jour à travers ses hésitations, et s'emparait avec autorité de son esprit.

Elle se sentait soutenue par son affection pour son père, par son amour pour Gaston, et à aucun prix elle ne voulait être victime.

Ce fut, en quelque sorte, un commencement de révolte calme et froide autant que résolue…

Mais le moyen lui échappait, et elle cherchait sa voie.

La nuit venait.

Le silence commençait à envahir le couvent ; de nouvelles impressions la reprenaient.

Aux approches de la nuit, elle avait comme des frissons ; son esprit s'exaltait ; elle éprouvait un ardent besoin de prier.

Quand elle priait, à genoux sur la pierre, un grand apaisement se faisait en elle : mais ce soir-là l'effet ne se produisait pas.

Après s'être agenouillée, quand elle eut joint les mains et levé son regard suppliant vers le ciel, le désordre de son cœur ne se calma point : sa poitrine battait au contraire avec plus de force ; mille pensées l'assaillaient à la fois, et il lui fut impossible de se retrouver.

L'image de Gaston ne la quittait plus, mélancolique, attendrie, murmurant à son oreille des paroles passionnées.

Elle se releva mécontente, presque irritée contre elle-même, et elle allait se jeter sur son lit, quand tout à coup un bruit presque imperceptible qui se fit derrière sa porte attira son attention de ce côté.

Il était tard ; tout dormait au couvent. Qui donc pouvait venir jusqu'à elle à une pareille heure ?

Elle n'attendit pas longtemps.

La clef tourna discrètement dans la serrure, la porte s'ouvrit et sœur Rosalie entra.

Edmée recula épouvantée jusqu'à l'extrémité de la cellule.

Fanny Stevenson n'y prit pas garde.

D'un pas rapide elle marcha vers la cheminée, souffla la lampe qui y brûlait, et revint droit à l'angle sombre où Edmée s'était réfugiée.

— Edmée ! dit-elle alors d'une voix caressante et douce.

Mais l'enfant était plus morte que vive ; son épouvante n'avait fait qu'augmenter ; elle repoussa vivement la main dont Fanny Stevenson cherchait à se saisir.

— Laissez-moi ! laissez-moi ! dit-elle d'une voix défaillante.

— Vous me repoussez ?

— Que me voulez-vous ? Pourquoi êtes-vous venue me chercher jusqu'ici ?

— Je viens vous dire que Gaston vous attend.

— Jamais ! jamais !

— Vous refusez de le voir, de l'entendre. Ah ! qui donc vous a inspiré de pareils sentiments pour les seuls êtres qui vous aiment et qui donneraient leur vie pour assurer votre bonheur.

— Vous le demandez ! dit Edmée, en reprenant courage ; mais c'est mon père qui seul a le droit de veiller sur moi et de me conseiller.

— Votre père ! répliqua miss Fanny d'un ton incisif ; je devais m'en douter ; mais il est une autre personne dont il ne vous a pas parlé, et qui, elle aussi, a bien les mêmes droits sacrés sur vous.

— Une autre personne ?

— Votre mère.

— Madame de Beaufort !

Et il y eut dans l'accent dont Edmée prononça ce nom une pointe d'ironie qui alla droit au cœur de Fanny Stevenson.

Avidement, elle se pencha vers la jeune fille tout émue.

— Et si madame de Beaufort n'était pas votre mère ! murmura-t-elle en lui prenant cette fois les deux mains avec une autorité farouche.

IV

Edmée se rejeta brusquement en arrière, épouvantée de ce qu'elle venait d'entendre.

— Ah ! que dites-vous-là ? balbutia-t-elle palpitante et en proie au plus violent désordre.

Miss Fanny eut un ricanement sec et strident.

— Voyons, chère enfant, poursuivit-elle, ne vous effrayez pas ainsi et n'ayez pas peur d'une pauvre femme qui n'aime que vous au monde, et qui ne veut et n'ambitionne rien autre chose que de vous voir heureuse. Écoutez-moi, répondez-moi ; il n'est pas possible que, depuis longtemps déjà, vous ne vous soyez pas aperçue d'un détail qui a frappé tous ceux qui vous ont approchée. C'est que tandis que votre père vous entourait de toute son affection et de toute sa tendresse, madame de Beaufort ne vous témoignait, elle, qu'une grande froideur, et réservait toutes ses caresses pour votre sœur. Est-ce vrai ?

— Peut-être !

— Vous l'avez remarqué !

— Quelquefois.

— Et vous ne vous êtes jamais demandé la cause de cet éloignement qu'elle paraissait éprouver pour vous ?

— Si je l'ai remarqué, je ne m'en suis jamais plainte, et j'ai pensé qu'à mon insu je lui avais sans doute donné quelque sujet de mécontentement.

— Des reproches qu'elle pourrait vous adresser, il n'y en a qu'un qu'il faille retenir.

— Lequel ?

— C'est que vous êtes la fille de M. de Beaufort et non la sienne.

— Mon Dieu !

— Et pour cela, elle vous hait. Votre présence lui est odieuse, et elle ne sera tranquille et rassurée que lorsqu'elle vous aura cloîtrée vivante ou enterrée morte.

— Ah ! cher et excellent père ! murmura Edmée avec un sanglot, comme il a dû souffrir et combien je vais l'aimer davantage !

Miss Fanny ne répondit pas.

La touchante résignation de la douce enfant la pénétrait dans ses sentiments maternels, et elle était bien près elle-même d'éclater en sanglots.

Mais elle réagit contre cette défaillance et ne tarda pas à reprendre.

Seulement, comme elle allait poursuivre, Edmée venait de faire un mouvement sous l'empire d'une sensation nouvelle et elle attendit.

Edmée hésita encore quelques secondes, puis faisant un effort sur elle-même, elle s'approcha de miss Fanny et baissa la voix.

— Vous savez donc l'histoire du passé ? interrogea-t-elle d'un accent troublé.

— Oui, chère enfant.

— Vous avez connu mon père ?

— Beaucoup.

— Il y a longtemps ?

— Il y a près de vingt années.

— Mais alors…

— Quoi ? Achevez.

— Ma mère ! Vous l'avez connue aussi ?

— Sans doute.

— Et… elle est morte ?

Edmée était à bout de force ; sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle se jeta éplorée dans les bras de miss Stevenson.

— Morte, non, pauvre âme aimée, dit celle-ci, rassurez-vous, elle vit !

— Est-ce possible ?

— Vous la verrez.

— Ne me trompez pas.

— Eh ! qui aurait la cruauté de vous tromper, chère ange ! Non, elle vit, je le répète… et un jour, bientôt peut-être, elle vous dira elle-même tout ce qu'elle a souffert de vous avoir perdue, et la joie qu'elle a ressentie quand elle vous a retrouvée !

— Mais d'où vient qu'elle m'a abandonnée ? interrogea encore Edmée, qui avait peine à se retrouver au milieu des idées confuses qui lui venaient.

— Est-ce qu'une mère peut abandonner son enfant ? répartit vivement miss Fanny.

— Cependant…

— Ah ! vous apprendrez quelque jour les tortures qui ont été son triste lot dans cette vie misérable qu'elle a menée ; elle n'était coupable que d'avoir trop aimé et d'avoir eu confiance, et on a indignement abusé d'elle. Après son abandon, dont elle ne veut plus conserver aucune amertume, il lui restait au moins sa fille. Pauvre enfant ! qui n'avait pas demandé à vivre, et à laquelle elle ne demandait qu'à consacrer ses jours !… Mais on n'a pas voulu lui laisser cette joie suprême.

— Qui cela ?

— Un jour, on la lui a ravie, et on l'a enfermée entre les murs d'une étroite prison où elle n'entendit jamais que la tempête déchaînée, où nulle voix humaine ne vint jamais lui parler de sa fille.

— C'est horrible !

— Et ce supplice, que l'on ne souhaiterait pas à son plus cruel ennemi, ce supplice a duré dix années, dix années, entendez-vous ? pendant lesquelles elle a vieilli, ne redoutant qu'une chose, qui était de mourir sans avoir revu et embrassé son enfant.

— Pauvre mère !

— Oui, plaignez-la, chère Edmée, aimez-la surtout !… car désormais elle n'a plus que vous au monde, et vous seule pourrez la consoler de toutes les souffrances qu'elle a endurées.

— Ah ! vous lui direz que je veux la voir.

— Et quel bonheur ce sera pour elle de vous appeler sa fille !

— Pourquoi n'est-elle pas venue déjà ?

— Elle était obligée à une grande prudence.

— À quel propos ?

— Madame de Beaufort fait épier toutes ses actions.

— Mais mon père ?

— Lui !

— Il est bon, généreux.

— Sans doute.

— Si vous le voulez, quand il viendra, je lui dirai…

— Non ! non ! interrompit vivement Fanny, le moment n'est pas venu, il ne faut pas qu'il sache… tout serait compromis !

— Je ne vous comprends pas.

— C'est que je ne vous ai pas tout dit.

— Qu'y a-t-il encore ?

Miss Fanny eut une seconde d'hésitation qu'elle surmonta bien vite.

Elle prit dans ses bras l'enfant qui, cette fois, s'abandonna sans crainte, et la serra follement contre sa poitrine.

— Mieux vaut vous dire toute la vérité, poursuivit-elle d'un ton âpre ; il y a des choses que vous ignorez, et ces choses sont graves. Je vous parlais de votre mère, tout à l'heure.

— Oui, oui, parlez-moi d'elle.

— Et je vous disais qu'elle était restée seule avec son enfant ; mais il y a un détail qu'il faut bien que vous connaissiez, car il peut créer à M. de Beaufort un danger terrible.

— Que dites-vous ?

— Cette femme n'était point indigne de l'amour que M. de Beaufort, qui s'appelait alors le comte de Simier, avait conçu pour elle ; elle était jeune, de caractère léger, peut-être, mais se rappelant toujours les sévères leçons

de vertu qu'elle avait reçues dans son enfance ; et quand elle succomba, elle était légitimement mariée au comte.

— Mariée ! répéta Edmée en tressaillant.

— Vous comprenez bien ?

— Sans doute ; mais alors, depuis…

— Depuis, le comte put la croire morte.

— Ah !

— Et, en tout cas, l'incendie du presbytère de Smeaton, où avait eu lieu le mariage, devait lui faire croire qu'il ne restait plus aucune preuve légale de cette union.

— De sorte qu'aujourd'hui…

— De sorte que si la malheureuse abandonnée voulait aujourd'hui revendiquer ses droits incontestables, savez-vous ce qui arriverait ?

— Oh ! taisez-vous, c'est affreux ? Et mon père le sait, sans aucun doute, et voilà pourquoi il est maintenant si triste, si soucieux. Quelle épouvantable épreuve !

Edmée laissa tomber son front dans ses deux mains, et pendant quelques secondes elle garda le silence.

Miss Fanny l'observait avec inquiétude.

Enfin, elle releva la tête, et, à travers l'obscurité, ses regards s'attachèrent ardents et fixes à la sœur Rosalie.

— Quelle effroyable aventure ! reprit-elle d'une voix tremblante ; mais vous ne m'avez pas tout dit.

— Que désirez-vous savoir encore ?

— Ma mère ?

— Eh bien !

— Vous la voyez souvent. C'est elle probablement qui vous envoie vers moi.

— Ah ! si elle pouvait vous dire elle-même tout l'amour qui est en elle.

— Je l'aime, moi aussi, et je suis disposée à lui faire oublier tout ce qu'elle a souffert.

— Elle n'a jamais demandé autre chose à Dieu. Seulement, elle ne veut pas qu'on lui enlève son enfant ; et cela, on ne peut le lui refuser ! Aussi, quand elle a appris la séquestration dont vous étiez victime ; quand surtout elle a compris que l'on allait vous retrancher du monde pour vous enfermer dans un cloître, alors, la révolte s'est faite dans son cœur, et elle a juré de rendre le mal pour le mal.

— Sans doute.

— Qui oserait l'en blâmer ?

— Personne, assurément. Mais en agissant de la sorte, elle n'a pas pensé qu'elle allait placer sa fille dans une situation terrible.

— Que voulez-vous dire ?

— Moi, j'ai été habituée à considérer M. de Beaufort comme le meilleur et le plus affectueux des pères ; et s'il lui arrivait malheur à cause de moi, je sens bien que je n'y survivrais pas.

— Edmée !...

— Vous le lui direz, n'est-ce pas ? Et, ce qui vaut mieux, vous la prierez de venir. On ne lui refusera pas de me voir ! et elle connaîtra mon âme tout entière. Voyez-vous, je suis bien jeune encore, et j'ignore bien des choses ; mais il est impossible qu'elle ne soit pas touchée par les prières que je lui adresserai ! Tenez, laissez-moi ajouter quelques mots encore. Si la révélation que vous venez de me faire ne m'a pas étonnée autant que vous vous y attendiez sans doute, c'est qu'il y avait en moi, depuis longtemps déjà, un pressentiment de ce qui arrive. Il me semblait que madame de Beaufort ne m'aimait pas comme une mère doit aimer son enfant. Vaguement j'avais l'instinct de la vérité, et dans mon isolement je m'étais fait un idéal que je pusse aimer avec toutes les tendresses, tous les abandons de l'amour filial : et si vous saviez quel trésor d'affection je conservais au fond de mon cœur à celle qui fut ma mère ! Oh ! elle peut être assurée que du jour où je l'aurai retrouvée je ne la quitterai plus jamais, et son désespoir, sa haine, sa jalousie, se fondront sous les caresses que je lui prodiguerai. Croyez-vous que cela ne vaille pas mieux que la vengeance qu'elle médite, et qui ne ferait pas seulement le malheur de M. de Beaufort, mais qui me tuerait infailliblement. Voilà ce qu'il faut lui dire, entendez-vous, et vous y ajouterez les baisers de sa fille

qui ne sera tout à fait heureuse que lorsqu'elle pourra les lui donner elle-même.

En parlant ainsi, Edmée prit à son tour miss Fanny dans ses bras, et la serra tendrement contre sa poitrine.

Mais presque aussitôt, elle se dressa inquiète et troublée.

— Eh quoi ! vous pleurez ! dit-elle, frappée de surprise.

— Ce n'est rien, balbutia miss Fanny les joues baignées de larmes ; ce que vous venez de me dire m'a attendrie ; je n'ai pas été maîtresse de me contenir ; cela a été plus fort que moi. Mais je suis forte, voyez, et je saurai…

— Mon Dieu ! fit Edmée, c'est bizarre !

— Quoi donc ?

— Ce que j'éprouve.

— Qu'avez-vous ?

— Depuis que vous m'avez parlé de ma mère, depuis que je sais qu'elle vit, que je vais la voir, il me semble parfois que son image se présente à moi, et alors…

— Alors ?…

— Mais qui êtes-vous donc vous-même, qui me parlez avec tant de bonté, qui vous intéressez à moi avec tant de dévouement ?

— Qu'importe ?

— Ne me cachez rien. Voyons, vous m'avez dit naguère que vous aviez une enfant.

— C'est vrai.

— Qu'on vous l'avait enlevée, et que depuis vous la pleuriez toujours. C'était une fille, n'est-ce pas ?

— Sans doute.

— Quel âge aurait-elle aujourd'hui ?

— Mais…

— Mon âge peut-être ?

— En effet.

— C'est qu'alors… si vous saviez les idées qui me viennent.

— Edmée !

— Il y a si longtemps que je suis privée de ses caresses, et ce serait une si douce joie de la presser contre mon cœur, en l'appelant ma mère.

— Ne parlez pas ainsi, ne m'ôtez pas le peu de force qui me reste.

— Mais c'est donc vrai ?

— Quoi ?

— Vous ! C'est vous ! Vous ne répondez pas ? Ah ! vous êtes ma mère ! Et que béni soit Dieu, qui m'envoie

la plus douce consolation que je pouvais attendre de lui, ma mère !…

— Tais-toi ! tais-toi, mon enfant bien-aimée, murmura miss Fanny, à bout de courage et donnant un libre cours à son amour maternel. Oui ! oui ! c'est moi. Tu l'as compris et je n'ai pas la force de repousser le bonheur qui m'est offert. Pauvre chère ? Ah ! il y a longtemps que moi aussi j'attendais cette heure bénie. Ils t'ont bien fait souffrir ! Ils avaient peur et voulaient te séparer du monde, te jeter dans un couvent, pour que l'écho du passé ne pût venir jusqu'à toi. Mais je veillais, vois-tu, et je suis arrivée à temps pour empêcher une pareille infamie.

— Que voulez-vous faire ? interrogea doucement Edmée.

— Tu ne me quitteras plus. Je ne veux pas que tu restes entre leurs mains.

— Que craignez-vous donc ?

— Tout… Il faut tout craindre.

— Mais je ne consentirai jamais…

Miss Fanny eut un geste violent.

— Eh, sans doute ! répliqua-t-elle d'une voix stridente, je ne doute ni de ton amour ni de ta résolution, à cette heure… parce que je suis là près de toi, et que je te soutiens de mon énergie et de mon ardente affection. Mais que je m'oublie un instant, que je cesse de veiller une seconde, et demain, ils t'auront reprise, et iront

t'enfermer dans quelque cloître inconnu, loin de Paris, au fond de la province, où jamais plus on n'entendra parler de toi !

— Croyez-vous que j'accepte un pareil sort ?…

— Pauvre cher trésor ! Non… tu résisteras, priant et pleurant… Mais est-ce que les prières et les larmes ont jamais attendri les bourreaux ?

— Ah ! mon père, du moins…

— On ne le consultera pas. Cela se fera mystérieusement, à son insu, et quand il l'apprendra, il sera trop tard, car le moment psychologique sera venu, et toi-même tu auras été vaincue.

— Que dites-vous ?

— Ce que tu ignores et ce que je sais, moi ! – Oh ! on n'emploiera pas la torture ; on se gardera bien de heurter des sentiments vivaces qu'une tyrannie brutale ne ferait qu'exalter… mais on fera appel à ton amour filial, on t'enveloppera de mysticisme et d'amour divin… on lassera peu à peu ta résistance, en te parlant de sacrifice ou de renoncement, dans une langue harmonieuse et tendre qui pénétrera ton cœur, et un jour tu seras tout étonnée toi-même d'avoir oublié… ta mère qui t'aimait tant, et l'homme qui t'avait choisie comme la compagne sainte de sa vie.

— Gaston ! murmura faiblement Edmée.

— Oui, Gaston ! Comprends-tu ? Et ce n'est pas ce que tu veux, n'est-ce pas ; car tu l'aimes !

— Ma mère !…

— Tu l'aimes, te dis-je ; et n'est-il pas digne de ton amour ?

— Enfin, que me conseillez-vous ? dit encore l'enfant tout étourdie de ce qu'elle entendait.

Miss Fanny ne lui laissa pas le temps de réfléchir.

— Les instants sont précieux, dit-elle ; madame de Beaufort poursuit son but avec une vigilance implacable, et ton père, trop bon, ne soupçonne rien de ce qu'elle prépare. Il faut donc se hâter, car demain, peut-être, il sera trop tard, et l'on me fermera l'entrée de cette communauté d'où l'on t'aura arrachée toi-même.

— Vous m'effrayez !

— Tu as confiance en moi, n'est-ce pas ? Tu sais que je ne te conseillerai rien qu'une mère ne puisse demander à sa fille !

— Que dois-je faire ?

— Il faut fuir !

— Grand Dieu !…

— Déjà, peut-être, madame de Beaufort est-elle avertie ; la pensée peut lui venir de profiter de cette nuit pour mettre à exécution le projet qu'elle a formé.

— Fuir ! répéta Edmée avec un frisson… Mais songez donc !

— J'ai songé à tout ! C'est aujourd'hui samedi. À minuit, pour se préparer à la célébration et à la communion du dimanche, toutes les sœurs et quelques pensionnaires, se rendront à la chapelle ; tu t'y rendras, et je m'y trouverai aussi. Mais avant que l'office ne soit fini, nous aurons quitté la communauté.

— Et si l'on nous surprenait ?

— Il n'y aura, à cette heure, aucune surveillance au dehors. Nous traverserons le verger sans être inquiétées, et Palmer nous attendra dans la maison que tu as pu remarquer en face de ta fenêtre.

— Oh ! comme je vais avoir peur !

— Je n'ai pas voulu donner l'éveil en demandant une voiture, dont l'arrivée pendant la nuit aux abords d'un couvent pourrait paraître suspect. Nous partirons à pied, escortées de Palmer et de Gaston, et, en moins d'une demi-heure, nous aurons rejoint celui qui t'attend.

— Gaston !

— Tu consens, n'est-ce pas ? Et demain, bien assurée qu'on ne pourra plus t'enlever à mon amour, Gaston et moi, nous irons trouver M. de Beaufort… ah ! ne crains rien, car je jure, par ton bonheur même, que je ne ferai rien qui puisse le troubler dans sa sécurité. Est-ce convenu ?

— Je ferai ce que vous voudrez.

— Et crois bien que tu n'auras rien à regretter.

Sur ces mots, miss Fanny embrassa tendrement Edmée, et s'éloigna à pas rapides pour regagner sa cellule.

Edmée s'était laissée tomber accablée sur une chaise, et elle resta une longue heure ainsi, repassant dans sa mémoire tout ce qui venait de se passer.

Le premier coup de minuit la trouva dans la même attitude recueillie et pensive.

V

Machinalement, quand elle entendit l’appel de la cloche, elle se leva et fit quelques pas vers la porte.

Elle entendait autour d’elle, dans les couloirs du couvent, un murmure de voix et de pas ; les cellules s’ouvraient, se fermaient, et les sœurs allaient à pas lents vers la chapelle qui était située à l’extrémité de l’aile droite, et à laquelle on accédait par un étroit et long corridor, percé de meurtrières comme dans une véritable bastille.

Edmée jeta une mante sur ses épaules, couvrit ses cheveux d’un voile épais, et prit à son tour le chemin de la chapelle.

Il faisait une nuit noire et fraîche ; en passant près des meurtrières, on percevait des bruits lointains, mais nulle des pieuses filles ne s’occupait de ce qui s’agitait au dehors, et elles ne songeaient qu’à l’office où elles se rendaient.

Edmée, elle, était profondément agitée.

Ce qu’elle allait faire, cette fuite à laquelle elle avait consenti l’effrayait maintenant plus qu’elle ne l’eût cru tout d’abord.

Elle n'avait pas réfléchi. Sa mère lui parlait d'un accent pénétré, l'accablait de caresses, et le nom de Gaston revenait à chaque moment dans ses paroles.

Elle ne pensait qu'à lui !

Mais depuis un moment bien des terreurs lui venaient ; elle eût voulu voir son père, lui raconter ce qui s'était passé, recueillir un mot d'encouragement et de tendresse.

Comme elle arrivait à la chapelle, elle se croisa avec la supérieure.

Elle l'avait peu vue encore, et elle lui avait paru froide et sèche.

Cette fois, par exception, elle surprit un sourire sur sa lèvre.

Elle allait passer, elle l'arrêta.

— Mon enfant, lui dit-elle d'un ton composé et doux, je suis heureuse des dispositions où je vous vois. Priez Dieu du plus profond de votre cœur ; demandez-lui de vous envoyer un rayon de sa grâce, et après l'office venez me trouver ; il y a quelqu'un qui aura à vous parler.

— À moi, madame ? fit Edmée étonnée.

— À vous, oui, mon enfant ; ne vous tourmentez pas, et croyez que l'on s'intéresse à votre sort.

— Mais, dites-moi au moins…

— Tout à l’heure. Allez et élevez votre âme vers Celui qui seul peut nous consoler.

Et elle entra à la chapelle et gagna la place qui lui était réservée.

Edmée alla s’agenouiller dans un coin obscur, sans rien voir, pour ainsi dire, sans rien entendre.

L’office commençait : elle fit un effort pour prier.

Mais elle ne le put pas.

Un sentiment supérieur s’emparait d’elle et l’absorbait tout entière.

Quelques minutes s’écoulèrent ainsi ; puis tout à coup elle sentit une main la toucher vivement à l’épaule, pendant qu’une voix murmurait à son oreille :

— Ne bougez pas ! disait la voix ; ne vous retournez pas surtout. C’est votre mère qui vous parle. Écoutez.

Edmée laissa tomber son front dans ses deux mains et prêta une oreille avide. La voix continua :

— Madame de Beaufort est ici ! Il n’y a plus à hésiter : cette femme a tout appris, et comme je le prévoyais, vous êtes perdue !

— Mon Dieu ! sanglota Edmée.

— Il faut choisir entre votre mère et cette femme ; il faut décider si vous voulez renoncer à Gaston qui vous aime et que vous aimez !

Edmée garda le silence, mais miss Fanny vit un frisson remuer ses épaules.

— Tout est prêt, d'ailleurs, ajouta-t-elle ; dans cinq minutes, je serai à la porte de la sacristie, et j'espère encore que vous ne me laisserez pas partir désespérée et seule : Edmée ! Edmée !

La pauvre enfant continuait de se taire, retenant son souffle, n'osant faire un mouvement.

Alors miss Fanny secoua la tête d'un air sombre, et glissant doucement à travers les pieuses assistantes agenouillées, le front baissé, elle gagna sans bruit la porte extérieure.

Il était temps.

Les sœurs commençaient à se retirer les unes se dirigeant vers la sacristie, les autres reprenant le chemin de leurs cellules.

L'office était fini, mais la supérieure restait toujours agenouillée.

Edmée se leva.

Elle n'avait rien résolu encore.

D'un pas chancelant, elle marcha vers le corridor qui menait, au couvent ; mais une fois arrivée là, elle se trouva seule et s'arrêta.

C'était sa vie même qui se jouait en ce moment ; elle pensa à son père, puis à sœur Rosalie, puis à Gaston ; elle pressa sa poitrine de ses deux mains et, résolument, sans

plus réfléchir, elle descendit dans le verger et marcha droit devant elle.

Elle venait de se rappeler que madame de Beaufort l'attendait, et elle ne voulait pas la revoir.

Elle avait baissé son voile, ramené les plis de sa mante sur ses épaules, et elle se mit à marcher dans la nuit.

Du reste, elle ne fut pas longtemps seule.

Au bout de quelques secondes, elle entendit des pas précipités derrière elle, et peu après Fanny Stevenson venait la rejoindre.

Les deux femmes n'échangèrent pas une parole.

Le moment était redoutable. Le moindre retard pouvait être fatal.

Miss Fanny se contenta de lui prendre le bras par un mouvement brusque.

— Vous êtes venue… c'est bien ! dit-elle à voix rapide et basse. Marchons !

Et elle l'entraîna.

Elles atteignirent bientôt la porte de l'enclos. Miss Fanny s'en était procuré la clef ; elle l'ouvrit d'un geste fébrile, et elles en franchirent le seuil.

Puis elle marcha vers la maison abandonnée, qui, n'était qu'à quelques pas.

— Gaston nous attend ! dit-elle encore à l'oreille d'Edmée.

Et elles pénétrèrent enfin dans la maison. Malheureusement, elles devaient rencontrer là une première déception.

Gaston ne se trouvait pas au rendez-vous, Palmer seul les attendait.

— Et M. de Pradelle ? interrogea vivement Fanny Stevenson.

— M. de Pradelle était ici vers onze heures, répondit Palmer ; et il n'a pas quitté son poste jusqu'au premier coup de minuit.

— Il est parti ?

— Faites excuse, miss… M. de Pradelle est parti, parce que l'on est venu le chercher, mais il va revenir.

— Voilà qui est bien invraisemblable, dit la jeune femme. Qui donc savait que M. de Pradelle fût ici ?

— Gobson.

— Lui ! Et que venait-il faire ? Qui l'envoyait ? que voulait-il ?

— Ça… je n'en sais rien ! répondit Palmer. Seulement, il fallait que ce fût bien important, car, dès que Gobson eut parlé au commandant, ce dernier n'a pas hésité.

Un pli soucieux, creusa le front de Fanny Stevenson.

— Voilà qui est bizarre ! murmura-t-elle. Il y a là quelque machination nouvelle que dans sa loyauté le commandant n'a pas pénétrée… pourvu que…

Et prise d'une pensée subite, elle entraîna Palmer à l'écart, et se pencha avidement à son oreille.

— Est-ce que par hasard, dit Fanny avec un frisson, M. de Pradelle portait sur lui les parchemins que je lui ai confiés ?

Palmer s'inclina d'un air singulier.

— C'est probable, répondit-il ; car, depuis le jour où vous les lui avez remis, je suis certain qu'il ne les a pas quittés.

Fanny Stevenson devint blême.

— Plus de doute, se dit-elle, comme se parlant à elle-même ; et pourtant j'hésite encore à croire que la pensée d'un pareil crime soit venue à cette misérable…

Elle n'acheva pas.

Une rumeur, venant du couvent, avait frappé son oreille, et elle s'était tournée vers Edmée, qui n'avait rien perdu de ce qui s'était passé.

— Notre fuite est découverte, dit-elle ; il ne faut pas rester une minute de plus. Partez, ou vous êtes perdue !

— Ne nous accompagnez-vous pas ? demanda Edmée étonnée.

— Non ! je reste. Madame de Beaufort est là ! C'est elle qui mène tout ceci. Je veux savoir enfin ce que j'ai à redouter de cette femme. Mais ne craignez rien, chère enfant, ajouta-t-elle en proie à une terrible inquiétude, qu'elle s'efforçait de dissimuler, Palmer vous accompagnera, lui. Il connaît les chemins, il sait où trouver une station de voitures ; avant une heure, vous serez en lieu sûr et à l'abri de toute recherche.

— Ah ! nous avons eu tort peut-être… balbutia Edmée tremblante.

— Non, non, prenez courage. Écoutez ! Ils approchent. Par grâce, par pitié, mon Edmée chérie…

Et, s'adressant plus particulièrement à Palmer :

— Allons, dit-elle d'un ton impérieux, partez, et n'oubliez pas, vous surtout, que vous me répondez de ma fille !

Palmer salua d'un air ironique, qui, en toute autre circonstance, eut certainement frappé la malheureuse mère, mais l'imminence du danger lui enlevait à cette heure sa pénétration ordinaire, et elle ne remarqua même pas qu'au moment de franchir le seuil de la maison l'ex-capitaine d'armes de la marine américaine avait failli trébucher contre le pas de la porte.

Un instant après, ils avaient disparu, et presque aussitôt madame de Beaufort, accompagnée d'un grand nombre de sœurs, faisait irruption dans la chambre où Fanny Stevenson les attendait.

VI

Dès qu'elle aperçut cette dernière, madame de Beaufort se précipita de son côté avec un air de triomphe.

— Je ne m'étais pas trompée, dit-elle. C'est cette femme qui a préparé la fuite de ma fille.

Miss Fanny eut un sourire méprisant.

— Votre fille ! répondit-elle en se dressant devant madame de Beaufort.

Mais la colère de celle-ci était trop violemment excitée en ce moment, et c'est à peine si elle tint compte de l'interruption et du ton dont elle était faite.

— On la cache, répliqua-t-elle ; on veut nous la dérober.

— Elle n'est plus ici, interrompit encore miss Fanny.

— Vous mentez !

— Elle est partie, vous dis-je.

— C'est faux !

— Eh bien, cherchez !

Madame de Beaufort adressa un geste impétueux aux sœurs, et aussitôt celles-ci se répandirent curieuses

et fureteuses à travers les chambres du rez-de-chaussée et du premier étage.

Mais l'investigation ne devait amener aucun résultat, et quand madame de Beaufort les vit reparaître, elle ne put réprimer une exclamation de rage.

— Rien ! dit-elle. Oh ! vous paierez cher une telle audace !

— Peut-être, répartit Fanny Stevenson.

— M. de Beaufort ne manquera pas de vous demander compte…

Miss Fanny eut un sourire ironique.

— M. de Beaufort ! répéta-t-elle d'un ton mordant. C'est lui, en effet, que j'aurais désiré voir, et s'il se trouvait ici en ce moment, je ne pense pas qu'il pousserait l'imprudence jusqu'à me demander de quel droit je suis venue arracher à votre haine la malheureuse enfant que vous voulez m'enlever !

— Ainsi, vous refusez de la rendre ?

— Je refuse ! répondit miss Fanny avec fermeté.

Et s'approchant de madame de Beaufort, elle ajouta à voix plus basse et plus ardente :

— Mais vous ne savez donc pas qui je suis ? Vous ignorez qu'en outre de ce nom de Fanny Stevenson que je tiens de mon père, il en est un autre que je tiens de mon époux, et celui-là ! craignez, si vous me poussez à

bout, qu'il ne me prenne fantaisie de réclamer les droits terribles qu'il me donne.

Madame de Beaufort ne répondit pas tout de suite.

Les dernières paroles de miss Fanny l'avaient-elles frappée ? Un sentiment nouveau s'était-il fait jour en elle ? Ce fut inconscient peut-être, mais elle se tourna lentement vers les sœurs, qui écoutaient étonnées, et leur faisait signe de s'éloigner.

— Allez, mes sœurs, dit-elle, je vous remercie du concours que vous m'avez prêté et dont je n'ai plus besoin désormais ; mademoiselle de Beaufort a été enlevée, c'est à la justice maintenant qu'il appartient d'agir ; mais avant de rien entreprendre, il faut que cette femme parle, et, pour obtenir ce que j'en attends, il importe que je reste avec elle.

Pendant que madame de Beaufort s'exprimait ainsi et que les sœurs gagnaient lentement la porte, Fanny Stevenson s'était assise, impassible et sombre, plongée dans ses réflexions amères, attendant l'instant où elle allait se trouver devant sa rivale.

Ce ne fut pas long.

Et lorsque la dernière religieuse se fut éloignée, elle vit venir à elle madame de Beaufort, l'œil ardent, la poitrine soulevée, la lèvre tordue par une expression implacable et farouche.

— Et maintenant, dit-elle d'un accent plein de fièvre, personne ne nous écoute ; vous pouvez parler, répondez-moi.

— Qu'avez-vous à me demander que vous ne sachiez déjà ? répliqua miss Fanny Stevenson ; vous m'avez volé ma fille et je l'ai reprise. Qu'y a-t-il là dont vous ayez à vous plaindre ! Maintenant Edmée est en mon pouvoir et je saurai la garder ! Il y a assez longtemps que je suis privée de ses caresses, et aucune puissance humaine ne l'arrachera de mes bras. D'ailleurs, elle a choisi elle-même, sans hésiter, allant confiante et émue vers celle de ses deux mères qui l'aimait ! Car, et c'est là ce qu'il y a d'atroce et ce qui vous condamne, depuis le jour où elle est entrée dans votre demeure vous n'avez cessé de la traiter en étrangère ou en ennemie. Elle ne demandait qu'à vous aimer, et vous l'avez repoussée toujours, d'abord avec froideur, plus tard avec haine ! Voilà ce que je ne vous pardonnerai jamais. Pauvre chère Edmée, Oh ! tenez, si vous l'aviez entourée de douceur et de bonté ; si vous aviez pris pitié de sa condition misérable ; si vous n'aviez pas tenté de la cloîtrer indignement, lui refusant ainsi sa part d'amour et de bonheur ! peut-être me serais-je attendrie et aurais-je gardé le silence, me contentant de la voir heureuse par une autre, évitant d'éveiller ses tristesses, ne demandant à Dieu que de lui continuer cette sérénité que vous lui eussiez faite. Mais non ! Vous avez torturé sa pauvre âme candide qui ne savait rien du monde et s'effrayait de votre indifférence. Vous ne lui avez pas même offert le mensonge de l'affection maternelle, de sorte que la pauvre abandonnée n'avait pour tout refuge que le cœur effaré et faible de son père.

Eh bien ! voilà ce qui a réveillé en moi toutes les colères et toutes les indignations ; je suis sa mère, j'ai repris mon enfant, et prenez garde maintenant que je ne vous rende à mon tour tout ce que vous lui avez fait souffrir.

Madame de Beaufort, qui avait écouté sans interrompre, haussa imperceptiblement les épaules, pendant qu'un sourire ironique relevait le coin de sa lèvre.

— Vous voulez vous venger ? dit-elle d'un ton railleur, et l'on m'en avait déjà prévenue, mais, vous voyez, que vos menaces ne m'ont pas effrayée, et demain…

— Demain, interrompit violemment Fanny Stevenson, demain, vous ne serez plus peut-être que la maîtresse, de M. de Beaufort.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre.

— On m'a dit, en effet, que miss Fanny Stevenson avait eu la précaution de se procurer un double de l'acte authentique de son mariage avec le comte de Simier.

— On vous a dit vrai.

— Si ce document était en votre possession, vous, l'auriez déjà produit.

— Ah ! vous avez raison, et c'est ainsi sans doute que vous auriez agi !… Mais, moi, j'ai eu peur. Pourquoi le cacherais-je ? À la veille d'atteindre enfin le but si

ardemment poursuivi, instruite de vos projets, certaine que c'est vainement que l'on s'adresserait à votre cœur de marbre, j'ai craint de votre part quelque résolution extrême, quelque attentat odieux contre la pauvre victime innocente, et, avant d'agir, j'ai voulu m'assurer que ma fille n'avait plus rien à redouter de vous.

— De sorte que maintenant…

— Edmée est entre des mains qui sauront la protéger et la défendre.

Madame de Beaufort fit un geste de condescendance ironique.

— Tout cela est parfait, dit-elle sur un ton de persiflage, et je commence à croire vraiment à l'existence de ces importants documents.

— Vous raillez !

— À Dieu ne plaise ! Seulement, après avoir pensé que j'avais affaire avec une fille que M. Beaufort avait honoré d'un caprice sur la côte d'Amérique, il m'est doux de reconnaître que je m'étais trompée, et que j'ai devant moi une véritable comtesse de Simier.

— Dans quelques heures, mademoiselle Wilson n'en doutera plus.

— Elle en sera ravie ! toutefois, vous me permettrez bien d'attendre que je vérifie par moi-même… car, en dépit de vos assurances, j'ai bien quelque raison de croire que vous vous trompez vous-même ; ne voulant pas admettre que vous ayez l'intention de nous tromper.

— Comment cela ?

Madame de Beaufort s'était rapprochée, le regard chargé de lueurs sombres.

— Mon Dieu ! c'est fort simple, poursuivit-elle ; et vous comprenez bien, n'est-ce pas, que dans la situation menaçante où je me trouvais, j'ai dû me renseigner sur votre compte et vous faire surveiller avec soin ?

— Eh bien ?

— Eh bien ! je ne mettrai aucune hésitation à déclarer qu'en effet il paraît que vous avez entre les mains des papiers fort compromettants pour M. de Beaufort et pour la femme à laquelle il a donné son nom.

— C'est Gobson qui vous a dit cela ?

— Lui ou un autre, qu'importe ! Mais ce qu'il y a de particulièrement intéressant dans la communication qui m'a été faite, c'est que, par une mesure de prudence que l'on ne saurait trop louer, vous avez cru devoir confier le précieux dépôt à la loyauté d'un homme qui avait toutes les qualités humaines pour justifier ce choix.

— Vous le savez ?

— Gobson est un homme habile entre tous ; il avait fouillé votre cellule, et n'avait rien trouvé ; alors, il s'est renseigné, il a écouté aux portes, et en peu de temps il est parvenu à la conviction que l'homme loyal dont vous avez fait votre confident ne pouvait être que M. Gaston de Pradelle.

Instinctivement, pendant que madame de Beaufort parlait, miss Fanny Stevenson se sentait envahir par le vague soupçon de la vérité.

Madame de Beaufort, menacée dans son bonheur, était capable de tout pour conjurer le danger, et miss Fanny se rappelait que Gobson était venu chercher Gaston et qu'il s'était éloigné en sa compagnie.

L'idée d'un crime traversa son esprit, et elle se prit à frissonner.

Madame de Beaufort, qui l'observait, comprit ce qui se passait en elle ; elle ne voulut pas lui laisser le temps de s'abandonner à l'effroi qui la gagnait, et reprit presque aussitôt :

— Eh non ! dit-elle sur le même ton railleur, ne vous effrayez pas ainsi, et si implacable que vous me supposiez, ne croyez pas que je me sois oubliée jusqu'à concevoir l'idée de me débarrasser par un crime du jeune commandant que vous destinez à votre fille ! Nous avons des intérêts opposés, voilà tout ! Et nous les protégeons de notre mieux, chacun de son côté… Qui peut y trouver à redire ? Seulement, ne vous plaignez pas trop, si demain, quand vous redemanderez à M. Gaston de Pradelle les parchemins que vous lui avez confiés, il vous répond qu'il en a été dépouillé cette nuit, dans un odieux guet-apens !…

Miss Fanny étouffa un cri de colère folle et fit un mouvement, comme pour sauter à la gorge de madame de Beaufort.

Celle-ci s'inclina.

— À demain donc, miss Fanny, ajouta-t-elle en gagnant la porte, j'espère que cette nuit vous portera conseil et que vous vous montrerez moins menaçante et plus traitable.

VII

Or, pendant que ceci se passait, Edmée s'était éloignée en compagnie de Palmer.

La nuit était noire ; une heure venait de sonner ; pendant un quart d'heure au moins ils marchèrent l'un à côté de l'autre sans échanger une parole.

Edmée, en proie à une inquiétude que la situation eût suffi à expliquer, pressait le pas, et ne songeait qu'à gagner un quartier moins désert, où elle eût trouvé un mouvement et une circulation qui l'eussent rassurée.

Les rues qu'elle traversait étaient silencieuses et mornes ; il y avait longtemps que les boutiques et les caboulots avaient retiré leurs concours à l'éclairage municipal… À peine de loin rencontrait-elle quelques rares passants, et la voie enténébrée qu'elle suivait ne se piquait de points lumineux qu'à de longs intervalles.

C'était la première fois qu'elle se voyait perdue dans le Paris nocturne, sous la protection d'un homme qu'elle ne connaissait pas, et parfois un frisson de terreur passait sur sa chair.

Elle regrettait d'avoir quitté le couvent et se demandait en quel lieu on la conduisait ainsi.

Que n'eût-elle pas donné pour sentir Gaston près d'elle et s'appuyer sur son bras !

Pourquoi ne l'avait-il pas attendue : quelle raison impérieuse l'avait contraint de s'éloigner ?

Sans doute le jeune commandant avait dû croire que sœur Rosalie n'abandonnerait pas sa fille en pareille occurrence ; cela justifiait son absence. Mais où était-il allé ? D'où vient qu'on ne lui avait rien dit sur ce point ?

À toutes ces causes de trouble s'ajoutaient certaines remarques qu'elle avait faites, chemin faisant, sur le compte de son compagnon.

Cet homme avait des allures étranges, presque suspectes.

Il n'avançait que d'un pas lourd, s'arrêtait de temps en temps pour tirer de sa poche un objet qui avait la forme d'un flacon et qu'il portait fréquemment à ses lèvres. Puis, après s'être essuyé la bouche et avoir marmotté, en anglais, quelques mots inintelligibles qu'Edmée ne comprenait pas, il reprenait sa marche pesante, sur laquelle la pauvre fugitive était obligée de régler la sienne.

Au bout d'un moment, ce manège finit par l'impatienter, et elle ne put s'empêcher de lui faire quelques remontrances.

Palmer les accueillit par un ricanement obséquieux.

— Ne vous fâchez pas, miss, répondit-il d'une voix mal assurée ; et fiez-vous à moi ! Car vous pouvez être certaine qu'il ne vous arrivera aucun mal tant que vous

serez sous la protection du capitaine Palmer, citoyen de la libre Amérique.

— Cependant, insista Edmée, il me semble que vous n'êtes pas bien sûr du chemin que vous me faites suivre ?

Palmer eut un haut-le-corps.

— Que dites-vous là, miss ! répliqua-t-il sur un ton de doux reproche ; mais je connais ces quartiers aussi bien que je connais ceux de New-York, qui est la première cité du monde ! Seulement, il faut tenir compte de tout et il fait ce soir un brouillard…

— Un brouillard ? fit Edmée ; mais il n'a jamais fait, au contraire, de nuit plus claire.

— Cela vous plaît à dire, et les jeunes miss comme vous ont des yeux que n'ont jamais eus de vieux marins comme moi ! Pourtant, ce n'est pas pour me vanter, mais quand j'avais votre âge et que j'étais mousse à bord du *Washington*, qui est le plus beau steamer que la mer ait porté, j'aurais à vingt milles, nommé les cailloux les moins connus de la côte américaine. Mais aujourd'hui vous comprenez… on a ses soixante ans, et dame…

— Marchons, ne nous arrêtons pas, interrompit la jeune fille. Voyez, il n'y a plus personne maintenant autour de nous ; et si quelque malfaiteur…

Palmer se dressa de toute sa hauteur, et ferma les poings qu'il lança à plusieurs reprises en avant.

— Oh ! oh ! dit-il, ceci est une autre affaire ; et si la vue a baissé, il n'en est pas de même du reste ; or, il est

bon que vous sachiez, miss, que le capitaine Palmer a été et est encore un des plus redoutables boxeurs des Provinces Unies. Je sais qu'il n'est pas bienséant de faire son éloge, et que cela dénote un esprit borné et vulgaire, mais je dois vous dire, ne fût-ce que pour vous rassurer, que les plus habiles de vos lutteurs français ne brilleraient guère contre les deux poings que voici !

En parlant de la sorte, Palmer avait relevé ses manches, et se disposait à prendre les différentes poses classiques de la boxe.

Edmée eut un geste suppliant.

— De grâce ! capitaine, dit-elle, je vous en prie, ne nous attardons pas davantage. Songez que l'on nous attend, et qu'à cette heure…

Palmer devint grave subitement.

— Ce sont d'excellentes raisons, miss, et je n'ai rien à y opposer. Remettons-nous en route, et vous verrez qu'avant peu…

Il se reprit à marcher ; mais dès les premiers pas et comme si les paroles qu'il venait de prononcer l'avaient altéré, il tira son flacon de sa poche et le vida d'une longue gorgée.

— Voyez-vous, miss, continua-t-il, en suivant la jeune fille, il n'est peut-être pas inutile que je vous dise, parce que vous pourriez vous étonner. Enfin, ça, c'est dans mes conventions avec miss Fanny Stevenson.

— Vos conventions ?

— Vous l'ignorez ? Je m'en doutais. Eh bien, quand je suis entré à son service – il y a longtemps de cela – j'avais un défaut invétéré : le gin ! On peut sans honte confesser ses faiblesses. Moi, j'étais un ivrogne ; on me connaissait bien à Smeaton et à Québec. On n'est pas parfait, n'est-ce pas ? et plus d'une fois cela a manqué de me porter malheur.

Quand j'ai rencontré miss Fanny Stevenson, une maîtresse femme celle-là, continua Palmer, il a fallu prendre un parti. J'étais ruiné, criblé de dettes ; le marchand de gin ne voulait plus faire crédit, et je serais mort de soif, ce qui doit être la plus affreuse mort qui se puisse imaginer, du moins je le suppose. Comprenez-vous ?

— Oui ! oui ! Avançons, dit Edmée en l'entraînant.

— Mourir de soif ! répéta Palmer, poursuivant son idée. Je n'avais peur de rien, si ce n'est de ça. Alors miss Fanny, qui est un grand cœur, me dit qu'elle voulait me sauver, qu'elle me prendrait près d'elle et m'habillerait et me nourrirait ; mais tout cela à la condition que je ne boirais plus. Seulement, et avec une intelligence qu'un homme n'aurait jamais eue, elle comprit qu'elle me demandait là une chose impossible, et, pour faire la part du feu, elle m'accorda le dimanche, pendant lequel je redevenais libre de me livrer à mon penchant mignon. Voilà ce qu'elle a fait, miss ; et depuis, par l'âme de mon père, s'il en avait une, je jure que j'ai observé fidèlement le contrat.

Et comme, en jurant ainsi, maître Palmer festonnait légèrement sur le trottoir, Edmée commença une observation à laquelle l'ex-capitaine d'armes coupa court par un geste de douce ironie.

— Bon, je sais ce que vous allez dire, interrompit-il ; mais c'est que vous n'avez pas réfléchi.

— À quoi ?

— Eh ! au jour où nous sommes.

— Comment ?

— Voyons, rappelez-vous, miss ; faites moi l'honneur de vous rappeler, je vous prie ; quand nous avons quitté votre mère, tout à l'heure, n'avez-vous pas entendu une heure sonner à l'horloge du couvent ?

— Sans doute.

— Une heure après minuit ! cela voulait dire que samedi était fini, et que nous entrions dans le saint jour du Seigneur !

Et il se mit à rire d'un rire épais et aviné.

Edmée se sentit froid jusqu'aux os.

Mais la réalité du danger lui rendit presque aussitôt une énergie factice, et elle n'eut pas même l'idée d'adresser au capitaine d'armes un reproche qu'il n'eût pas compris, et que d'ailleurs il ne méritait pas…

— Soit ! soit ! vous avez raison, dit-elle, et vous êtes resté fidèle à vos conventions.

— À la bonne heure !

— Mais vous ne voudrez pas cependant que nous ayons jamais à nous repentir d'avoir eu confiance en vous, et j'espère que vous remplirez votre mission comme un homme d'honneur que vous êtes.

L'ex-capitaine eut un geste attendri.

— Vous êtes un ange, miss, répondit-il d'un ton ému ; avec des paroles comme celles-ci, vous me feriez passer par un trou d'aiguille, quoique cela paraisse impossible. Allons, c'est dit, et nous allons, cette fois, nous remettre dans la bonne voie, dont je crains bien qu'en effet nous ne nous soyons un peu écartés. Du reste, ajouta-t-il en fouillant sa poche et en tirant le flacon, vos marchands de gin français sont tous d'éhontés voleurs, et ils n'avaient rempli qu'à moitié cette bouteille qui est déjà vide ; qu'elle aille donc rejoindre les autres, et Dieu me fasse la grâce de les retrouver pleines toutes au jour du jugement dernier !

Et d'un mouvement brusque il lança en arrière la fiole, qui alla se briser sur le pavé.

Edmée fut soulagée d'un grand poids à cette vue, et c'est d'un cœur plus léger qu'elle se reprit à marcher.

Quelle heure était-il ? Elle n'en savait absolument rien, et ignorait également dans quel quartier elle se trouvait.

La voie dans laquelle ils étaient engagés était large, et prolongeait au loin sa longue ligne de becs de gaz.

Tout en marchant, Palmer faisait des efforts inouïs pour s'orienter.

Mais il avait beau faire, regarder à droite et à gauche, interroger les profondeurs sombres de l'horizon, il ne parvenait pas à se reconnaître.

Il en conçut un violent dépit ; et alors, se raidissant dans son obstination, ne voulant pas avouer qu'il s'était trompé, il pénétra dans une rue étroite et longue qui descendait vers la Seine, et entraîna avec assurance Edmée, qui crut qu'il avait enfin retrouvé son chemin.

Mais à mesure qu'ils avançaient, ses appréhensions lui revinrent.

Elle voyait bien que Palmer était sérieusement égaré.

— Mon Dieu ! qu'allons-nous devenir ! balbutia-t-elle éperdue.

Palmer ôta son chapeau, s'épongea le front de son mouchoir et souffla bruyamment.

— Voilà qui est incroyable, grommela-t-il. Voyez-vous, miss, cela n'est pas aussi étonnant que vous pourriez le penser. Depuis quelque temps, la municipalité de Paris fait opérer des trouées fréquentes dans ces quartiers, et les plus habiles ne s'y reconnaissent plus.

— Si encore nous pouvions demander notre chemin à quelqu'un.

— Bon ! fit Palmer en un accès de belle humeur ; il y a bien à Paris un grand nombre de policemen, mais cela

se passe ici comme dans la libre Amérique, et c'est surtout quand on en a besoin qu'on ne les trouve pas !

— Que faire ? que faire ? dit Edmée avec un sanglot.

— Prenez mon bras, si vous êtes fatiguée, miss. C'est le bras d'un honnête homme, et il saura vous soutenir et vous défendre. Pour égarés, nous sommes égarés ; c'est incontestable, mais en y mettant de la persévérance, il n'est pas possible…

— Continuons donc, fit la pauvre enfant avec résignation.

Cependant Palmer était sourdement irrité ; une sueur abondante inondait son visage rubicond, et l'on entendait sa respiration siffler en passant dans sa gorge desséchée.

À plusieurs reprises il fit claquer sa langue contre son palais en feu.

— Brigands de marchands de gin ! grommelait-il, ce sont eux qui seront cause de ma mort. S'ils ne m'avaient pas volé, comme des *convicts* effrontés qu'ils sont, je pourrais encore humecter ma langue qui est plus sèche qu'une éponge. Oh ! si j'étais quelque chose dans la police !

Il allait poursuivre ; mais tout à coup la parole resta suspendue sur ses lèvres et, brusquement, il s'arrêta.

En même temps un immense soupir de satisfaction soulevait sa poitrine, et il se tournait en souriant vers la jeune fille.

Celle-ci ne vit pas son sourire dans la nuit, mais elle comprit que quelque chose d'inattendu, d'inespéré, était survenu et elle s'en réjouit.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle vivement.

Palmer étendit son bras vers un point de l'horizon.

— Regardez ! répondit-il.

Il y avait à quelques pas, au coin d'une ruelle noire, au rez-de-chaussée d'une maison borgne, une lumière qui brillait à travers des rideaux de cotonnade rouge et répandait des lueurs de sang sur le pavé de la rue.

— Qu'est cela ? interrogea encore Edmée.

Palmer eut un nouveau sourire épanoui.

VIII

— Ça, miss, répondit-il avec complaisance, c’est ce que l’on appelle ici un caboulot, ou, pour parler plus clairement, un établissement où, à toute heure de jour et de nuit, le passant, altéré peut trouver à se rafraîchir.

— Ah ! j’espère au moins que vous n’avez pas l’idée d’entrer dans cette maison.

— C’est cependant là seulement que l’on pourra nous indiquer notre chemin. Laissez-moi faire.

Et comme il se dirigeait déjà vers le caboulot, Edmée le retint.

— Au moins vous n’allez pas m’abandonner seule, dans cette rue, dit-elle.

Palmer protesta du geste.

— N’en croyez rien, répondit-il, car j’entends que vous ne me quittiez pas. C’est l’affaire d’un moment, le temps de demander notre route, et après…

Palmer semblait avoir, depuis un moment, recouvré son aplomb et sa solidité ; la vue du caboulot, l’espoir d’y trouver à s’y désaltérer lui avaient rendu une partie de sa présence d’esprit ; et c’est d’une main assurée et ferme qu’il ouvrit la porte.

Il entra suivi de près par Edmée qui se laissait conduire sans essayer de résister.

Toute observation eût été inutile ; elle le comprenait, et d'ailleurs, elle espérait maintenant que quelques-unes des personnes qu'elle allait voir lui indiqueraient son chemin.

Dès qu'elle eut mis le pied dans la salle du rez-de-chaussée, sa confiance ne tarda pas à être fortement entamée.

Il régnait là une fumée opaque, une odeur âcre qui la prit à la gorge, et les premiers visages qui frappèrent son regard étaient si repoussants, il y avait une telle expression d'abrutissement sur ces physionomies dont jamais elle n'avait connu d'équivalent, qu'en dépit de sa résolution elle éprouva un profond dégoût, et qu'en même temps elle se sentit prise de nouvelles terreurs.

Elle chercha Palmer pour se rapprocher de lui et lui communiquer ses inquiétudes.

Mais celui-ci avait aperçu le comptoir de zinc derrière lequel se tenait une énorme matrone, et il s'était fait servir une abondante libation.

— M. Palmer ! supplia-t-elle, en le touchant de la main.

Palmer avala le contenu du verre que l'on venait de lui remplir.

Il se retourna réconforté.

— Nous y voici, miss, répondit-il ; vous voyez, ça n'a pas été long. Et maintenant, nous allons nous occuper des choses sérieuses.

Mais comme il se disposait à questionner la matrone son pied s'engagea dans un escabeau placé près du comptoir, et il manqua de tomber.

— Ce n'est rien ! dit-il en se raidissant ; et nous en avons vu bien d'autres… Voyons… nous allons partir… ayez confiance en moi… et si quelqu'un osait…

Le malheureux était complètement étourdi. La chaleur intense qui régnait dans la salle, la fumée épaisse du tabac, l'odeur combinée des différentes liqueurs alcooliques, tout cela avait agi sur son cerveau, et il commençait à perdre le sentiment de lui-même.

Il promena autour de lui des regards hébétés et stupides.

— Ah çà ! où sommes-nous donc ici ? balbutia-t-il en tournant autour du comptoir et se dirigeant comme malgré lui vers les tables occupées par les étranges clients du caboulot. Dieu damne ! Je ne m'y reconnais plus, et à moins que ce ne soit ces gentlemen…

Des rires cyniques l'interrompirent… et il se dressa à la manière des ivrognes…

Cependant, les consommateurs du sinistre établissement avaient fini par remarquer le nouveau venu, et, en le voyant osciller sur lui-même, ils s'étaient

mis à échanger entre eux des quolibets grossiers, entremêlés de propos ignobles.

— Eh bien ! il est un rien poivre ! dit l'un.

— Où a-t-il pris cette paille ? ajouta un second.

— Il faut aller le remiser ! conclut un troisième.

Palmer écoutait sans comprendre, l'œil atone, les bras inertes.

Il n'avait pas été initié encore aux mystères de l'argot et se contentait de regarder en ébauchant un sourire.

Mais bientôt la situation s'accentua et prit une autre tournure.

Après avoir accueilli l'apparition de l'ex-capitaine d'armes par une bordée de lazzis, quelques-uns des consommateurs venaient d'apercevoir Edmée, et presque instantanément ils changèrent d'allure et de langage.

D'abord, ce fut une impression manifeste d'étonnement.

Les jolies filles étaient très rares dans le caboulot de la mère Michel, et, en tout cas, quand par hasard quelques-unes s'y égaraient, ce ne pouvait être que certaines malheureuses appartenant au personnel le plus abject de ces quartiers.

On les connaissait presque toutes ; la matrone les saluait d'un geste cynique, et chaque hôte du bouge savait à qui il avait affaire.

Mais ici, c'était bien différent.

Jamais encore on n'avait vu un visage plus gracieux, un regard plus doux, un corps plus svelte, une attitude plus décente.

On eût dit quelque apparition céleste dans un cercle de démons.

L'effet ne se fit pas attendre.

Les, yeux s'allumèrent pleins de convoitise ardente, et l'un des plus audacieux de la bande se leva de table et fit quelques pas vers le comptoir.

C'était un grand garçon, habitué du caboulot, ancien boucher, que l'on appelait le *Coupeur*, un spirituel sobriquet sous lequel il était fort connu dans l'établissement. Quant à son autre nom, on l'ignorait ; il avait le front déprimé, les épaules robustes et voûtées, et l'œil, les lèvres, toute la physionomie enfin, exsudait la passion et le désir effrénés.

Il n'avait pas proféré une parole ; mais sa poitrine avait des grondements de fauve ; son intention n'était douteuse pour aucun des assistants.

On devinait facilement la scène qui allait se passer, et il ne pouvait venir à l'esprit de ces étranges témoins, la pensée d'y mettre opposition.

Cependant Edmée n'avait pas fait un mouvement. Réfugiée derrière Palmer, elle ne songeait qu'à fuir. À travers la fumée opaque, elle ne voyait rien et ne

comprenait que bien vaguement une partie du danger qu'elle courait.

Mais quand elle aperçut le *Coupeur* qui se dirigeait de son côté, qu'elle distingua ses traits repoussants et qu'elle remarqua surtout la hideuse expression de luxure qui faisait briller son regard, son sang se figea dans ses veines ; elle eut l'instinct de ce que voulait cet homme, et, les joues livides, le geste affolé, elle enfonça ses doigts dans le bras de Palmer.

Une plaisanterie grossière du *Coupeur* vint encore ajouter à son épouvante.

— De quoi ! de quoi ! dit l'ancien boucher en avançant à pas lents, avec un rictus ignoble au coin de la bouche ; est-ce que l'amour vous fait peur ? ou craignez-vous de rendre jaloux le boule-dogue qui vous accompagne ?

Une hilarité générale salua ces paroles. On trouva la plaisanterie tout à fait de bon goût, et chacun crut devoir l'appuyer de quolibets nouveaux à l'adresse de Palmer.

— Bien envoyé ! dit l'un.

— Il est rien *bate*, le gros vieux ! ajouta un autre.

— Et s'il renifle, on l'enverra éternuer à Chaillot, proposa un troisième.

Pendant que ceci se passait, l'attitude de Palmer s'était sensiblement modifiée.

Sous l’impression des attaques dont il était l’objet, il avait secoué fortement la tête, à la manière des dogues acculés, et l’ivresse qui alourdissait son sang s’était presque dissipée.

Palmer était d’ailleurs très brave, et exceptionnellement, il adorait les bagarres. Il n’avait rien exagéré en disant qu’il était un des plus redoutables boxeurs de la jeune Amérique, et sa réputation n’était plus à faire, aussi bien dans les États du Nord que dans ceux du Midi.

Il se mit donc à observer le *Coupeur*, et prêt à tout événement, pour voir venir, se plaça devant Edmée qui n’osait plus regarder.

Le *Coupeur* avait continué d’avancer ; maintenant il n’avait plus qu’à étendre la main pour le toucher.

Il s’arrêta, et, d’un air goguenard, s’inclinant humblement.

— Alors, dit-il d’un accent traînant, vous prétendez la garder pour vous tout seul ?

— Je ne prétends rien autre chose, répliqua Palmer.

— Pour ce qui est de ça, riposta le *Coupeur*, nul ne s’y oppose, mais quant à la petite, c’est une autre paire de manches, et je me chargerai de la conduire moi-même dans sa famille.

Pour toute réponse, Palmer se tourna avec résolution vers Edmée.

— Miss, lui dit-il d'un ton ferme et grave, veuillez, je vous prie, me pardonner de vous avoir, par mon intempérance, exposée à de pareilles injures ; j'espère que vous sortirez saine et sauve de ce danger où je suis bien coupable, et je jure que tant qu'il me restera une goutte de sang dans les veines, vous n'aurez rien à craindre de ces misérables. Gagnez donc la porte avec assurance ; je reste, moi, pour vous protéger et châtier ceux qui oseraient s'opposer à votre retraite.

Pendant que Palmer parlait de la sorte d'un air résolu qui, un moment, réconforta Edmée et lui rendit un peu d'espoir, le *Coupeur*, qui observait le mouvement, exécuta un bond vers la jeune fille, et, avant qu'elle eût fait quelques pas, il lui saisissait le bras d'une main brutale.

— Ah ! vous me faites mal ! balbutia Edmée d'une, voix défaillante.

Mais inaccessible à toute pitié, incapable de se laisser toucher, le bandit l'attira impérieusement à lui et il se disposait à entourer sa taille de ses deux bras vigoureux quand une horrible imprécation de douleur et de rage retentit dans la salle.

Cela avait été instantané ! – pour ainsi dire, ceux qui regardaient n'avaient rien vu, – mais le Coupeur était allé s'aplatir contre le comptoir de zinc, la poitrine sifflante et le visage inondé de sang.

Au moment où il se penchait vers Edmée, Palmer lui avait appliqué, entre les deux yeux, le plus remarquable coup de poing qu'un boxeur eût jamais administré.

Il y avait de quoi tuer un bœuf.

Un murmure de stupéfaction courut dans les rangs des témoins de cette scène et chacun se leva pour voir.

Pour être vrai, nous devons ajouter qu'il se mêlait, à ce murmure étonné, une certaine nuance d'admiration.

D'ailleurs, ce n'était pas fini, et il était intéressant d'attendre la suite.

Le *Coupeur*, un moment étourdi, s'était énergiquement redressé et à moitié aveuglé par le sang qui coulait en abondance de son front meurtri, il semblait se ramasser pour fondre sur son redoutable adversaire.

Seulement il avait compris tout de suite qu'il n'était pas de force à lutter avec les mêmes armes, et il venait de tirer de sa poche un énorme couteau catalan.

— Ah ! canaille ! grommela-t-il, tu veux m'échapper, mille millions de tonnerre ! Tu ne sortiras d'ici que les pieds devant. Attends ! attends !

Et brandissant son couteau, dont la lame aiguë traçait, à travers la buée, de sanglants éclairs, il fit quelques pas vers l'ex-capitaine d'armes.

Il avait, la face convulsée ; et, de son souffle puissant, il chassait au loin les gouttes de sang qui rougissaient sa lèvre.

On ne pouvait rien imaginer de plus hideux. La matrone, qui ne s'effrayait pourtant pas facilement,

s'était levée de son comptoir et suppliait d'une voix rauque.

— *Coupeur ! Coupeur !* disait-elle, prends garde à ce que tu vas faire. Tu vas retourner *là-bas*. La *rousse* rôde dans la rue. Je l'ai vue tout à l'heure, et si tu es pincé, cette fois, ton compte sera bon.

Mais le *Coupeur* n'écoutait plus : une fureur aveugle s'était emparée de lui et le grisait. Encore un pas et c'en était fait peut-être de Palmer., Mais à ce moment, il se passa quelque chose d'invraisemblable.

Tout à coup, sans transition, sans cause appréciable, la plupart des clients s'enfuirent précipitamment de leur place, et, en un clin d'œil, comme par enchantement, la salle se vida presque entièrement.

Le *Coupeur* lui-même avait tressailli, et, d'un mouvement rapide, refermant son couteau, il avait tourné un regard inquiet vers la matrone.

— Qu'est-ce que je te disais ! fit celle-ci. Allons, file ! et plus vite que ça !… Tu connais la route ; ne laisse pas traîner tes guêtres plus longtemps ici ; car il n'y va pas faire bon tout à l'heure pour les chevaux de retour !

Le *Coupeur* ne se le fit pas dire deux fois, et, gagnant le fond de la salle, il détala avec une agilité qu'on ne lui aurait pas supposée.

Quant à Palmer, il était resté interdit.

— Qu'est-ce que cela veut dire ? murmura-t-il en s'adressant à la matrone.

Celle-ci haussa les épaules par un geste de douce commisération :

— Cela veut dire, répondit-elle, que ceux-ci ont l'oreille fine, et qu'ils ont entendu…

— Quoi donc ?

— Le signal, parbleu ! Êtes-vous sourd ?

— Quel signal ?

La matrone ne répondit pas.

Un coup de sifflet strident et prolongé venait de retentir à peu de distance.

— Eh bien ! as-tu entendu, cette fois, reprit la vieille femme. Ça veut dire que la rousse n'est pas loin, et qu'il n'est que temps pour ceux qui ne sont pas en règle…

Palmer comprenait enfin ; il n'insista pas. Le dénouement était, du reste, des plus heureux, et bien qu'il n'eût pas été mécontent de développer devant une nombreuse société ses talents exceptionnels de boxeur, il se félicitait tout de même, au fond du cœur, d'avoir échappé au guet-apens dont il avait failli être victime.

Aussi, après s'être renseigné sur le chemin qu'il avait à prendre, il ne s'attarda pas davantage, et tournant sur lui-même, il se dirigea vers la porte.

Mais, au moment où il allait l'atteindre, un bruit se fit au dehors, bruit de pas lourds et de voix aiguës, et presque aussitôt la porte s'ouvrit, et quatre solides gaillards pénétrèrent dans la salle, portant entre leurs

bras un homme qui devait être évanoui. Deux ou trois sergents de ville suivaient. – Voyons, dit l'un d'eux en s'adressant à la matrone, nous vous apportons un blessé ; faites descendre un matelas pour le coucher, et que l'on envoie tout de suite chercher un médecin. Le sergent de ville parlait avec autorité ; il fut immédiatement obéi, et, pendant que l'un des garçons du bouge s'éloignait précipitamment, on apportait deux matelas sur lesquels le blessé fut aussitôt placé.

Edmée et Palmer étaient restés, pris tous les deux d'une ardente curiosité.

Edmée surtout.

Tous les événements de cette nuit l'avaient bien profondément troublée ; elle était fatiguée, énervée, tremblante encore des sinistres scènes auxquelles elle avait assisté ; un instant auparavant, elle ne désirait qu'une chose, qui était de fuir ce lieu d'horreur et de regagner au plus tôt l'endroit où l'attendaient sa mère et Gaston.

Maintenant, un sentiment nouveau l'avait saisie ; on eût dit que quelque lien puissant la retenait dans cette salle, où naguère elle avait manqué mourir de peur ; et c'est avec une curiosité haletante qu'elle observait le mouvement qui s'opérait autour du blessé.

Toutefois, elle n'osait avancer ; elle se contenait. Mais quand les matelas eurent été étendus près de la cheminée et que le blessé y eut été déposé ; quand elle vit que chacun se retirait et qu'il ne restait plus auprès de

lui que l'un des sergents de ville, elle vint, à son tour, jeter un regard sur ce douloureux tableau.

Le regard fut rapide et l'effet foudroyant.

Elle n'eut pas plus tôt aperçu le blessé que tout son sang afflua à son cœur et qu'elle s'affaissa sur elle-même sans proférer un cri.

Palmer, qui l'avait suivie, la reçut défaillante dans ses bras.

Ce blessé qui était là et qu'elle venait de reconnaître, c'était Gaston !

IX

Cependant l'évanouissement de la malheureuse enfant ne fut pas de longue durée.

On s'empressa immédiatement autour d'elle ; Palmer se multiplia pour lui prodiguer ses soins, et quelques minutes plus tard elle reprenait ses sens.

Presque en même temps le médecin mandé faisait son entrée, et Edmée, rendue par cette vue à la réalité de la situation, abandonnait la chaise où on l'avait déposée et allait s'agenouiller auprès de Gaston qui n'était pas encore revenu à lui.

— Vous connaissez le blessé ? demanda alors le sergent de ville surpris de ce mouvement.

— Oui, oui, monsieur, répondit Edmée, et vous comprenez quel intérêt…

— Quel est-il donc ?

— Il s'appelle M. de Pradelle, et il est officier de marine.

Le sergent de ville s'inclina en signe de remerciement et prit note de la déclaration, pendant qu'Edmée se tournait vers le médecin.

Ce dernier s'était agenouillé à son tour, et, assisté de Palmer qui l'éclairait, il avait commencé à examiner le blessé.

Tout le monde faisait silence alentour, et chacun attendait avec anxiété le résultat de cet examen.

Le docteur avait déchiré la fine batiste qui recouvrait la poitrine de Gaston, et, après avoir mis la blessure à nu, il en étanchait délicatement le sang avec un linge mouillé.

Edmée suivait tous ses mouvements les mains jointes, mordant ses lèvres, comprimant les sanglots qui montaient à sa gorge.

Pour elle, il n'y avait plus rien que Gaston !

Que lui importaient les témoins de cette scène ! Elle ne cherchait plus à dissimuler sa douleur, qui trahissait son amour ; elle ouvrait son cœur sans honte et laissait voir tout ce qu'il contenait et l'inquiète sollicitude qu'elle éprouvait pour le seul être qu'elle eût encore aimé.

Tout à coup elle se dressa à demi et tressaillit.

Gaston venait de faire un mouvement ; un soupir douloureux s'était échappé de ses lèvres et ses paupières s'étaient soulevées.

— Mon Dieu ! balbutia la pauvre enfant.

Et, s'adressant au docteur :

— Ah ! il est sauvé, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle, incapable de se contenir.

— Sauvé, oui, répondit le médecin, mais il aura besoin de grands soins ; la blessure est légère, la lame a à peine pénétré dans les chairs, et j'espère qu'il ne se produira aucune complication fâcheuse.

— Mais il ne peut rester ici.

— J'y pensais.

— Il faut qu'on le transporte chez lui, où il pourra recevoir tous les soins que réclame son état.

— C'est cela qu'il faut faire, en effet, et je vais m'en occuper.

Cependant, ainsi que l'avait constaté Edmée, Gaston avait ouvert les yeux et promené ses regards sur cette salle enfumée, qu'il cherchait vainement à se rappeler.

Il n'était point encore sorti tout à fait de son évanouissement et ne distinguait que faiblement les objets qui s'offraient à lui.

Mais peu à peu le sentiment de la réalité lui revint ; le souvenir de ce qui s'était passé se présenta plus net à son esprit, et, quand il reconnut Edmée, agenouillée, tristement souriante à ses côtés, il fit un brusque mouvement pour se lever.

Edmée le retint avec une douceur mélancolique.

— Ne bougez pas, monsieur Gaston, dit-elle ; le médecin l'a ordonné, et il faut lui obéir.

— Vous ! C’est vous ! murmura le jeune commandant ; comment vous trouvez-vous près de moi, et où sommes-nous ici ?

— Je vous expliquerai tout cela. Vous avez été victime d’un odieux guet-apens. Vous avez failli être assassiné ; mais Dieu n’a pas voulu qu’une pareille infamie pût s’accomplir, et l’on est arrivé à temps pour vous sauver. Dieu merci, votre blessure est peu grave ; on va pouvoir vous transporter chez vous, et là…

— Ah ! vous ne me quitterez pas ! supplia Gaston.

— Non ! non !

— J’ai tant besoin d’être aimé ! Et si vous saviez comme je vous aime !

Une vive rougeur monta aux joues d’Edmée à ces paroles, et elle baissa le front sans répondre.

— Vous vous taisez, continua Gaston d’un ton de doux reproche et en lui prenant la main, qu’elle lui abandonna sans résistance ; vous hésitez à me donner cette joie d’apprendre que je ne vous suis pas indifférent, et que mon amour…

— Taisez-vous, par pitié ! ne parlez pas ainsi, répondit Edmée. Voyez, je suis toute tremblante encore ; cette nuit a été douloureuse entre toutes ; et quand je vous ai vu là tout à l’heure…

— Chère Edmée !

— Soyez prudent !

— Je ferai tout ce que vous voudrez.

— À la bonne heure.

— Mais dites-moi au moins…

Edmée n'eut pas la force de résister à cette invitation pressante que lui adressait Gaston les lèvres pâles, les doigts glacés, le regard encore voilé des troubles de l'évanouissement.

Elle lui prit les mains et les serra tendrement dans les siennes.

— Oui ! oui ! dit-elle en baissant les yeux, je vous aime comme je n'ai jamais aimé, comme je n'aimerai jamais ! J'espère que ce qui arrive aujourd'hui est la derrière épreuve que Dieu ait voulu m'envoyer. Mais quoi qu'il advienne encore, quelque résolution que mon père doive prendre, je vous jure, Gaston, que je n'aurai jamais d'autre époux que vous, et que ce me sera une joie profonde de vous confier, à vous, le bonheur de toute ma vie.

Une immense satisfaction éclaira à ces paroles les traits du pauvre commandant, et il baisa avec transport les mains de la jolie enfant interdite.

Pendant qu'ils causaient ainsi, tous les deux seuls, oubliant ceux qui les entouraient et qui, du reste, ne prenaient plus garde à eux, toutes les dispositions avaient été prises pour le transport du blessé.

On était allé chercher une voiture ; on y avait installé un matelas où Gaston put rester allongé pendant le trajet,

et il avait été convenu que le médecin et Edmée ne le quitteraient pas.

Le trajet était long, et on devait aller au pas.

Palmer avait été dépêché en avant pour prévenir Bob, afin qu'il se tînt prêt à recevoir son maître. Une fois le transport effectué, Edmée songerait à ce qu'il lui resterait à faire.

D'ailleurs, elle était résolue.

On eût dit qu'une nouvelle force s'était développée en elle. Maintenant ce n'est plus d'elle qu'il s'agissait, mais de Gaston, et l'épouvantable douleur qu'elle avait éprouvée à la pensée de le voir mourir lui avait donné la mesure de son amour.

Elle ne voulait plus le perdre de nouveau, et aucune puissance humaine ne ferait sur ce point ployer sa volonté.

Et puis, qui était-elle après tout ?

Depuis que Fanny Stevenson lui avait révélé le mystère de sa naissance, quelque chose qu'elle n'avait jamais ressenti jusque-là s'était passé en elle.

Désormais elle se sentait complètement détachée des hôtes de la rue de la Chaussée-d'Antin, et si elle conservait toujours pour son père, un profond et inaltérable attachement, elle n'éprouvait pour madame de Beaufort qu'un sentiment de dédain ou tout au moins d'indifférence.

Cette révélation lui avait en quelque sorte rendu sa liberté d'action, et elle était décidée à en user pour assurer le bonheur de ceux qu'elle aimait.

Mais quel moyen employer pour atteindre ce but ?

Cela resta un secret qu'elle ne confia à personne, et qu'elle jugea prudent de cacher avec un soin jaloux.

Aussi quand le lendemain, dans l'après-midi, Fanny Stevenson, qu'elle avait trouvée au domicile de Gaston, voulut la questionner sur ce point, et lui faire part des projets qu'elle avait formés elle-même, Edmée eut un geste mystérieux et lui imposa doucement silence.

— Si vous le voulez bien, ma mère, dit-elle, nous parlerons de toutes ces choses une autre fois.

— Cependant, il faut prendre un parti, insista miss Fanny.

— Je le sais.

— Ton père peut venir d'un moment à l'autre, il connaît ta fuite du couvent ; il apprendra que tu es ici, et il viendra.

— Je le verrai avec bonheur, et j'aurai pour lui la même déférence.

— Mais ne crains-tu pas…

— Je ne crains plus rien, car j'ai mon idée.

— Quelle est-elle ?

— Je vous le dirai bientôt ; ayez confiance. J'ai beaucoup réfléchi depuis hier ; vous verrez que vous n'aurez pas à vous repentir de m'avoir laissé agir.

Et elle ajouta aussitôt sur un ton singulier :

— Seulement, il faut que j'aie avec Gaston un entretien décisif ; il m'aime, j'en suis certaine, presque autant que je l'aime moi-même, mais il est un point important sur lequel je veux lui demander quelques éclaircissements, et cette explication ne pourra avoir lieu que lorsqu'il sera tout à fait hors de danger.

X

— Mais le docteur a déclaré que sa blessure était des plus légères.

— Et j'en rends grâce à. Dieu. C'est donc un peu de patience que je vous demande, et j'espère que vous serez contente de votre fille.

Edmée n'en dit pas davantage, et elle quitta Fanny Stevenson pour aller au chevet de Gaston.

Aucun autre incident ne se produisit ce jour-là, et Edmée ne quitta presque pas le chevet du blessé.

Vers le soir, à la suite de la visite du docteur qui s'était retiré, après avoir constaté un mieux sensible, miss Fanny Stevenson était venue prendre place à côté d'Edmée, et tous les trois, délivrés désormais de toute inquiétude grave, se concertaient sur ce qu'ils allaient faire.

Il était évident que M. et Madame de Beaufort ne resteraient pas inactifs et qu'ils emploieraient tous les moyens légaux pour reprendre leur fille. Miss Fanny Stevenson s'exaltait dans sa résistance et sa haine, et elle ne parlait de rien moins que d'en appeler au scandale et de produire les documents terribles qu'elle avait confiés naguère à Gaston.

Ce dernier la regardait sans répliquer, et soucieux.

Au bout d'un moment, il lui prit doucement la main, et l'interrogea.

— Vous ne dites rien, vous, Edmée, dit-il : et pourtant c'est mon bonheur, peut-être le vôtre aussi, qui sont ici en jeu.

Edmée releva la tête et oublia son regard sur le visage pâle du jeune commandant.

— Je n'ai rien à répondre dit-elle, car depuis hier, dans l'état de faiblesse où vous étiez, je ne me sentais pas le courage de vous interroger : mais à présent que le docteur assure que tout danger a disparu, il y a un renseignement que je veux vous demander et que nous avons intérêt à connaître.

— Lequel ? fit Gaston, étonné autant peut-être de la question que de la fermeté avec laquelle elle était faite.

— Vous nous avez appris que vous aviez failli être assassiné, mais vous ne nous avez pas fait connaître à quel assassin vous avez eu affaire.

— Eh ! le commandant a-t-il besoin de le nommer, interrompit impétueusement miss Fanny, cela ne se devine-t-il pas aisément ? L'assassin est Gobson, et c'est madame de Beaufort qui le poussait.

— Quel but avait-il donc ? insista Edmée de la même voix assurée. Ce n'est pas à la vie de Gaston qu'il en voulait, je suppose.

— Sans doute, répliqua encore miss Stevenson, mais il voulait lui arracher les titres qui établissent mes droits

d'épouse, et en même temps la légitimité de ta naissance…

— Et ces papiers, vous les avez encore ? continua Edmée, poursuivant obstinément sa pensée.

— Ah ! c'est Dieu qui m'a protégé, répondit Gaston. Ils étaient trois, et j'eusse été perdu, infailliblement dépouillé, si quelques agents accourus au bruit de la lutte, n'avaient mis les misérables en fuite.

— De sorte que vous avez toujours ces titres auxquels sont attachés l'honneur et la fortune de madame de Beaufort.

— Comprends-tu ? fit miss Fanny, d'un air de triomphe.

Edmée retomba pour la seconde fois, dans son attitude taciturne et morne, et elle sembla réfléchir profondément.

Il y eut un long silence.

Fanny Stevenson et Gaston l'observaient avec attention, et ils cherchaient à deviner ce qui se passait dans son cœur.

Pourquoi se taisait-elle ainsi ? d'où venait son hésitation ? quelle pensée sombre pesait sur son esprit ?

Miss Fanny eut un mouvement d'impatience.

— Tu te tais ! dit-elle d'un accent amer ; tu n'éprouves ni colère du passé, ni désir de vengeance

pour l'avenir. Ah ! tu n'as donc aucune pitié pour les souffrances dont on a abreuvé ta mère.

Edmée tourna vers miss Stevenson son visage baigné de larmes, et l'attira près d'elle par un geste plein d'abandon et de tendresse.

— Oh ! je vous aime ! répondit-elle. Je vous aime de tout l'amour que vous méritez, et ma vie se passera à vous faire oublier les tortures que vous avez endurées ; mais, comprenez-moi bien aussi, chère mère adorée, comprenez bien ce que j'éprouve, et pourquoi je ne pourrai jamais me faire un avenir avec le malheur de mon père.

— Que dis-tu ?

— Ah ! il m'aime, lui aussi, vous le savez bien, et je ne pourrais être heureuse si je l'abandonnais avec cette épouvantable pensée que sa honte lui viendrait par l'enfant qu'il a si tendrement aimée. Non, non, plutôt le cloître, plutôt la mort, et je suis bien sûre que M. Gaston ne voudrait pas plus que moi d'un bonheur acheté à ce prix.

— Mais quelle est ta pensée, dit miss Fanny un peu ébranlée, quel est ton projet ?

— J'en ai un en effet.

— Dis-le nous.

— Plus tard.

— Pourquoi cette discrétion ?

— N’insistez pas, ne me troublez pas, surtout, car, j’ai besoin de toute ma présence d’esprit, de tout mon sang-froid… Mais ayez confiance en moi, et soyez certains, l’un et l’autre, que je n’ai d’autre désir que celui d’assurer votre bonheur qui est le mien !

— Enfin, que veux-tu faire ?

Edmée eut un doux sourire.

— Je vais prier Dieu de m’éclairer encore, répondit-elle ; puis, je réfléchirai pendant cette nuit, et demain je vous dirai ce que j’aurai résolu. Voulez-vous ?

— Il le faut bien.

— Eh bien ! à demain, ma mère bien-aimée ; à demain, Gaston, mon fiancé… Et aimez-moi assez l’un et l’autre pour ne pas me demander une action dont le souvenir pèserait éternellement sur ma vie à l’égal d’un remords.

Ce que fit Edmée le lendemain, nous le dirons plus loin ; mais auparavant, il n’est pas inutile de faire connaître ce qui se tramait rue de la Chaussée-d’Antin, et surtout ce qui s’y était passé à la suite des événements que nous venons de raconter.

Ainsi que l’avait deviné miss Fanny Stevenson, c’était bien Gobson, poussé par madame de Beaufort, qui avait préparé le guet-apens, lequel devait avoir pour effet de dépouiller le jeune commandant des papiers qu’il portait toujours sur lui.

Seulement, il faut être juste, même envers les coquins ; la pensée de Gobson n'allait pas plus loin que la spoliation, et son intention n'était point d'attenter aux jours de Gaston.

Sous prétexte de le conduire auprès de M. de Beaufort, il l'avait attiré dans un lieu désert, où deux affidés étaient apostés, et une fois là, il s'était démasqué tout à fait et avait découvert ses batteries.

Mais il avait affaire à un homme qu'il n'était pas facile d'intimider ni de surprendre. Gaston s'était défendu avec une énergie à laquelle les assaillants ne s'attendaient pas, et une lutte s'était engagée, qui avait mal tourné.

Un coup de couteau est bien vite donné, et l'un des deux hommes aux gages de Gobson n'aimait pas à flâner longtemps dans les rues, la nuit.

Il avait donc précipité le dénouement, convaincu, depuis longtemps, qu'il est plus commode de dépouiller un blessé qu'un homme valide.

Cette vivacité avait tout gâté.

Gaston était tombé en appelant à l'aide, et au moment où les trois bandits allaient se ruer sur le corps roulé à terre, un bruit de pas s'était fait entendre, et ils avaient dû s'empresser de disparaître.

Gobson fut le dernier à s'éloigner.

Mais l'affaire devenait mauvaise. Cela ne pouvait plus passer pour une simple rixe ; il jugea prudent

d'imiter l'exemple que lui donnaient ses deux compagnons.

Il détala donc peu après, disparut dans le lacis des rues étroites et sombres de ces quartiers, et s'étant jeté dans le premier fiacre qu'il rencontra, il regagna lestement l'hôtel de la Chaussée-d'Antin.

Madame de Beaufort était déjà rentrée du couvent, et elle l'attendait avec une mortelle impatience.

Quand elle entendit son pas dans le couloir qui conduisait à sa chambre, elle fut sur le point de défaillir.

Un instant après, Gobson entrait.

— Eh bien !… interrogea-t-elle l'œil ardent, les doigts crispés.

Gobson fit un geste découragé.

— Rien ! dit-il un peu confus.

— Tu ne l'as pas vu ?

— Je le quitte à l'instant.

— Mais ces parchemins… ces titres ?…

Gobson raconta brièvement ce qui venait d'arriver, et quand il eut fini, madame de Beaufort se laissa tomber accablée sur un fauteuil.

— Ah ! je suis maudite ! balbutia-t-elle en roulant sa tête dans ses mains affolées ; ma fille ! mon enfant ! c'est fini, cette femme nous déshonorera ! Que faire ! que faire !

Et elle resta inerte, affaissée devant Gobson qui, de son côté, n'osait plus proférer une parole.

Ce dernier incident allait singulièrement compliquer la situation.

Fanny Stevenson devait devenir plus implacable encore qu'auparavant ; elle trouverait en Gaston un auxiliaire résolu et redoutable, et il n'était pas douteux qu'à eux deux, ils ne parvinssent à éveiller l'intérêt de la justice.

C'était terrible.

Madame de Beaufort se perdait en projets plus ou moins sensés, et elle se demandait si vraiment elle n'était pas le jouet de quelque abominable cauchemar.

Enfin, elle se releva et se mit à faire quelques pas à travers la chambre.

— Et elle ! Edmée ! balbutia-t-elle d'une voix brisée, où est-elle ? Ne sais-tu pas au moins ce qu'elle est devenue ?

— Je ne sais rien, répondit Gobson.

— Mais il faut savoir, cependant…

— Demain, dès le jour, je me mettrai en campagne, et je vous promets…

— Quelle misère ! mon Dieu ! et quelle destinée pour ma pauvre Nancy ! Car celle-là, c'est ma fille : Nancy, mon seul amour ! et qu'espérer pour elle après un tel scandale ? Ah ! que Dieu ait pitié de nous !

XI

Sur ces mots, madame de Beaufort congédia Gobson en lui recommandant de venir le lendemain lui faire connaître ce qu'il aurait appris, et dès qu'il se fut éloigné elle rentra dans la chambre, plus désespérée qu'elle ne l'avait jamais été.

Elle avait peur ! Mille fantômes vinrent s'asseoir à son chevet ; elle eût donné la moitié des jours qui lui restaient à vivre pour être au lendemain.

Et en effet, elle était loin de se douter de ce qui allait se passer.

Pendant toute la matinée du lendemain, une agitation sourde ne cessa de régner dans l'hôtel de la Chaussée-d'Antin.

Madame de Beaufort déjeuna dans sa chambre, prétextant une légère indisposition, et M. de Beaufort, tourmenté de vagues inquiétudes, lui ayant fait demander si elle pouvait le recevoir, elle lui avait fait répondre qu'elle ne pourrait accéder à son désir que dans l'après-midi.

Elle resta donc seule, chez elle, attendant les nouvelles du dehors, que Gobson s'était engagé à lui apporter.

Ce dernier se présenta vers midi.

Il battait Paris depuis le matin et avait appris tout ce qu'il était intéressant de savoir.

Madame de Beaufort l'écouta avec une avidité fiévreuse et frissonna au récit des aventures de la nuit précédente.

Toutes ses appréhensions se vérifiaient : Fanny Stevenson avait révélé à Edmée le secret de sa naissance ; la mère et la fille se liguaient avec Gaston de Pradelle, et de la lutte qui ne pouvait manquer de s'engager devaient sortir la honte et le déshonneur de M. de Beaufort !

C'était l'effondrement complet, la ruine irrémédiable… et elle ne voyait aucune issue à cette impasse où elle s'était elle-même acculée !

M. de Beaufort vint la voir vers deux heures.

Elle n'était pas encore remise.

De son côté, d'ailleurs, il était horriblement inquiet.

Il venait d'apprendre qu'Edmée avait quitté le couvent, et – chose invraisemblable, mais effrayante – on lui avait affirmé que sa fille avait accompagné Gaston blessé jusqu'à sa demeure.

Il y eut entre les deux époux une explication violente.

Madame de Beaufort s'abandonnait à son désespoir. Elle était désormais incapable de raisonner. On ne

pouvait plus la bercer d'illusions ; la catastrophe était imminente ; il fallait prendre un parti.

Lequel ?

Fanny Stevenson serait évidemment sans pitié ; on devait s'attendre à tout de sa part, et il n'était pas douteux qu'Edmée ne se mît de son parti.

M. de Beaufort répondait à peine.

Une pâleur livide était répandue sur ses traits ; son regard se voilait sous le regard ardent de sa femme. Ses yeux étaient rougis par des larmes qui les brûlaient sans pouvoir couler.

— Et vous êtes là ? vous ne répondez pas ! dit tout à coup madame de Beaufort, en se dressant devant lui, irritée et menaçante ; il est bien temps cependant que je sache ce que vous comptez faire, et si je ne dois plus me regarder désormais que comme votre maîtresse.

— Juliette ! fit le malheureux d'un ton suppliant.

— Eh ! ce n'est de prières ni de larmes qu'il s'agit, c'est de volonté et d'énergie. Ah ! vous aviez jusqu'à présent, réservé le plus pur de votre amour pour l'enfant de cette femme, et quant à Nancy, ma pauvre fille à moi, il y a longtemps que vous l'aviez repoussée de votre cœur.

— Ne parlez pas ainsi.

— Aussi voyez ; vous en êtes bien récompensé aujourd'hui. Est-ce qu'Edmée a souci de vous seulement,

est-ce qu'elle s'inquiète du scandale, de la honte. A-t-elle hésité à suivre cet homme qu'elle aime, et dont au premier jour elle fera son amant.

— Ce que vous dites là est indigne.

— Vous allez peut-être la défendre ?

— Edmée est une enfant pure et soumise. Ce sont vos violences, vos injustices qui l'ont poussée à bout.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! vous l'entendez ! balbutia madame de Beaufort éperdue ; Edmée ! Edmée ! Ah ! elle ne m'avait pas trompée, moi, du moins, et elle montre à cette heure qu'elle est bien l'enfant de cette Fanny !

En parlant ainsi, madame de Beaufort s'était mise à parcourir la chambre à pas heurtés ; quand elle revint vers son mari elle s'arrêta brusquement.

— Voyons ! dit-elle d'un ton saccadé, je vous demandais tout à l'heure ce que vous comptiez faire, et j'ai besoin de connaître la résolution que vous allez prendre pour décider moi-même la conduite que je dois tenir. Faut-il que je quitte cet hôtel avec ma fille ? ou bien encore m'y croire chez moi ! Répondez.

M. de Beaufort eut un mouvement impatient qu'il ne put réprimer.

Il était lui-même à bout de force, sourdement fâché contre le sort, cherchant âprement à sortir de cette situation sans issue.

— Pour Dieu ! répliqua-t-il, ne vous abandonnez pas de la sorte, et n'aggravez pas par votre exagération la position qui nous est faite. Edmée, je le répète, est une enfant dont le cœur ne s'est jamais démenti et qui, j'en réponds, ne fera rien qui puisse être un danger pour son père. Laissez-moi donc la conduite de cette affaire ; ne m'y mêlez plus ce Gobson qui m'a déjà bien plutôt mal servi, et je crois pouvoir vous assurer que sous peu…

— Quelle est votre intention ? interrompit madame de Beaufort.

— Je verrai Edmée.

— Quand cela ?

— Aujourd'hui même, et il faudra qu'elle ait bien changé en si peu de temps, pour que je n'obtienne pas ce que je compte lui demander.

Ainsi qu'il l'avait annoncé, M. de Beaufort se rendit le jour même à l'hôtel qu'Edmée habitait avec Fanny Stevenson ; mais on lui dit qu'Edmée était avec elle auprès de M. Gaston de Pradelle, qui occupait un appartement dans la maison contiguë.

M. de Beaufort n'hésita pas, et quelques minutes plus tard, il sonnait chez le jeune commandant.

C'est Bob qui vint lui ouvrir.

— M. de Pradelle ? demanda M. de Beaufort.

— Le commandant est souffrant en ce moment, répondit Bob, et le médecin a défendu de recevoir personne.

— Mais n'y a-t-il pas auprès de lui ?…

— Le commandant est seul.

— Cependant on m'avait assuré…

— On aura trompé monsieur.

M. de Beaufort n'insista pas davantage. C'était une consigne ; il n'avait aucun espoir de la forcer ; il se retira.

Toutefois, il ne rentra pas tout de suite à l'hôtel.

Il ne voulait pas affronter madame de Beaufort, et il erra pendant quelques heures dans Paris, en proie à une agitation qui s'expliquait de reste.

Ce ne fut que le soir, vers huit heures, qu'il regagna la rue de la Chaussée-d'Antin.

Comme il passait devant la loge, il vit le concierge en sortir et venir à sa rencontre.

Il s'arrêta.

— Qu'y a-t-il ? demanda M. de Beaufort.

Le concierge lui tendit une lettre qu'il tenait à la main.

— C'est une lettre ! répondit-il. On vient de l'apporter à l'instant, et j'allais la remettre à Germain.

M. de Beaufort prit la lettre, jeta un coup d'œil sur la souscription à la lueur du gaz, et frissonna.

C'était l'écriture d'Edmée !

— Bien ! c'est bien ! dit-il.

Et il courut s'enfermer dans son cabinet. Un instant après, il lisait ce qui suit :

« Cher père adoré,

« On m'apprend, à l'instant que vous êtes venu à l'hôtel, et que vous avez demandé à me parler.

« Je suis bien désolée, car je comprends toutes les inquiétudes que vous devez éprouver, et j'aurais voulu vous expliquer tout ce qui s'est passé.

« J'allais vous écrire moi-même : j'ai bien besoin de vous voir, de vous rassurer, d'obtenir mon pardon pour la peine que je vous cause ; de vous dire surtout que je vous aime, comme jamais peut-être je ne vous avais aimé encore.

« Ne vous hâtez pas trop de juger ma conduite… Remettez avant de me condamner…

« Demain, je vous attendrai toute la journée. – Vous viendrez, n'est-ce pas ?

« J'ai bien pleuré depuis hier, en pensant à vous, qui avez été toujours si bon pour moi ; croyez que je vous conserve au fond de l'âme une inaltérable affection contre laquelle rien ne prévaudra.

« Les larmes m'aveuglent… ô mon bon père, songez que votre fille vous attendra demain, et que ce lui sera une grande consolation de pleurer dans vos bras et sur votre cœur.

« Edmée. »

XIII[1]

La journée du lendemain fut attendue par tous avec une impatience qui s'explique, sans qu'il soit besoin d'y insister.

M. de Beaufort avait fait connaître à madame de Beaufort la lettre d'Edmée, et les termes dans lesquels s'exprimait la pauvre enfant avaient communiqué une sorte d'espoir aux hôtes de la rue de la Chaussée-d'Antin.

M. de Beaufort ne pouvait penser que sa fille se montrerait impitoyable ; il connaissait son cœur excellent, et le contact de Fanny Stevenson ne pouvait pas, en si peu de temps, lui avoir fait oublier l'amour qu'elle avait toujours témoigné à son père.

Mais que d'appréhensions cependant, et que d'inquiétudes le tinrent éveillé pendant une partie de la nuit !

Quant à Edmée, on eût dit qu'après avoir écrit à son père un grand apaisement s'était fait en elle. La fièvre qui l'agitait s'était calmée ; une sérénité radieuse éclatait

---

[1] Le chapitre XII n'existe pas dans l'édition papier utilisée pour la présente édition. *(Note du correcteur – ELG.)*

maintenant sur son front, et quand par hasard un voile passait sur son regard, il était promptement dissipé, et un sourire d'une ineffable douceur venait relever le coin de sa lèvre.

Le matin du jour suivant, elle se leva de bonne heure.

Fanny Stevenson entra dans sa chambre dès qu'elle fut levée, et après l'avoir baisée longuement au front, la retint un moment étroitement serrée contre sa poitrine.

— Ainsi, tu es bien décidée ? lui dit-elle d'une voix émue.

— Oui, chère mère, bien décidée… répondit Edmée en la regardant dans les yeux.

— Tu ne regretteras rien ?

— Rien ! rien ! croyez-le. Mais, vous-même, vous m'avez dit…

— Moi ! je n'ai qu'une pensée…, ton bonheur ! et si tu es heureuse…

— Ah ! c'est la réalisation de mon rêve le plus cher, et quoi qu'il arrive…

Elle allait continuer… elle s'arrêta brusquement.

On venait de sonner.

— Mon père ! balbutia la pauvre enfant en devenant subitement pâle.

— Ce ne peut être lui encore, répliqua Fanny Stevenson ; il est à peine neuf heures.

— Qui cela peut-il être, alors ?

Fanny Stevenson alla ouvrir.

C'était Bob.

Edmée eut un cri d'effroi.

— Qu'y a-t-il ? fit-elle en se précipitant vers Bob. M. Gaston ?…

— Le commandant a passé une fort bonne nuit, répondit le novice, et il vous présente tous ses respects. Seulement, il a reçu ce matin une lettre sous l'enveloppe de laquelle il y en avait une seconde qui vous était adressée, et il m'a ordonné de vous l'apporter immédiatement.

En parlant ainsi, Bob remit à Edmée une lettre dont celle-ci s'empressa de déchirer l'enveloppe.

Elle courut à la signature : elle était de Mariette.

Il y avait longtemps qu'Edmée n'avait entendu parler de la jolie pensionnaire de Sainte-Marthe, et ce lui fut une grande joie d'avoir de ses nouvelles.

La lettre avait huit pages d'une écriture menue et serrée, et on voyait que la petite Mariette avait voulu rattraper le temps perdu.

Edmée ne remit pas à la lire.

Elle congédia Bob aussitôt, en le priant de prévenir Gaston qu'elle irait bientôt lui faire connaître le résultat de l'entretien qu'elle allait avoir avec son père, et comme Fanny Stevenson jugea que sa présence ne pouvait plus lui être utile, elle suivit le jeune novice, laissant sa fille tout entière à la lettre qu'elle venait de recevoir.

Dès qu'elle fut seule, Edmée en commença la lecture.

Et à peine eut-elle jeté un coup d'œil sur les premières lignes, qu'une expression de profond étonnement se répandit sur ses traits.

La lettre était datée de Kerbrat, près Saint-Renan (Finistère), et elle portait en grosses lettres soulignées, ces mots, qui étaient une révélation :

« MADAME DE PALONNIER, NÉE MARIETTE DU PARC, À MADEMOISELLE EDMÉE DE BEAUFORT. »

Et elle continuait ainsi, qu'il suit :

« Je vois d'ici ton étonnement, chère Edmée ; tu lis et relis cette ligne, que je viens d'écrire et tu as peine à en croire tes yeux. Pourtant rien n'est plus vrai. La petite Mariette n'est plus ! elle s'appelle maintenant madame de Palonnier. Comprends-tu ? Et si tu savais comme je suis heureuse ! Ah ! le bonheur ! on m'avait toujours dit que ça ne dure pas. Chaque soir je pensais : demain, ce sera fini. Eh bien ! pas du tout : car chaque jour ça recommence.

« Il est vrai qu'il n'y a guère qu'un mois que je suis mariée ; mais ce mois-là, on ne le donnerait pas pour tous les trésors de ce monde – et de l'autre.

« Depuis que j'ai quitté Paris, je t'ai écrit un paquet de lettres, les unes à Sainte-Marthe, où tu n'es plus sans doute, puisque tu ne m'as pas répondu. – Je t'en félicite.

« Mais je t'ai écrit également rue de la Chaussée-d'Antin et tu ne m'as pas répondu davantage.

« Où es-tu donc ? Qu'es-tu devenue ?

« Alors l'idée m'est venue de placer ma lettre sous l'enveloppe de celle que Maxime écrit à M. Gaston, et je suis tranquille désormais, car je suis assurée que le commandant, saura bien te dénicher.

« Pauvre chère, il me semble que je t'aime encore plus qu'avant. Le mariage, c'est bien drôle, va ; tu verras cela toi-même, et j'espère que ce sera bientôt.

« Mais je veux te raconter par le menu comment ces graves événements se sont accomplis et par quelle suite d'enchantements j'ai passé.

« Tu sais, n'est-ce pas ? que Maxime et moi nous sommes deux orphelins ; comme moi, il a perdu son père et sa mère, quand il était encore tout jeune, et lorsqu'il eut l'idée de me demander en mariage, c'est à moi-même qu'il s'adressa pour obtenir ma main. Il y avait longtemps que cette main-là me démangeait. Je l'aimais déjà pour tout le bien qu'il m'avait fait, le soin qu'il avait pris de mon enfance et ma reconnaissance n'attendait qu'un

signe pour se changer en amour. On n'aime comme cela qu'une fois dans sa vie, et je n'y mis pas de résistance.

« D'ailleurs, je sentais bien qu'il m'aimait. Il n'est pas besoin qu'on vous apprenne ces choses-là. Dès qu'il me parla de mariage, j'acceptai tout de suite ! Et le parloir de Sainte-Marthe doit avoir gardé le souvenir des transports de joie auxquels Maxime s'abandonna lorsque je lui avouai que je serais heureuse de devenir sa femme.

« Dès le lendemain, je quittai le couvent, et le soir même nous prenions le train de Brest.

« Il y a non loin de notre premier port de guerre, sur la côte ouest, un petit manoir du quinzième siècle, qui est habité depuis de longues années par une vieille tante de Maxime, la seule parente qui lui reste.

« Elle a soixante-quinze ans : on ne lui en donnerait pas soixante.

« Elle est vive, alerte, bienveillante, avec deux yeux pétillants d'esprit et de malice.

« Dès le jour où je lui fus présentée, je sentis que j'allais l'aimer comme si elle avait été ma mère.

« Elle m'accueillit d'ailleurs tout de suite comme son enfant, et pendant que Maxime allait s'occuper des préparatifs du mariage, je vécus avec elle.

« Au surplus, ce ne fut pas long.

« Maxime avait hâte de m'appeler sa femme ; et moi, pourquoi le cacher ? j'avais autant d'impatience que lui.

« Ce fut un bien beau jour.

« Nous avons reçu la bénédiction nuptiale dans la petite église du bourg. Nous n'avions autour de nous que quelques amis de Maxime et quelques relations de notre tante.

« Mais, Maxime et moi, nous ne nous occupions guère de cela. Nous avions le ciel dans notre cœur ému d'une sainte émotion, et nous étions heureux ! à rendre jaloux tous ceux qui nous regardaient passer.

« Ce fut simple et grand comme le bonheur même.

« J'étais pénétrée d'une sorte de crainte délicieuse, de trouble ineffable ; il me semblait que, pour la première fois, j'allais mettre le pied dans un monde nouveau, inconnu, mystérieux surtout !

« On eût dit que mademoiselle Mariette allait disparaître ; c'était en quelque sorte une terreur qui me prenait partout, et au fond de laquelle il y avait une sensation exquise !…

« C'est difficile à expliquer ; tu verras quand tu seras madame de Pradelle !…

« Car tu seras madame Gaston, comme je suis madame Maxime et, quoique tu ne m'en aies rien dit, j'ai bien deviné que tu l'aimais.

« Donc, voilà un mois que nous sommes mariés, et si tu savais de quels enchantements est faite cette vie à deux, dans une solitude mélancolique et tendre, avec les

grands aspects de l'infini que la mer développe devant nos yeux.

« Il est convenu que nous vivrons ici, quand Maxime sera débarqué, et que j'y resterai près de sa tante quand il sera absent.

« Moi, cela m'est fort indifférent.

« Avec lui, j'habiterai où il voudra ; sans lui, que m'importe le lieu où je vivrai en attendant son retour.

« Mais il ne faut pas prévoir les malheurs de si loin.

« Pour le moment, voici ce que nous avons résolu :

« Demain, nous quittons le manoir et nous nous envolons vers Paris : Tu entends bien, Paris !

« Nous y serons presque en même temps que cette lettre.

« Maxime veut que je voie l'Italie. – Avec lui, j'irais en Chine.

« Prépare-toi donc, mon cher trésor, à revoir madame de Palonnier. Résigne-toi d'avance à recevoir les nombreuses confidences qu'elle grille de te faire, et crois toujours à la profonde et inaltérable affection de ta

« Mariette. »

XIV

La lecture de cette lettre communiqua à Edmée une bien douce émotion, et elle eut pour effet de la distraire pendant quelques minutes des sombres pensées qui assiégeaient son esprit.

La petite pensionnaire de Sainte-Marthe n'avait pas changé. Même au milieu de son bonheur, elle restait la même : vive, rieuse, expansive, incapable de rien dissimuler de ses impressions les plus intimes. Edmée la retrouvait tout entière, et elle souriait à son image charmante qui se représentait à elle, comme aux beaux jours du couvent.

Car maintenant, après les épreuves par lesquelles elle avait passé, sous l'empire du trouble qui lui était resté des événements accomplis, c'est avec une sorte de jouissance pénétrante et douce qu'elle évoquait parfois les souvenirs de Sainte-Marthe.

Elle était heureuse alors ; du moins aucun souci sérieux n'empoisonnait les joies sereines auxquelles elle s'abandonnait. Elle ne voyait rien au delà de cet horizon que lui faisait l'amour de son père, et, si elle eût été consultée, peut-être n'eût-elle pas demandé autre chose que la continuation de cette vie monotone et calme.

Mais depuis, d'autres sentiments plus puissants s'étaient fait jour dans son cœur ; des aspirations nouvelles s'étaient emparées avec autorité de son esprit ;

il lui était venu des doutes mauvais, des désirs inquiets qui avaient modifié sa vie.

Que n'eût-elle pas donné pour retourner en arrière ! pour revivre quelques jours dans la sécurité du cloître, inconsciente du bonheur mondain, indifférente à ce bruit, ce mouvement, cette agitation qui l'avaient comme grisée, et avaient altéré la pure sérénité dont elle jouissait naguère.

Mais non !

À la réflexion, elle eût refusé ce retour vers le passé.

Désormais, elle sentait bien que c'était impossible.

Maintenant, elle aimait !… Et elle eût préféré mourir plutôt que de renoncer au bonheur que lui promettait l'amour de Gaston, et dont la lettre de Mariette lui apportait un avant-goût exquis.

Il n'en fallut pas davantage pour la rappeler à la gravité de la situation.

Son père allait venir et elle avait besoin de tout son courage pour affronter cette entrevue. Son père !

La pauvre enfant était bien émue, et son cœur se brisait chaque fois qu'elle pensait au chagrin qu'elle avait dû lui causer depuis quelques jours.

Elle le connaissait bien et elle savait qu'il avait dû cruellement souffrir.

C'était le scandale, la honte, que la curiosité publique allait audacieusement exploiter.

Si elle avait réfléchi avant de fuir le couvent et d'accompagner Gaston, peut-être eût-elle hésité.

Elle n'avait pas compris tout de suite l'énormité de sa faute. Maintenant elle avait peur ! mais il était trop tard.

Après tout, mieux, valait encore qu'il en fût ainsi. Dans la situation présente, il fallait prendre un parti, et, quel qu'il fût, il serait toujours préférable à l'avenir qui lui était réservé.

Si son père l'aimait réellement, il devait lui-même s'applaudir de cette obligation qui lui était faite de prendre une résolution définitive.

Toutes ces pensées se succédèrent rapidement dans son esprit, et elle ne conserva plus bientôt que cette sorte d'appréhension vague qui vous prend toujours à la veille d'événements importants.

Il était onze heures, elle avait déjeuné sommairement, et elle passa aussitôt dans sa chambre.

Elle y arrivait à peine quand on sonna.

Elle tressaillit et prêta l'oreille.

La bonne était allée ouvrir, et elle entendit la voix, de son père qui demandait mademoiselle de Beaufort.

Un flot de larmes monta à ses yeux, pendant qu'un sanglot s'étouffait dans la gorge ; mais elle se raidit.

On était entré. Des pas traversaient la première pièce. Puis la porte de sa chambre s'ouvrit, et M. de Beaufort parut sur le seuil.

Il était affreusement pâle !

Edmée ne fut pas maîtresse d'un premier mouvement. Le visage couvert de larmes, elle courut se réfugier dans ses bras. Et pendant quelques secondes ce fut un murmure confus de paroles caressantes et douces et de baisers donnés et rendus.

Enfin M. de Beaufort se dégagea comme à regret de l'étreinte de sa fille et l'enveloppa longuement d'un regard attristé et douloureux.

— Ah ! malheureuse enfant ! dit-il, est-ce donc ainsi que nous devions nous revoir ?

— Mon père ! mon bon père ! supplia Edmée, vous m'aimez toujours ! Ah ! dites-moi que vous m'aimez !

— Eh ! est-il possible qu'il en soit autrement.

— Mon Dieu !

— Tu as été bien cruelle, cependant, et je ne croyais pas que jamais j'aurais à souffrir par toi.

— Pardonnez-moi ! Moi-même, pensez-vous que je n'ai pas été malheureuse ?

— Comment en un instant, as-tu pu changer à ce point ? Il y a autour de toi des influences qui ont abusé de ta candeur. Toi seule tu n'aurais pas imaginé une pareille révolte.

— Ne parlez pas ainsi.

— Ne dis-je pas la vérité ?

— Non, non, je vous jure ! et si quelqu'un est coupable, c'est moi, moi seule.

— Ne cherche pas à me tromper, car je sais tout… et cette femme… ce Gaston de Pradelle…

— Gaston ! fit Edmée, avec un cri indigné. Vous parlez de Gaston, mon père ? Mais vous savez bien que je l'aime ; je vous l'ai avoué ; et à cette heure, il serait ici près de moi, si un odieux guet-apens n'avait mis ses jours en danger.

— Un guet-apens ! répéta M. de Beaufort en frémissant. Que signifie ?

— Ah ! je me doutais bien que vous l'ignoriez.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire que la nuit dernière une tentative d'assassinat a été commise sur M. de Pradelle ; que l'assassin est un nommé Gobson, et si vous ne connaissez pas cet homme, madame de Beaufort n'ignorait pas, elle, le meurtre qu'il préparait.

M. de Beaufort passa sa main sur son front, où perlait une sueur froide.

— Gobson, répéta-t-il avec un vague soupçon de la vérité : tu es sûre de ce que tu avances ?

— Gaston vous le confirmera lui-même, si vous voulez le venir voir.

— Mais quel intérêt ?…

— Vous le demandez ?

— Je cherche.

— Eh bien ! ne cherchez pas, mon père, car je vais vous le dire. Depuis quelques mois, miss Fanny Stevenson avait confié à M. de Pradelle des papiers auxquels sont, paraît-il, attachés l'honneur et la fortune de madame de Beaufort, et c'est pour lui soustraire ces documents que l'on n'a pas reculé devant un crime.

— Mais la tentative a échoué ?

— Dieu veillait sur les jours de Gaston.

— De sorte que les documents dont tu viens de parler…

— Ils sont toujours en la possession de miss Stevenson.

Une ombre glissa sur le front de M. de Beaufort. Il jeta un regard soupçonneux, presque craintif à sa fille.

— Ainsi, dit-il peu après, d'une voix hésitante… ainsi, on t'a tout appris.

— Oui, mon père, répondit Edmée, en baissant les yeux.

— Tu sais alors… ?

— Je ne sais qu'une chose… c'est que miss Stevenson est ma mère, et que je l'aime presque autant que je vous aime !

M. de Beaufort détourna la tête et fit quelques pas à travers la chambre, pour chasser l'émotion violente qui le gagnait.

Il y eut donc un silence de quelques minutes, au bout desquelles il revint près d'Edmée, qui, de son côté, avait beaucoup de peine à contenir les sentiments multiples qui emplissaient son cœur.

— Ce que tu viens de m'apprendre est fort grave, dit enfin le malheureux père, et explique, sans la justifier tout à fait, la conduite que tu as tenue. Mais si je consens à ne pas revenir sur les faits accomplis, du moins, m'est-il impossible d'admettre que tu restes plus longtemps dans la position que tu as choisie.

— Et pourquoi donc ? répéta vivement Edmée.

— Réfléchis mon enfant.

— J'ai réfléchi, croyez-le, et je ne vois pas qu'il soit malséant qu'une fille demeure auprès de sa mère…

M. de Beaufort se mordit les lèvres.

— Soit ! soit ! dit-il ; mais tu n'as pas songé que j'ai aussi des devoirs à remplir, et que le monde me blâmerait si…

— Le monde ? interrompit Edmée : et qu'ai-je à me préoccuper de ce qu'il pense de moi ! Le monde ne se

résume-t-il pas tout entier en vous, ma mère et mon fiancé ?

— Cependant…

— N'essayez pas de me convaincre. Depuis longtemps, j'ai bien pensé à l'avenir qui m'est réservé et j'ai pris une résolution irrévocable.

— Au moins, tu me diras…

— C'est pour vous entretenir de cette grave détermination que je vous ai écrit, en vous priant de me venir voir.

— Enfin, qu'as-tu résolu ?

Edmée se laissa lentement tomber aux genoux de son père et lui prit les mains, qu'elle retint quelques secondes sous ses lèvres.

— Mon père ! dit-elle d'une voix sous la défaillance laquelle on sentait une grande fermeté voulue, mon père ! avant de m'éloigner, je vous conjure de bénir votre enfant.

M. de Beaufort dégagea vivement ses mains et fit un brusque mouvement de recul.

— T'éloigner ! s'écria-t-il ; tu veux partir ! me quitter !

XV

— Oui, mon père, répondit Edmée.

— Et tu n'as pas pensé à l'affreux chagrin que ton départ me causerait !

— C'est le seul moyen de tout conjurer.

— Partir ! me laisser seul ! t'unir à mes ennemis. Ah ! Dieu réservait de bien cruelles épreuves à ma vieillesse.

— Croyez-vous que mon cœur ne se brise pas aussi à une pareille pensée !

— Mais où iras-tu !

— J'irai où le voudra mon mari.

— M. de Pradelle ! C'est lui qui te conseille… c'est pour lui !… Mais tu ignores donc quels projets sont les siens, et ce qu'il prépare, de concert avec cette miss Stevenson dont tu parlais tout à l'heure ?

— Ma mère ?

— Oui ! oui ! ta mère, qui n'a plus qu'une pensée désormais, qui veut répandre la honte sur les derniers jours de ton père, qui ne reculera devant aucun scandale pour satisfaire sa haine et assurer sa vengeance.

— C'est madame de Beaufort qui a dit cela ?

— Qu'importe ! si elle a dit vrai.

— Madame de Beaufort s’est trompée.

— Comment ?

— Il est possible qu’elle eût agi ainsi, elle, si elle se fût trouvée dans la dure position de miss Stevenson ; mais vous n’avez plus de semblables dangers à redouter.

— Que signifie ?

— Cela signifie qu’avant de m’éloigner j’aurai écarté de vous toute appréhension pour l’avenir.

M. de Beaufort regarda son enfant avec un profond étonnement, cherchant à comprendre le sens ambigu des paroles qu’elle venait de prononcer.

Edmée s’était dirigée vers un petit meuble de Boule placé entre les deux fenêtres de la chambre et elle venait d’en ouvrir un des tiroirs.

— Que fais-tu ? interrogea avidement M. de Beaufort.

Edmée se retourna tristement, souriante, vers son père. Elle tenait à la main une enveloppe qu’elle venait de retirer du meuble de Boule et qu’elle lui présenta d’un geste attendri.

— Il y a sous cette enveloppe, dit-elle, deux documents importants qui pouvaient menacer la sécurité de madame de Beaufort et la vôtre : miss Stevenson cédant à ma prière, a bien voulu me les remettre, approuvant d’avance l’usage que j’en comptais faire. L’un de ces documents est la copie authentique de l’acte aux

termes duquel M. le comte de Simier s'est uni en mariage à miss Fanny Stevenson et madame de Beaufort pourra le détruire elle-même. Quant à l'autre…

— L'autre ?… répéta M. de Beaufort d'un ton anxieux.

— C'est mon acte de naissance à moi !

— Que dis-tu ?

— Et vous jugerez s'il ne vous convient pas de le détruire également, pour être bien sûr qu'il ne reste plus aucun vestige du passé !

M, de Beaufort eut un cri douloureux et se cacha le front dans les deux mains.

— Cruelle enfant ! balbutia-t-il d'un accent brisé. Que t'ai-je donc fait pour me torturer ainsi sans pitié ?

— Mon père ! mon père ! supplia Edmée.

— Tu ne veux donc plus que je t'appelle ma fille ?

— Je n'ai pas dit cela.

— Tu as oublié en un jour l'amour dont j'ai entouré ton enfance ; tu veux m'abandonner, me laisser seul, maintenant que je suis vieux et las de la vie. Tu veux que je meure dans l'isolement et le désespoir !

— Ne le croyez pas !

— Ah ! tu me fais payer bien cher une faute que je voudrais racheter au prix de tout mon sang…

— Pardonnez-moi !

— Me quitter, toi ! poursuivit M. de Beaufort, toi, qui es ma seule consolation, et que j'aimais de tous mes regrets, et de tous mes remords du passé. Ce châtiment manquait à mon supplice, et c'est ma fille… mon Edmée…

La pauvre enfant se jeta éperdue dans les bras de son père.

Jamais elle n'avait surpris une telle douleur sur ses traits, et elle en était épouvantée.

Elle le serra follement contre son cœur.

— Non ! non, dit-elle, ne pleurez plus, je vous en conjure. Écoutez. Je ferai ce que vous voudrez. Je n'aurai d'autre volonté que la vôtre… Par pitié, ordonnez ! dites ce qu'il faut que je fasse ; j'aimais miss Stevenson pour tout ce qu'elle a souffert. Eh bien, je ne la verrai plus… Est-ce là ce que vous voulez !… Gaston est le premier homme auquel j'ai rêvé de confier le bonheur de toute ma vie, c'est le seul que j'aimerai jamais… dites un mot, mon père, et je vous jure que je ne prononcerai plus son nom devant vous. Ces deux sacrifices, je vous les offrirai comme preuve de mon affection. Qu'importe que j'en meure ! pourvu que j'assure ainsi votre sécurité, et que je vous voie heureux… Je retournerai au cloître… le monde m'y oubliera… Gaston lui-même finira par aimer une autre femme !… tout !… je consens à tout, entendez-vous bien… pourvu que vous me regardiez comme autrefois et que je ne voie plus de larmes dans vos yeux, mon

père !… Ah ! répondez-moi au moins… et dites-moi que vous êtes content de votre enfant !…

M. de Beaufort était incapable de répondre : les pleurs l'aveuglaient ; sa gorge serrée était étouffée de sanglots. Jamais il n'avait éprouvé une plus poignante émotion.

Enfin, il secoua la tête avec force, prit la tête d'Edmée dans ses mains, enfonça ses doigts frémissants dans les flots de sa chevelure opulente, et l'embrassa à diverses reprises avec des transports de joie.

— Tais-toi ! tais-toi !… dit-il d'un accent plein de désordre. Tu es ma fille, mon enfant adorée… et je mourrais plutôt que de porter atteinte à ton bonheur !… Je verrai Gaston… il est digne de toi et de l'amour que tu as conçu pour lui… Laisse-moi faire… Aie confiance en mon affection, et je jure Dieu que rien ne viendra plus menacer le bonheur que tu as si bien mérité.

Qu'ajouter à ce qui précède ? Quelques lignes seulement.

Un mois plus tard, Gaston de Pradelle, complètement rétabli, épousait mademoiselle Edmée Stevenson, et les deux jeunes époux partaient pour l'Italie, où ils allaient promener leur rêve de bonheur.

Ils devaient y retrouver Mariette et Maxime, qui les y avaient précédés et qui leur avaient donné rendez-vous à Venise.

Mais Gaston et Edmée n'allèrent pas jusque-là.

Ils avaient trouvé sur leur chemin, à quelque distance de Menton, une jolie petite villa, enfermée sous les arbres, en face du splendide panorama de la Méditerranée, et ils s'étaient arrêtés dans ce nid charmant que le hasard leur présentait.

Ils y restèrent toute la saison.

Ils étaient heureux autant que deux créatures humaines peuvent l'être en ce monde, et nous n'avons qu'à fermer le livre sur ce dernier chapitre de leurs amours.

Quant à miss Fanny Stevenson, on ne la vit plus que de loin en loin.

Elle ne demandait qu'à voir sa fille heureuse, et chaque fois qu'elle vint la trouver, soit à Nice, soit à Paris, elle emporta la certitude de son bonheur.

Que lui fallait-il de plus ?…

La haine s'était éteinte peu à peu dans son cœur.

Elle avait appris que le comte de Simier n'était pas aussi coupable qu'elle l'avait pu croire…

Après l'avoir abandonnée, le remords l'avait pris, et il était revenu pour réparer autant que possible le mal qu'il avait fait.

Mais à Québec, comme à Smeaton, personne ne put lui donner des nouvelles de Fanny.

Elle avait disparu… et son père faisait bonne garde autour du phare.

L'enfant seule restait, et il l'avait emportée…

D'ailleurs, à quoi bon revenir sur ce passé cruel ?…

Fanny Stevenson consentait à tout oublier depuis qu'elle ne se sentait plus menacée, et elle avait pardonné, depuis que le bonheur de son enfant ne pouvait plus être troublé.

Toutes les mères lui donneront raison !…

FIN.

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits

Adresse du site web du groupe :
http://www.ebooksgratuits.com/

—

Révision janvier 2017

—

— **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : Claire, Charles, Coolmicro, AlainC

— **Dispositions** :

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu…

— **Qualité** :

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.